

BRABANT



REWISBIQUE
Archives

140

4

INVESTIR JUDICIEUSEMENT EN TITRES

c'est

- contribuer à l'expansion économique et bénéficier de ses avantages
- obtenir un rendement raisonnable des sommes investies
- assurer à longue échéance le maintien du pouvoir d'achat

QUELS TITRES CHOISIR ?
COMMENT INVESTIR ?

la



KREDIETBANK

VOUS LE DIRA

Elle vous offre toujours la formule qui répond à vos souhaits

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts

Rédaction : Yves Boyen

Conseiller technique : Georges Van Assel

Présentation : Mireille Van Zandycke
Nadine Willems

Administration : Rosa Spitaels

Imprimerie : Laconti s.a.

Photogravure : Lemaire Frères

Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 50 F. Cotisation : 200 F.

Siège : rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.

Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours fériés. C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant : 3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandsstalige uitgave van het tijdschrift « Brabant », die ook tweemaandelijks verschijnt en originele artikels bevat die zowel de culturele, economische en sociale uitzichten van onze provincie belichten als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimonium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement combiné (éditions française et néerlandaise) sont priés de verser la somme de 350 F au C.C.P. 3857.76.

BE ISSN 0006-8616

SOMMAIRE 4-1973

Pierre Falize, Ministre de la Culture française nous dit	2
L'avenir touristique de Nivelles, par A. Scolaert	4
Les Métiers d'Art du Brabant à Vielsalm, par E. Potelle	6
L'Abbaye de Grand-Bigard, par Gladys Guyot	8
L'important, c'est l'Iris, par Geneviève C. Hemeleers	18
Pour Bruxelles, par Irène Dekelper	22
Août 1695 : bombardement de Bruxelles, par Carlo Bronne	24
Abbayes du Brabant (3), par Marie-France Dustin	27
Béguinages du Brabant (3), par Yvonne du Jacquier	38
La Maison des Jeunes d'Anderlecht, par Anita Nardon	44
La Route Duc Jean ouverte aux touristes, par Yves Boyen	48
Il est bon de savoir que...	50
Le Festival Musical du Brabant Wallon 1973	55
Les manifestations culturelles et populaires	56

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Pierre Falize nous dit : document aimablement mis à notre disposition par l'auteur et Photo Georges de Sutter; Avenir touristique de Nivelles : photo aimablement prêtée par l'auteur; Métiers d'Art du Brabant à Vielsalm : C.G.T. et De Meyer; Abbaye de Grand-Bigard : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant, Hubert Depoortere, A.C.L., Georges de Sutter et documents aimablement mis à notre disposition par l'auteur; L'important, c'est l'Iris : Bibliothèque Royale de Belgique; Pour Bruxelles : De Meyer; Bombardement de Bruxelles : Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant et A.C.L.; Abbayes du Brabant : Hubert Depoortere, Bibliothèque Royale de Belgique, Georges de Sutter et Service de Recherches Historiques et Folkloriques de la Province de Brabant; Béguinages du Brabant : Hubert Depoortere et Willy Caussin; Maison des Jeunes d'Anderlecht : photos reproduites grâce à la complaisance de l'auteur; la Route Duc Jean ouverte aux touristes : Hubert Depoortere; Il est bon de savoir : Chris Verreydt (tram touristique de Bruxelles), Fédération Touristique du Brabant, Georges de Sutter et Hubert Depoortere; Suggestions : Hubert Depoortere et Georges de Sutter.

Couverture : Abbaye du Parc, à Heverlee (Photo : le Berrurier).



PIERRE FALIZE

Ministre
de
la
Culture
française
nous dit

« Ça n'existe pas l'Amérique ! C'est un nom que l'on donne à une idée abstraite »

Henry Miller

Ça existe la Culture ?

RICHE région de Vie : refuge d'artistes, terre d'expériences culturelles diverses, source de paix et de beauté pour ses habitants et ses « touristes du week-end », tel est le Brabant wallon...

Si des quartiers ouvriers s'égrènent au long de la Senne et de la Dyle, le premier visage du Brabançon fut celui d'un paysan ou celui d'un marchand... C'est l'ambiance des marchés qui attire toujours les villageois d'aujourd'hui à WAVRE, à JODOIGNE, à PERWEZ. C'est la prudence, la sagesse paysannes qui trempent les relations humaines dans une fidélité et une solidité acquises au fil des saisons : elles savent prendre

le temps de mûrir, les amitiés de ce pays! Oui, je sais ce dont je parle — je vis à BRAINE-LE-CHATEAU en Brabant wallon.

Car à TUBIZE, à NIVELLES, à COURT-ST-ETIENNE, qui est-il cet ouvrier métallurgique, si ce n'est un « émigré », un homme que la vie industrielle n'a pas armé !

A-t-il remplacé sur la place du village ceux qui tous les dimanches jouaient « à la balle » ?

A-t-il retrouvé la sérénité et la fraîcheur qui le comblaient sur le pas des portes, chaque soir d'été ?

A-t-il renoué en d'autres lieux, ces longues dissertations sur « le temps », sur le

« voisin », le « petit », qui tissaient les liens d'une rassurante communauté ? Des projets à réaliser avec ceux-là qui, ouvriers et ruraux, ont choisi de vivre en Brabant wallon, avec ceux-là qui prendront le parti d'inventer ensemble une nouvelle façon de vivre ensemble... voilà ce que signifie la politique culturelle de mon département.

Ainsi par exemple, des animateurs dans un quartier ou dans une commune ou dans une région, apprennent à en « tâter le pouls », à en découvrir avec leurs habitants, les sources, les moyens, les alliés. Pour quoi ? — pour réaliser, là, une explosion de couleurs, de sons, de créations artistiques; là, des images, un



Villers-la-Ville, des ruines prestigieuses bien sûr, mais aussi un exemple et un gage d'avenir pour le Brabant wallon tout entier.

film, des paroles, une fête théâtrale; là une association, un atelier... — pour créer, partout, de différentes façons, de nouveaux « forums », d'autres vivantes places publiques !

N'est-ce pas cette diversité d'action qui, sous l'influence agissante de la Commission culturelle de l'I.B.W. éclôt un peu partout en roman pays de Brabant ?

Mais là ne s'arrête pas la volonté de rencontre qui soutend toute action de promotion culturelle des communautés.

Des lieux nouveaux et privilégiés d'échanges naissent; ils ont pour nom « maison de la culture » à Nivelles et à Wavre, « foyer culturel » ailleurs.

Des hommes nouveaux apparaissent; ils sont baptisés « animateurs ».

C'est de la rencontre de ces lieux — qui ne sont pas des sanctuaires — et de ces hommes — qui ne sont pas des magiciens — que doit surgir une culture sans rivages, c'est-à-dire un effort permanent des hommes pour donner un sens à ce qu'ils font, à ce qu'ils rêvent.

Recréer ce tissu de relations sociales qui faisait la richesse des veillées d'autrefois, combattre l'agression d'une société de plus en plus déshumanisée, donner aux personnes l'occasion de prendre en mains leur propre destinée, d'inventer, de créer, d'agir,... c'est le chemin de la culture vivante.

Faut-il pour autant mépriser l'héritage ? Le Brabant wallon est riche de témoins du passé. Comment les ignorer, comment ne pas les mettre en valeur à l'occasion de manifestations culturelles, comme le Festival musical par exemple qui chaque automne draine vers notre région, en grand nombre, mélomanes et amateurs de dépaysement.

Ces châteaux, ces abbayes, ces églises, ces sites historiques, ces musées sur divers métiers d'hier (forgeron, meunier,...) ne sont-ils pas notre fierté en même temps qu'une stimulation constante à construire aujourd'hui au moins aussi merveilleux qu'hier.

Propice à la création et à l'expression

artistique, à la rencontre et à l'accueil, un site privilégié renaît grâce aux efforts communs des habitants eux-mêmes et aux moyens que leur fournit notamment mon département...

... VILLERS-LA-VILLE ...

Villers-la-Ville : les Ruines prestigieuses de l'Abbaye, dans un écrin de bois et de champs... Mais aussi l'espoir de devenir le centre animé de toute une région, grâce à un centre d'hébergement, à des ateliers, à des rencontres artistiques et culturelles...

Villers-la-Ville, dont une association, récemment créée, s'est fixé comme objectif, la promotion touristique et culturelle... Villers-la-Ville renaîtra... quand les habitants de cette région auront pris le parti d'inventer ensemble...

Un site, des Ruines seulement?... pour quoi pas un exemple, une histoire, une allégorie, un gage d'avenir, pour le Brabant wallon tout entier.

L'AVENIR TOURISTIQUE DE NIVELLES

A. Sckaert, son nouveau bourgmestre, nous en parle

1.

Monsieur le Bourgmestre, vous êtes entré en fonction cette année et vous vous êtes trouvé immédiatement devant de nombreux problèmes si j'en juge par certaines déclarations que vous avez faites à la presse quotidienne.

Ce qui nous intéresse plus particulièrement c'est évidemment vos intentions en matière touristique. Peut-on les connaître ?

Réponse

Nivelles a beaucoup d'atouts pour réaliser un de ses grands objectifs, à savoir : devenir une belle ville touristique de passage. Elle se situe au centre d'un nœud de communications routier et ferroviaire remarquable. On peut dire, sans exagérer qu'on peut y venir des quatre coins de l'Europe par autoroute. Elle se situe en particulier sur l'autoroute allant de la Scandinavie vers les pays du Midi : la France, l'Italie, l'Espagne, etc...

Son circuit permanent automobile, dont on parle toute l'année dans le monde entier, fait chanter son beau nom dans toutes les oreilles, et constitue un point de fixation dans tous les esprits. Ce premier effet créé, le plus difficile sans doute, il faut évidemment le compléter, de façon à offrir quelque chose d'intéressant aux personnes qui viendront à Nivelles.

Les centres d'intérêt ne manquent pas : la magnifique église des Récollets, l'imposante Collegiale Ste-Gertrude (XII^e siècle en voie de restauration), sa crypte, sa chaise splendide, un riche musée archéologique, la Tour de Guet (musée Charles Gheude), la Tour Simone, les anciens quartiers de la ville, ses vieilles rues sinueuses, son parc de la Dodaine, son complexe sportif, avec sa salle polyvalente et son bassin de natation olympique.

Ces trésors artistiques et réalisations sportives de première valeur peuvent être agrémentés des deux spécialités gastronomiques de l'endroit : la « tarte à l'djote » et les « doubles ».

Enfin, il ne faut pas oublier que les environs de Nivelles présentent beaucoup de possibilités touristiques : le plan incliné de Ronquières, les ruines de Villers-la-Ville, qui est le clou de la belle randonnée à travers le Brabant Wallon et qui a été dénommée si sympathiquement « route du Roman País ».

2.

Avez-vous l'espoir de voir enfin se développer l'infrastructure hôtelière de Nivelles ?

Réponse

Le développement de l'infrastructure hôtelière n'est plus un espoir, car un groupe néerlandais va commencer la construction d'un agréable motel à proximité de l'autoroute. De plus, nous venons d'apprendre qu'un hôtel important sera bientôt construit dans l'ancien cadre du Couvent des Conceptionnistes, au centre de la ville, au milieu de la verdure, isolé de la circulation urbaine.

Enfin, un groupe d'importance transnationale vient de choisir Nivelles pour y ériger un complexe hôtelier d'importance européenne.

Si tous ces projets se concrétisent, le décollage aura été opéré.

L'expansion qui se dessine dans ce domaine rejoindra probablement celle de la population qui croîtra de 8.000 unités dans les quelques prochaines années, et celle des activités économiques du Parc industriel qui est proprement remarquable.



3.

En matière d'environnement, ne songez-vous pas à entamer une action de plantation d'arbres et de créations d'espaces verts au Zoning industriel et ailleurs ?

Réponse

Sauvegarder la qualité de vie par un environnement adéquat est un autre objectif essentiel de l'Administration communale depuis des années : dois-je rappeler que la ville distribue des quantités de fleurs qui enjolivent les rues principales et les façades de nombreuses maisons, qu'elle entretient des quantités d'espaces verts et son magnifique Parc de la Dodaine. Dernièrement, nous avons demandé le classement de quatre espaces boisés : Fonteneau, La Potte, Saint-Sépulcre et Bois de l'Hôpital.

En ce qui concerne le zoning industriel, la Ville a garni les routes intérieures de ses propres plantations. Certaines entreprises se sont fait un devoir de rendre leurs abords coquets et avenants. Cependant, désireux que le mouvement s'amplifie, nous allons, à la fin de l'année, en collaboration avec le Service de la Province de Brabant, embellir l'ensemble du Parc Industriel. Celui-ci deviendra non seulement l'un des plus intéressants, mais également des plus beaux à visiter.

4.

A l'occasion de l'année des Abbayes et des Béguinages, votre ville a-t-elle conçu un programme plus particulier (manifestations et expositions ?)

Réponse

Aucun programme particulier n'a été prévu pour l'année des Abbayes et Béguinages. Etant Bourgmestre depuis janvier, je n'ai pas eu assez de temps pour préparer un programme spécial qui soit digne d'intérêt. Ce sera pour l'an prochain. J'espère que, comme ce fut le cas pour l'année des Châteaux, il y aura une ou deux prolongations.

5.

Quels sont vos projets en matière culturelle générale, le tourisme étant un élément privilégié de l'utilisation des loisirs ?

Réponse

Nivelles possède près de 120 cercles, clubs et autres organisations culturelles diverses à côté de la Maison des Jeunes et du Centre Culturel. Les activités sont donc multiples et diverses. Elles se répartissent sur toute la saison touristique, et même en dehors d'elle. Le Syndicat d'Initiative qui a son siège à l'Administration communale en possède le calendrier précis.

Un arrêté royal relatif aux Maisons de la Culture a fait de Nivelles le centre d'une de ces maisons. Les autorités communales ont pris en collaboration avec un excellent groupe de travail, toutes les initiatives pour créer cette institution dans le courant du mois de décembre prochain. Des réunions préparatoires auront lieu à partir du mois de septembre.

Les projets du bâtiment de la Maison de la Culture sont exécutés. Je crois que le chantier pourra être ouvert au début de 1974.

Grâce à cet ensemble d'activités culturelles, à la Maison de la Culture, Nivelles deviendra un centre de diffusion, d'animation, et peut-être de création culturelle digne du chef-lieu du Roman Pays de Brabant.

Recueilli par
Maurice-Alfred DUWAERTS

Du 6 au 20 octobre 1973

Les Métiers d'art du Brabant à Vielsalm

par E. POTELEE

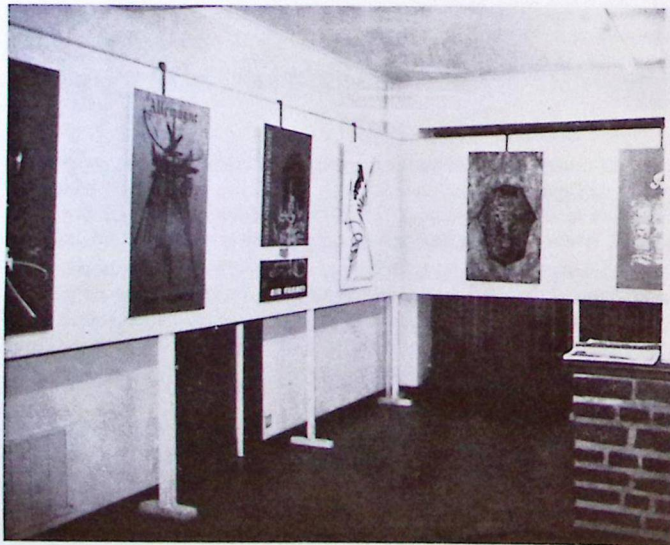
C E sera en quelque sorte la rencontre des maîtres artisans du Nord et des tailleurs de pierre du Sud, dont l'activité remonte elle aussi très haut dans le temps...

Très tôt, en effet, on a eu, en Ardenne le goût de travailler les matières et de les ennoblir de son invention et de son habileté. Il est superflu d'évoquer la grande époque des tailleurs gallo-romains de bas-reliefs au pays d'Arlon, dont les traces se retrouvent dans les sépultures de Rettigny, non loin de Vielsalm. Est-ce de cette époque que le pays des myrtilles et des macralles tient

sa prédilection pour la pierre?... Toujours est-il que, dès la fin du moyen âge, apparaissent à Vielsalm les « eskaillieurs », fendeurs et marchands d'ardoises. Bientôt aussi, on y travaille les pierres à faux, colportées à la hotte jusqu'en Europe centrale. En même temps que se perpétue la lignée des tombiers et tailleurs de schiste, ardoises à écrire, crayons de schiste, clous et outils forgés encadrent le travail, unique en son genre, du coticule qui sera « l'image de marque » de Vielsalm sur tous les continents. C'est dire si, au Val de Salm, on sait le poids des matières

et l'effort qu'elles réclament des travailleurs et des artisans.

En 1968, en même temps que germe l'idée d'un musée de l'ardoise et du coticule, se créait à Vielsalm l'association « Arts et Culture », et ce n'était nullement un hasard si, dès sa deuxième exposition, elle accueillait dans ses locaux les céramistes belges, bientôt suivis des tapissiers. C'est dans ces mêmes locaux de l'Avenue de la Salm, que « Arts et Culture » se réjouit de recevoir les métiers d'art du Brabant. Ceux-ci s'inscrivent heureusement — et à quel niveau! — dans une suite déjà riche

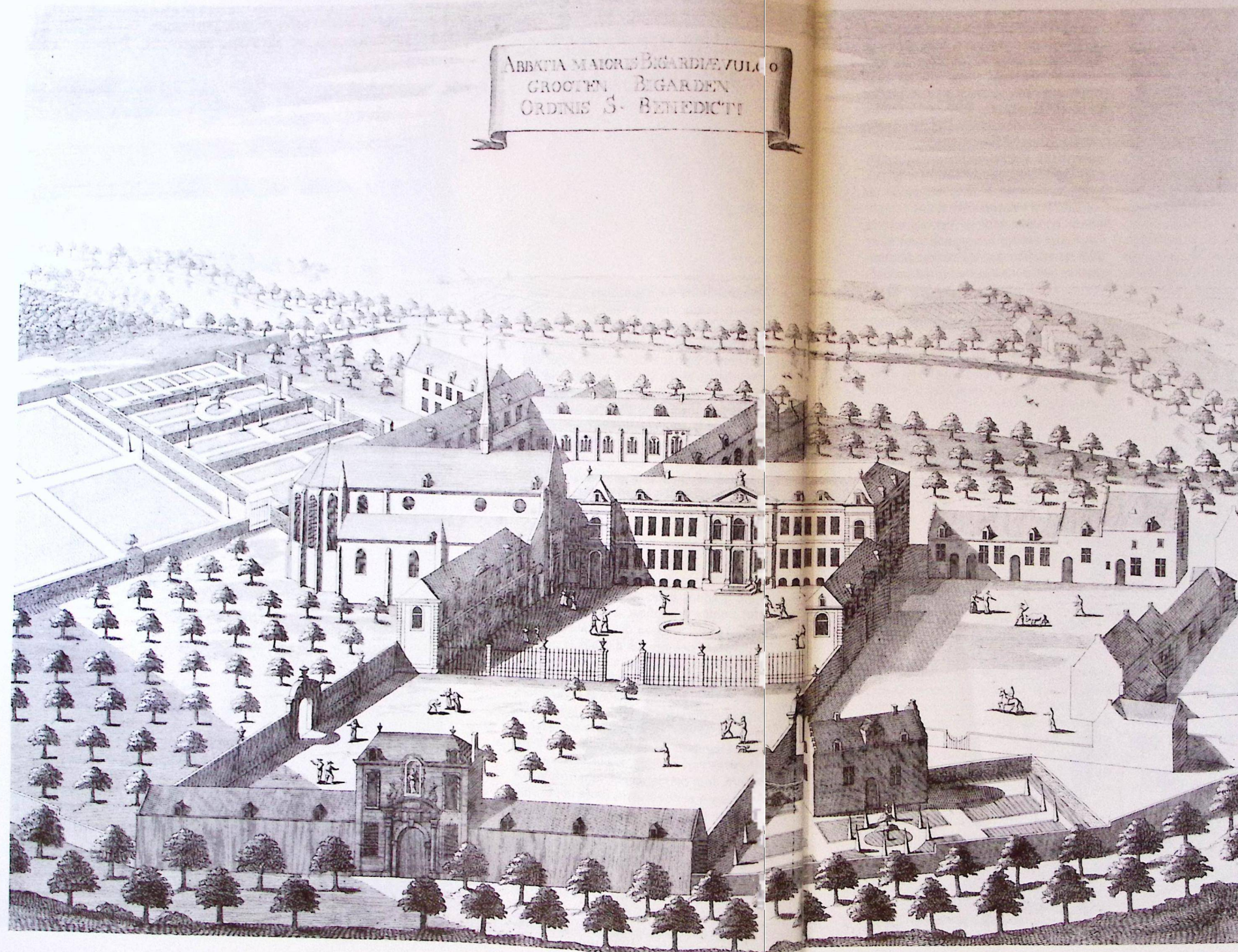


Vielsalm : c'est dans ses locaux de l'avenue de la Salm que l'association « Arts et Culture » accueillera, en octobre prochain, les Métiers d'Art du Brabant.

Vielsalm : comme en témoigne cette ravissante chapelle, le schiste de la région a été abondamment utilisé dans les constructions locales. Ci-dessous : la récente vocation touristique de Vielsalm n'a heureusement pas supprimé les activités rurales.



d'expositions sur l'artisanat du Luxembourg belge, l'art de l'Afrique centrale, les céramistes et les tapissiers belges, la gravure, les porcelaines de Chine, les images d'Epinal... Des conférences, des montages audio-visuels et des projections de films ont étayé ces expositions dont le choix, on le voit, répondait à la vocation d'une région qui, par tradition, a apporté au travail de la pierre ce petit quelque chose de plus, qui était déjà de l'artisanat. C'est toujours dans la même perspective qu'il a été fait place à des œuvres d'artisanat dans la décoration de la cité durant la quinzaine de Noël et de Nouvel An, et ce grâce au patronage du Ministère de la Culture. Vielsalm n'en a pas pour autant négligé les grandes époques classiques; « Arts et Culture » a même, à cet égard, inauguré une forme de décentralisation, en obtenant des grands musées le prêt de pièces de valeur, qui sur l'art égyptien, qui sur l'art précolombien, qui encore sur l'art grec. La peinture et la sculpture contemporaines ont aussi fait l'objet d'expositions, de même que les affiches de Mathieu, l'art non figuratif, l'art cinétique et l'art optique, le surréalisme, jusqu'à, tout dernièrement, la rétrospective de la vie et des œuvres de ce pur et chaleureux produit de la terre d'Ardenne : Marie Howet... Les perspectives — une exposition du « Group'Art 73 », puis une exposition sur l'art sacré — ne sont pas moins engageantes... et n'oublions surtout pas l'exposition des Métiers d'Art du Brabant qui ouvrira dignement la saison d'automne de la coquette et dynamique commune de Vielsalm.



L'abbaye de Grand- Bigard

par Gladys GUYOT
religieuse du Sacré-Cœur, à Jette

A l'Ouest de Bruxelles, proche du Payottenland, dans une contrée vallonnée et autrefois très boisée, à l'extrémité du village de Bigard, se situait l'abbaye bénédictine de ce nom. Elle est assez éloignée du centre, en direction de Dilbeek, et à l'écart des deux routes principales : de Bruxelles à Asse et vers Zellik. Le monastère se trouve le long du « Molenbeek » qui porte ensuite d'autres noms selon les endroits traversés. Il jouissait ainsi d'une situation privilégiée au point de vue du calme et du recueillement pour une communauté de moniales contemplatives.

Abbaye bénédictine de Grand-Bigard (extrait de Sanderus : Chorographia Sacra Brabantiae, édition 1726).

ORIGINE DU PRIEURE

Sa fondation se rattache à la politique des premiers ducs de Brabant par la mise en valeur de leur territoire dont le défrichement était confié à des institutions monastiques récentes : Affligem, Forest, Jette-Diligem dans la région bruxelloise; Park et Vlierbeek autour de Louvain; Saint-Michel à Anvers, sans parler de celles dues à des seigneurs locaux relativement puissants, comme les Berthout, fondateurs de Grimbergen. La plus ancienne charte connue pour Grand-Bigard date de 1133 et a été concédée par le duc Godefroid 1^{er} (1095-1139) qui déclare avoir donné « *quandam desertum in meo alodio* » aux deux fondatrices, Wivine et Einwara. C'est

donc une charte de confirmation, entérinant une situation de fait que le duc se préoccupe de légaliser au point de vue spirituel et au point de vue temporel. L'épithète de « Grand » accolé au nom du village de Bigard, à l'étymologie incertaine, distingue le monastère de celui de « Petit-Bigard », sous Leeuw-Saint-Pierre, fondé en 1238. L'origine de Wivine est auréolée de légendes qui ne permettent que des hypothèses. Née au début du XII^e siècle, elle appartenait probablement à une famille flamande et même gantoise, d'après son prénom et son psautier, ce dernier actuellement conservé à Orbais, et qui reflète le sanctoral de Saint-Bavon. Poursuivie par un jeune homme, elle s'enfuit en Brabant avec sa compagne,

plutôt son amie Einwara. Là les deux jeunes filles ou bien séjournèrent à Affligem, qui était à cette époque une abbaye bénédictine double, ou bien vécurent en ermites dans le « *desertum* » de Bigard et y reçurent de l'évêque Burchard de Cambrai, entre 1119 et 1131, l'église de Bekkerzeel, la plus proche de leur oratoire. En tout cas, en 1133, la charte ducal confirme ce patronat et met la jeune communauté, constituée en prieuré, sous la dépendance d'Affligem. Wivine en fut évidemment la première prieure et mourut en odeur de sainteté le 17 décembre 1170. Parmi les faits légendaires de sa vie, deux sont encore actuellement honorés. En souvenir de l'eau qu'elle aurait changée en vin pour apaiser la jalousie de

ses sœurs, une source se trouve à côté de l'ermitage, maintenant une chapelle, au fond d'une avenue face à l'entrée de l'abbaye, dans un site agreste à souhait, à mi-côte d'une colline dont la vallée est boisée.

Au village d'Orbais, en Brabant wallon, une épizootie qui ravageait le bétail fut conjurée en 1764, après une messe célébrée en l'honneur de sainte Wivine, à la demande d'un paroissien, pèlerin à Grand-Bigard. Une statue de la sainte fut bénite en 1766, et en 1812, quelques-unes de ses reliques furent transférées dans l'église d'Orbais où depuis, elles sont vénérées par des pèlerins, surtout à certains jours de l'année.

En tout cas, en 1177, Arnould, abbé d'Affligem, vint consacrer l'église romane du prieuré, vouée à Notre-Dame, au nom de l'évêque de Cambrai. Les murs de fondation, partiellement mis au jour par une campagne de fouilles en 1947-48, témoignent d'une longueur de 25 m sur 17 m de large. Les pierres blanches provenaient des carrières voisines de Dilbeek, de Berchem-Sainte-Agathe et de celles, un peu plus lointaines, de Diegem. En même temps que la consécration de l'église, eut lieu l'élévation des reliques de la sainte, officiellement inscrite au sanctoral, au jour anniversaire de sa mort, le 17 décembre, jadis célébré par une procession.

RAPPORTS DU PRIEURE AVEC LES AUTORITES

Les rapports des moniales avec les seigneurs de Bigard ne semblent pas avoir été importants, dans les débuts du moins. Membres de la « *familia ducis* » au titre de « *ministériels* », c'est-à-dire de dignitaires à la cour ducal à l'instar des Craainem, Heverlée, Rotselaer, Wesemael..., un des leurs, Amaury, n'est que le huitième témoin dans la charte de 1133. En 1154 seulement, un Arnould de Bigard vend au prieuré 8 bonniers de forêt. Ses successeurs accroissent les donations, ventes ou échanges. En 1224, Béatrice de Bigard fait confirmer par le duc Henri 1^{er} une donation de 10 bonniers à Impde sous Wolvertem, 6 à Laeken et 9 à Bigard même. Le principal donateur est Arnould de Bigard, chanoine de Tournai, pour des terres à Asse, Boitsfort, Sint-Ulriks-Kapelle et Zellik. Parmi les derniers seigneurs de la famille, Bernard et sa femme Marie, par dis-



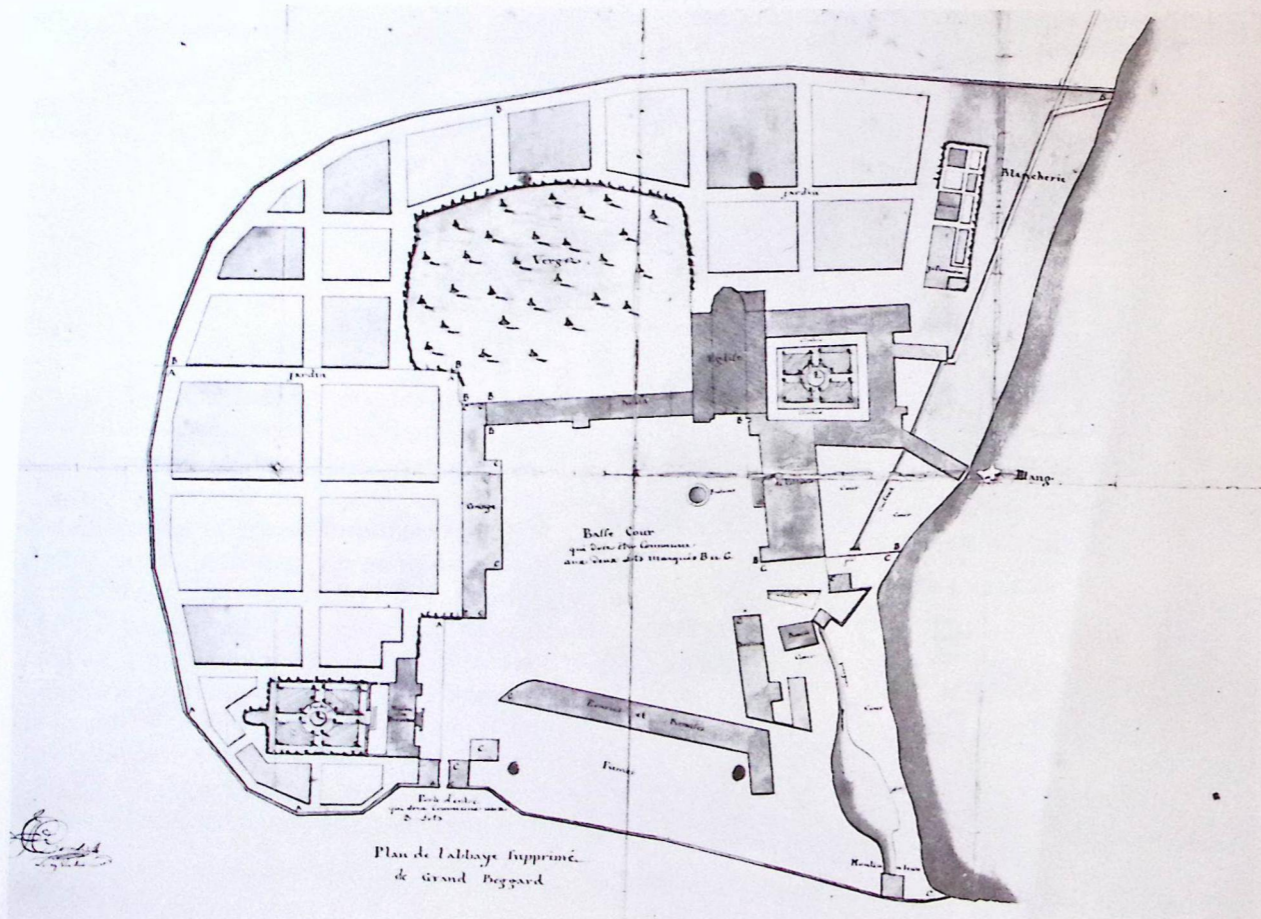
*S^{te} WIVINE singulière patronne contre la peste la Mourison, la Fièvre, mal de gorge et humeurs mauvaises, tant dans les hommes que les bœufs.
Prenez pour nous
Cette image a touché aux Reliques de la dite S^{te} à ORBAIS.*

Image pieuse provenant de l'église Saint-Lambert à Orbais, où sont vénérées quelques-unes des reliques de sainte Wivine.

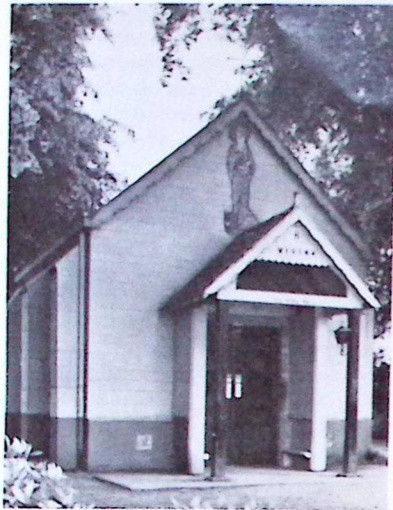
juillet, au sujet de la réorganisation financière du monastère. Les décisions ont été prises par le « *consensus* » de toute la communauté, réunie en chapitre. Il s'agit de la répartition alimentaire et vestimentaire entre les moniales suivant les revenus y destinés et à laquelle veilleront deux parmi elles, élues au chapitre. En 1381, le cas semble plus grave car l'évêque Jean de l'Serclaes vient en personne visiter le prieuré, gouverné par Marguerite PIPENPOY, d'une famille brabançonne connue. Il lui adresse ensuite une lettre de réforme rappelant l'obligation de l'office choral et de la prière, l'observance du silence et de l'obéissance, du logement en dortoir sauf exceptions sérieuses, du port de vêtements simples, de la réception des étrangers à l'hôtellerie seulement, de l'application des legs et fondations suivant leur destination primitive, de la garde du sceau conventuel, etc. L'ensemble de ces prescriptions marqua un renouveau de discipline et de ferveur au service de Dieu.

Quant aux rapports avec la papauté, ils s'expriment dans deux catégories de bulles. Les premières, d'Innocent IV en 1245 et de Boniface VIII en 1303, confirment d'une manière solennelle selon les formulaires habituels, les privilèges et biens du monastère. Les secondes, au nombre de neuf, aux XIII^e et XIV^e siècles, sont adressées à des autorités ecclésiastiques pour enquêter à la demande des moniales sur des dommages effectués par des tiers aux biens du prieuré. Les ducs de Brabant jusqu'à la fin du XIII^e siècle furent les bienfaiteurs de Grand-Bigard comme de la plupart des couvents et abbayes de leur territoire, dont ils se proclamaient d'ailleurs les avoués. Mais au XIV^e siècle, les ducs Jean II et Jean III leur imposèrent corvées et taxes extraordinaires. Par l'accord du 24 octobre 1336, le prieuré, à l'instar des autres abbayes brabançonnaises, dut 30 journées de charroi avec 6 bons chevaux et 2 valets pour le service ducal contre la rétribution d'un 1/2 florin par jour. En 1338, Jean III accepta de remplacer ces corvées par une contribution monétaire versée par tous les établissements religieux qui avaient fait valoir leurs plaintes au sujet des prestations abusives surtout en fait de charriage. En 1380, Grand-Bigard ainsi que d'autres abbayes dut faire « *la preuve*

Plan de l'abbaye supprimée de Grand-Bigard, levé par A. Cornelis (29 ventôse an V = 17 mars 1797).



Plan de l'abbaye supprimée de Grand-Bigard



Grand-Bigard : La chapelle dédiée à sainte Vivine date de 1660.

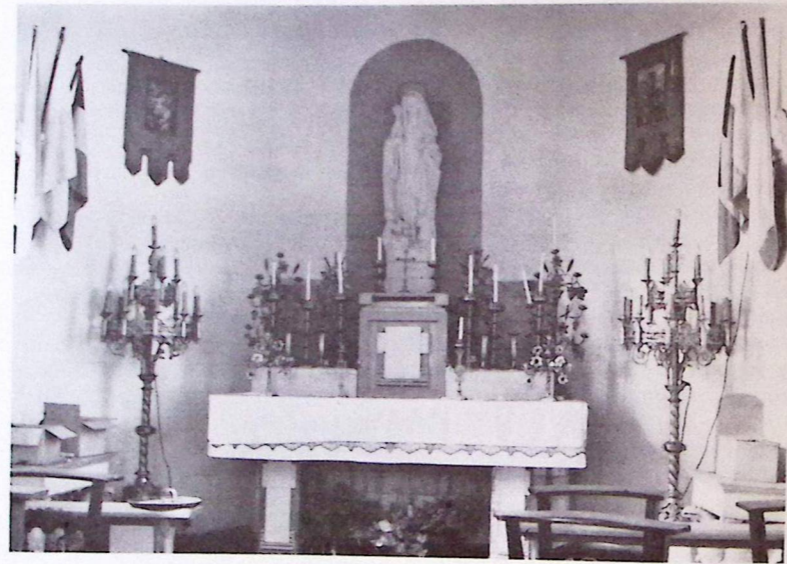
des remontrances qu'ils avaient adressées au duc de Brabant ».

DOMAINE DU PRIEURÉ

A cette époque, le domaine du prieuré est stabilisé et n'évoluera plus guère pendant l'Ancien Régime. D'après le premier censier dressé en 1296 par les soins de la prieure Catherine BERTHOUT, il comprend, d'une manière classique, l'enclos des religieuses délimité par un mur et des étangs encore existants; au-delà à Bigard même et dans les villages environnants : Berchem-Sainte-Agathe, Dilbeek, Bekkerzeel, Sint-Ulriks-Kapelle, Lennik, Zellik, un peu plus loin à Laeken, Bever (Strom-

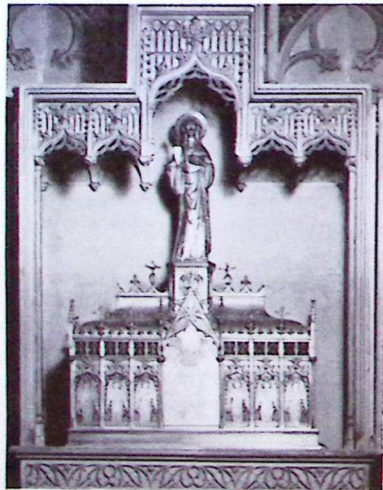
terrain, non loin du prieuré, les bâtiments affectent une forme rectangulaire autour de la cour centrale. Détruite et souvent rebâtie au cours des siècles la ferme fut exploitée, comme partout ailleurs, par des générations de « dynasties » paysannes qui firent la richesse de notre terre. Le paysage porte toujours son empreinte mais pour combien de temps encore ?

« Het Hof te Bever », donné à Bigard par le duc de Brabant, est à l'origine d'une des plus anciennes familles rurales du West-Brabant à laquelle il a donné son nom. Au XV^e siècle, il s'étendait sur 69 bonniers de cultures, et au XVIII^e sur 79 et 16 de prairies pour un fermage de



Intérieur de la Chapelle Sainte-Vivine, à Grand-Bigard.

Eglise Notre-Dame des Victoires, au Sablon (Bruxelles) : châsse de sainte Vivine.



beek), Wolvertem, Anslir près d'Asse et Winksele près de Louvain, un ensemble de champs, prés et bois d'une étendue globale d'environ 800 ha. Ces possessions étaient exploitées pour les 2/7 en faire-valoir direct par des « servientes dicti monasterii » dans ce qui restait de l'ancienne réserve, et pour les 5/7 par des censitaires puis par des fermiers (« pachters ») aux baux de trois ans ou d'un de ses multiples.

La plus grande des quatre fermes abbatiales encore subsistantes est « Het Hongersveld » à Dilbeek, comprenant au XVIII^e siècle 78 bonniers de terres cultivées, entourées de 60 bonniers de bois. Situés à mi-chemin d'une ondulation de

100 florins, 20 muids de froment, 23 de seigle, 23 d'avoine, 5 d'orge et 2 de colza, qui était augmenté dans les années fastes mais diminué dans les néfastes. Reconstitué au cours du XVIII^e siècle, il fut envahi la nuit du 21 au 22 février 1796 par une bande de brigands qui assassinèrent le vieux fermier de 80 ans, blessèrent son fils et emportèrent tout ce qu'ils purent trouver. En 1799, il fut vendu par le gouvernement français. Le portail est surmonté des millésimes 1734 et 1938, des deux dernières reconstructions, entourant les armoiries des comtes de Villegas de Clercamp, les propriétaires actuels. Un gros tilleul, au carrefour de chemins creux et à quel-

ques mètres de l'entrée, est pareil à celui de la gravure du cartulaire vers 1750. Le site, en contrebas de la chaussée Romaine, est une oasis campagnarde de paix et de poésie, contrastant avec la circulation routière toute proche.

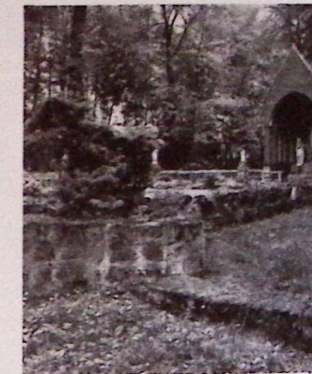
Le prieuré jouissait encore de quelques dîmes et de plusieurs rentes sur des immeubles, donnant des revenus réguliers et assez stables. Il avait une cour censale constituée par des « gesworen laten » ou tenanciers jurés, notamment du « Hongersveld », requis d'assister en qualité de juges au transfert de biens tenus à cens.

Malgré son domaine et des ressources diverses, Grand-Bigard était considéré comme un prieuré peu riche, voire pauvre, qui reçut pour parer à cette situation, non seulement l'église de Bekkerzeel, mais en 1187 celles de Vosselaer, Beerse et Wechelderzande en Campine dans les environs de Turnhout. Il n'en eut pas davantage parce qu'un monastère de moniales n'était guère idoine pour s'occuper d'une paroisse dont la prieure devait nommer le desservant.

EVOLUTION ET RECRUTEMENT

Les guerres flandro-brabançonnes de 1333-34 puis de 1355-56 ayant ravagé la région entre Asse et Bruxelles, la prieure, Béatrice van MONS, obtint en 1356 du pape Innocent VI l'exemption d'une taxe perçue par l'évêque de Cambrai parce que « de oorloghen hebben ons clooster verwoest, onze schuren met de vruchten erin en de kerk werden de prooi der vlammen » (les guerres avaient détruit notre couvent, nos granges avec les produits qui s'y trouvaient, et l'église furent la proie des flammes). L'église fut reconstruite en gothique avec l'aide des Bruxellois qui venaient en pèlerinage chargés de pierres, le mercredi après la Pentecôte, accompagnant le clergé et la châsse de sainte Gudule. L'abside, le chœur et celui plus petit des religieuses furent alors élevés, tandis que le reste date du XV^e siècle, période plus calme et plus prospère sous les ducs de Bourgogne.

Jeanne HERBA eut un priorat paisible, sauf à la fin, de 1440 à 1483, pendant lequel elle fit respecter les droits seigneuriaux du monastère et rédiger trois censiers. La question du recrutement nobiliaire des moniales se posa alors. Il était déjà fréquent que des monastères



féminins soient réservés à des jeunes filles nobles dont les ancêtres plus ou moins proches avaient été les fondateurs ou les bienfaiteurs. Ce privilège, contraire à la règle de saint Benoît et combattu par les papes, était le résultat d'une pression sociologique exercée par la classe seigneuriale en réflexe d'autodéfense. C'est peut-être pour donner des ancêtres plus illustres à sainte Vivine que des auteurs du XVII^e siècle lui attribuèrent, selon une prétendue tradition orale, le patronyme d'Oisy, d'une famille connue de Cambrai. Mais ce n'est là qu'une hypothèse gratuite.

Parmi les 27 moniales qui ont élu la prieure Gertrude CLUTINC en 1318, il est difficile de distinguer celles qui appartiennent au patriciat bruxellois comme Gertrude Clutinc elle-même, Catherine Regis (Coninx), Catherine Boikens, Alix Leonis, dans les années suivantes deux Marguerite Pipenpoy, tante et nièce, etc., de celles qui sont filles de seigneurs : Béatrice de Wolvertem entre autres, et de celles dont le patronyme est un nom de lieu : Marie de Baardegem, Marie d'Arschot, Marguerite de Ninove, Elisabeth d'Anvers, Elisabeth de Bigard... Les généalogies sont encore trop incertaines et incomplètes pour risquer des affirmations. Mais le recrutement semble géographiquement assez dispersé, preuve de la bonne réputation du prieuré.

Il est sûr que Grand-Bigard n'a pas été érigé en prieuré noble, mais dans un but essentiellement religieux. Au cours du Moyen Age, les situations sociales se sont durcies, aussi en 1461, une candidate roturière est-elle évincée et la sentence confirmée par le Conseil de Brabant en 1469. Il ne faut pas oublier qu'à côté des moniales vivaient des sœurs converses dont le nombre nous est inconnu mais devait être assez élevé par recoupement avec celui des frères convers des abbayes d'hommes; des prêtres chargés soit du temporel soit de

De haut en bas :

Bekkerzeel : l'église dédiée à saint Godard ou Gildard. Ancienne abbaye de Grand-Bigard : un musée lapidaire a été aménagé sur les fondations de l'ancienne église abbatiale.

Ancienne abbaye de Grand-Bigard : vue partielle des bâtiments construits par les Frères des Ecoles chrétiennes.

Ancienne abbaye de Grand-Bigard : l'église actuelle et les constructions qui la prolongent datent de la première moitié du XX^e siècle.

la pastorale monastique — à l'époque moderne c'étaient des norbertins de Ninove, Park ou Diligem —; des personnes laïques, donates probablement, à l'intérieur d'une clôture moins stricte; d'autres encore peut-être aux tâches diverses. Un monastère médiéval constituait une communauté de vie très large dans laquelle religieuses, prêtres, laïcs entretenaient des rapports plus ou moins directs selon leurs fonctions. Il était toujours un lieu d'asile et d'accueil qui en faisait une implantation dans le monde, même quand sa vocation essentielle était contemplative. De nombreux documents de Grand-Bigard attestent les dons en vêtements, chaussures, nourriture aux pauvres lors des fêtes, sans parler des aumônes journalières faites à la porterie, suivant les libéralités des donateurs à ces intentions.

La fin du gouvernement de Jeanne Herba fut marquée par de nouvelles occupations militaires en 1476 et 1481 qui obligèrent les moniales à se réfugier à Bruxelles dans leur maison, rue « Plattesteen », non loin de l'église Saint-Géry. La situation financière était devenue si dramatique que la 17^e prieure, Philippine l'SMOLS projeta la vente du monastère. Mais l'évêque de Cambrai, Henri de Berghes, s'y opposa et ne permit que des aliénations partielles de biens.

La première moitié du XVI^e siècle, dans le contexte du règne de Charles-Quint, fut une période de prospérité pour tous les Pays-Bas. Catherine de DOUVRAIN, fille du seigneur de Sint-Ulriks-Kapelle, opéra un remarquable redressement financier, racheta les biens précédemment vendus, fit cuire 58.000 briques pour voûter le chœur des moniales dont la clef porte encore ses armes et est maintenant placée au pied du Calvaire. Elle fit agrandir l'église, bénite en 1522 par le suffragant de Cambrai. L'édifice comprenait le chœur principal où officiaient le chapelain, le prévôt, le confesseur et d'autres prêtres à l'occasion; celui des moniales tandis que les sœurs converses avaient leur dans le collatéral sud et les laïcs dans le collatéral nord. Religieuses et sœurs entraient à l'église par le cloître, mais par deux portes différentes, près de l'actuelle statue de la sainte Vierge. En 1525, une tourelle couronna l'ensemble, animée d'un modeste carillon. Le cloître fut encore res-

tauré et un nouveau dortoir construit, mais pour tous ces travaux, la prieure dut emprunter 2.000 florins.

L'ABBAYE DU XVI^e A LA FIN DU XVIII^e SIECLE

Catherine van STRATEN, élue en 1542 par 22 moniales, obtint en 1548 de Paul III la bulle d'érection du prieuré en abbaye, pour être sur le même pied que celles de La Cambre et de Forest. Elle fut solennellement bénite et inaugurée en qualité d'abbesse le 4 mars de la même année au milieu des personnalités et d'un grand concours de peuple, toujours avide de ces spectacles hauts en couleurs et de ces cérémonies. La nouvelle abbesse reconstruisit la prévôté et ses dépendances et eut divers procès à soutenir. Elle démissionna en 1570, à l'âge de 83 ans, et mourut cinq ans après.

Sa nièce, Catherine van STRATEN II, élue par 16 religieuses professes, vécut les troubles politico-religieux de la fin du XVI^e siècle. La communauté se réfugia d'abord à Termonde en 1578 puis à Bruxelles où elle fut accablée d'impositions pendant que l'abbaye était livrée à la soldatesque de tous les partis et les fermes ravagées. Revenue à Grand-Bigard après vingt ans d'absence, elle dut à nouveau vendre des biens pour survivre. Pourtant le renouveau fut assez rapide sous les archiducs Albert et Isabelle. L'abbesse Anne d'ITTRE, élue par dix moniales seulement en 1601, paraît avoir réussi à relever les ruines. Elle renouvela le censier et acheta un nouveau refuge à Bruxelles après avoir vendu l'ancien. Démissionnaire en 1619, elle fut remplacée par Catherine de MARTIGNY qui remit en honneur le culte de sainte Wivine, ouvrit une école interne, initiative peut-être insolite chez des bénédictines d'Ancien Régime, et reconstruisit le bâtiment de l'infirmerie toujours existant près du verger.

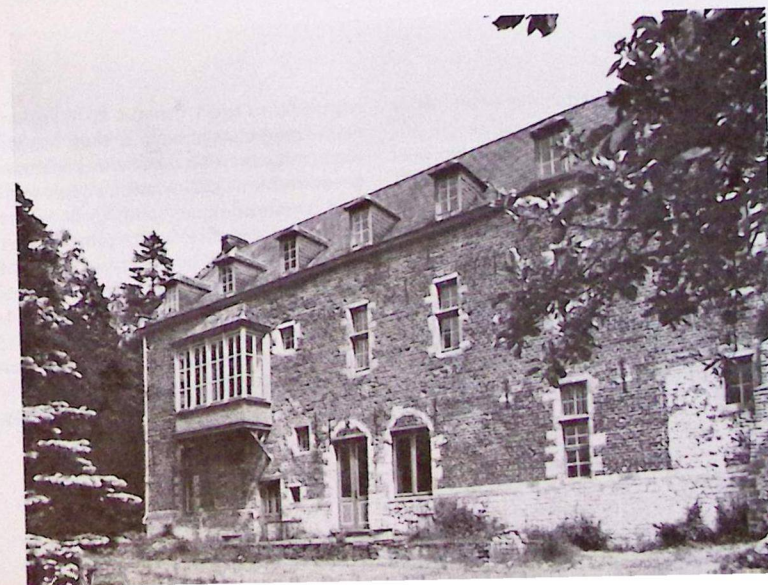
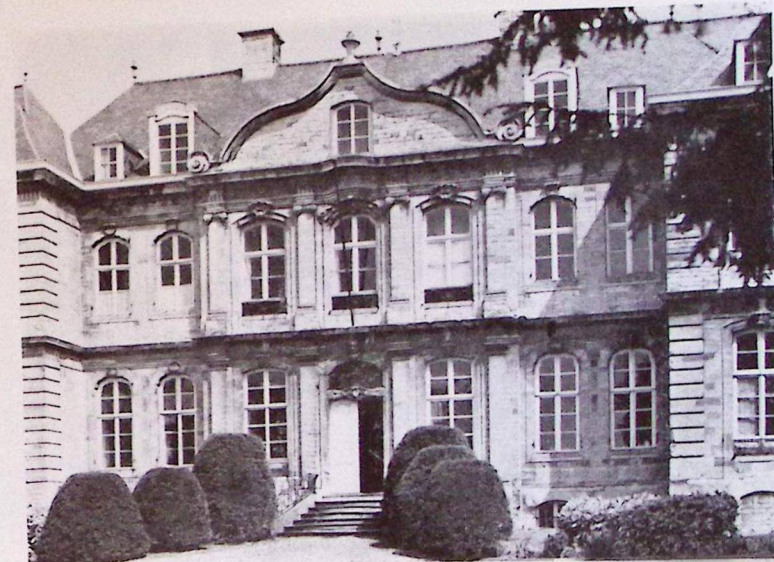
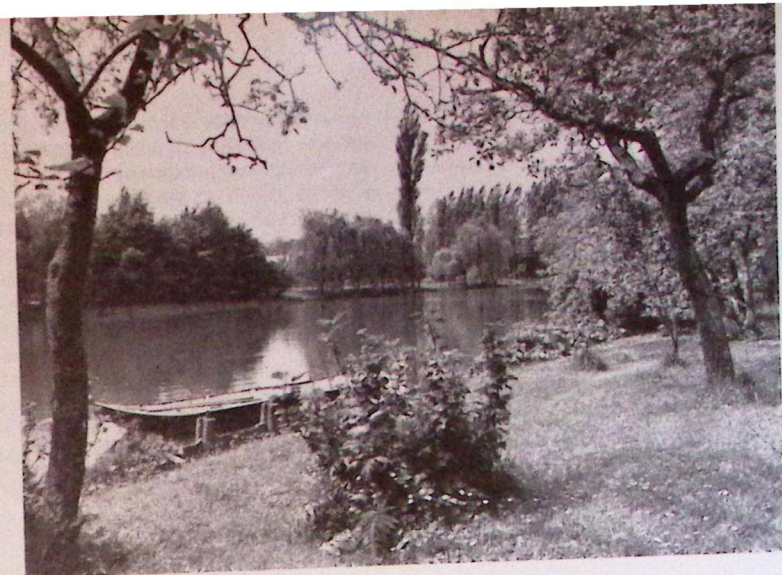
La plus grande partie du XVII^e siècle connut davantage de temps de guerres que de paix à cause de la politique conquérante de Louis XIV dans nos provinces. Les exodes de religieuses à Bruxelles et même à l'abbaye bénédictine de Vlierbeek eurent pour conséquence le relâchement de la vie monastique, un état financier déplorable et la baisse du recrutement. Pourtant à la fin de l'abbatit de Lucrece FOURNEAU de CRU-

QUEMBOURG en 1664, la communauté avait retrouvé l'équilibre spirituel et temporel. Mais les guerres suivantes le mirent de nouveau en péril. Isabelle DU QUESNOY, fille de Jérôme, sculpteur et bourgmestre de Bruxelles en 1628 puis échevin à diverses reprises et « surintendant du rivage », avait été élue en 1693 par 14 religieuses dans le refuge de Bruxelles, au n° 107 actuel de la rue de Laeken. Elle se trouva en face de 48.000 fl. de charges et de 6.600 de revenus, outre 400 muids de céréales. Son successeur, Anne-Catherine de VALLEJO, malgré une fugue de jeunesse à l'abbaye de Termonde, fut élue en 1702, peut-être parce qu'elle était la cousine du receveur-général des Domaines et Finances, don Juan de Alvarado de Brahamonte. Elle put en effet améliorer la situation matérielle de l'abbaye dans laquelle entrèrent 7 candidates du Brabant wallon et du Hainaut. Elle construisit la maison de l'abbesse que l'on voit sur la gravure de Sanderus, et restaura l'église, à nouveau solennellement bénite en 1727.

Geneviève de GAGES, originaire de Cambrai, élue en 1727 par 12 religieuses, fut comme les abbesses suivantes, une « bâtisseuse » à l'instar de tous les abbés et abbesses de ce XVIII^e siècle plus paisible que le précédent. Elle fit ériger le portail d'entrée qui porte le millésime 1730 et sur une pierre, remise en place en 1950, sa devise : « Deus fortitudo mea » et ses armoiries effacées par les révolutionnaires français. Elle fit encore restaurer l'infirmerie et dessiner le bel atlas figuratif des propriétés abbatiales en 37 cartes sur vélin par le géomètre J.D. Dekens. D'après ce travail, l'enclos s'étendait sur 5 bonniers, 3 journaux, 70 verges non compris les trois étangs l'entourant au sud. Sous son abbatiat, deux candidates seulement furent reçues et cinq religieuses décédèrent. Aussi Marie-Philippine d'ENNETIERES de la PLAIGNE, d'une famille de Tournai, ne fut-elle élue en juillet 1735 que par 9 moniales professes et bénite le 2 octobre par le cardinal Thomas-Philippe d'Alsace, archevêque de Malines. Elle continua les constructions de son prédécesseur par l'élégante maison en pierres blanches pour le receveur et les prêtres desservant l'abbaye, en 1756. De style rococo Louis XV, le fronton aux lignes sinueuses, les rocailles qui animent les

linteaux, les ressauts et les retraits rendent la façade singulièrement vivante. A l'intérieur, un grand escalier de chêne porte sur sa rampe d'accès la devise « Stella duce » et les armoiries de l'abbesse, de même que sur les fenêtres du hall : une étoile d'argent sur champ d'azur, surmontée de trois petits boucliers sur champ argenté. Sur son ordre et celui du receveur van Eesbeek, futur abbé de Diligem, des religieuses recopièrent les anciennes chartes et le nécrologe. Sous cet abbatiat prospère, les recrues s'élevèrent à 12 et les décès seulement à 5.

L'abbatit de Balthazare ARAZOLA de ONATE (1761-1789), née à Bruxelles d'une famille d'origine espagnole, fut le dernier heureux du XVIII^e siècle. Elle trouva « presque tout bâti à neuf » sauf le dortoir qu'elle reconstruisit, ainsi que la ferme de l'enclos. Elle fit de même pour l'église de Bekkerzeel en briques et pierres blanches. La façade, en grès lédien, simple et élégante, de style baroque, est décorée de deux pilastres peu saillants, d'une fenêtre corniche dessinant un cintre, d'un oculus et d'une large grisaille dominant le portail. Elle est ornée du blason de l'abbesse et marquée du millésime 1764. A l'intérieur, le mobilier est du XVIII^e siècle. Les lambris de la nef ont des moulures Louis XV, ainsi que la chaire et les confessionnaux, tandis que les lambris du chœur et les stalles sont Louis XVI ou néo-classiques. Près de l'autel, un tableau de valeur représente un moine priant la sainte Vierge et sainte Anne, l'autre face porte un donateur et une donatrice et leurs quatorze enfants dont un religieux et trois moniales. Deux reliquaires dorés, l'un de saint Corneille, un des premiers papes, l'autre de saint Godard ou Gildard, évêque de Rouen, auquel l'église est dédiée, se trouvent sur deux petits autels latéraux. La cure est une jolie demeure classique, séparée de l'église par un étroit chemin pavé qui conduit également à l'« Hof ter Zittert », anciennement



Ancienne abbaye de Grand-Bigard : en haut, échappée sur l'un des étangs en bordure desquels croissent de belles essences arborescentes; au centre : l'ancienne maison du receveur et des prêtres desservant l'abbaye (1756); en bas : l'ancienne infirmerie des moniales (façade postérieure).

connu et maintenant un château blanc classique, surmonté d'une cloche. L'ensemble — église, cure et château — conserve le charme séduisant et paisible d'un paysage d'Ancien Régime.

DESTINÉE DE L'ABBAYE APRES SA SUPPRESSION

La mort de l'abbesse de Onate, le 23 septembre 1789, laissa l'abbaye vacante pendant quelques semaines à cause des mesures restrictives de Joseph II. Marie-Claire de CASSAIGNARD, du Luxembourg, put être élue pendant la brève

passai dans cette tranquille et agréable solitude des heures délicieuses pendant le court séjour que j'y fis. C'était le 8 ou 10 juin 1794. Mais l'approche des Français vint nous causer une commune alarme. « Vous ne trouverez pas ici de dîneurs, me disait cette respectable abbesse, il n'y vient que ceux qui ont vraiment à faire. J'ai mes devoirs à remplir et moi et mes sœurs nous les aimons. Nous n'avons pas besoin de parasites qui nous amusent ou nous ennuient et nous décrient ensuite au dehors ». C'était une femme solidement pieuse,

l'abbaye fut acquise à vil prix par deux des nombreux spéculateurs français qui s'étaient abattus sur les Pays-Bas pour y faire fortune. L'un d'eux, Jean-Claude Bourdon, un Parisien habitant Bruxelles, passa l'acte d'achat des 2/3 des biens de Grand-Bigard dans la prison de la porte de Hal, ce qui fait supposer d'autres prévarications de sa part. Il fit détruire l'église pour en vendre les matériaux, puis revendit le tout à des habitants de Charleville, en résidence à Bruxelles. Entre-temps, les religieuses émigrées,

Bigard où elles sont toujours vénérées. L'abbesse mourut à Bruxelles le 9 juillet 1806.

En 1816, l'abbaye fut achetée par la famille Dansaert-Krain qui la garda jusqu'en 1897. Il est difficile de faire la part exacte des destructions entre les divers propriétaires qui trouvèrent la plupart des bâtiments trop coûteux à entretenir. Seuls le portail d'entrée, la maison des prêtres, la ferme et l'infirmerie furent sauvegardés. Sur les ruines, un parc fut planté dont quelques beaux hêtres témoignent encore. En 1897, Madame

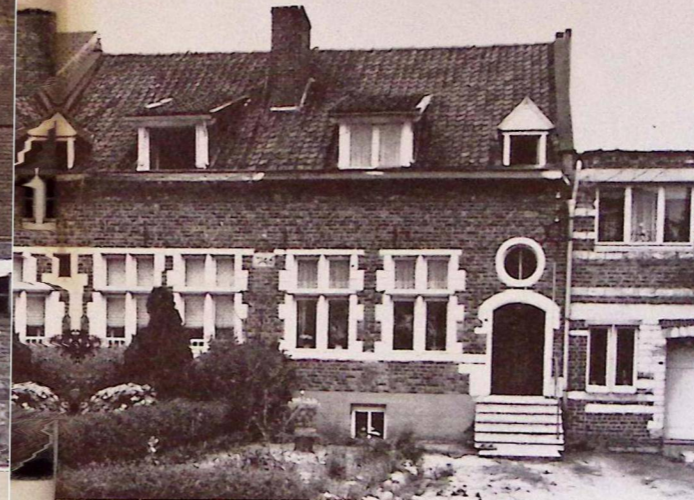
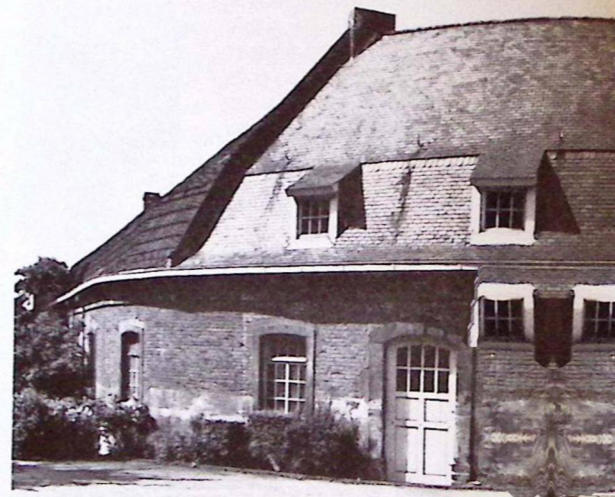
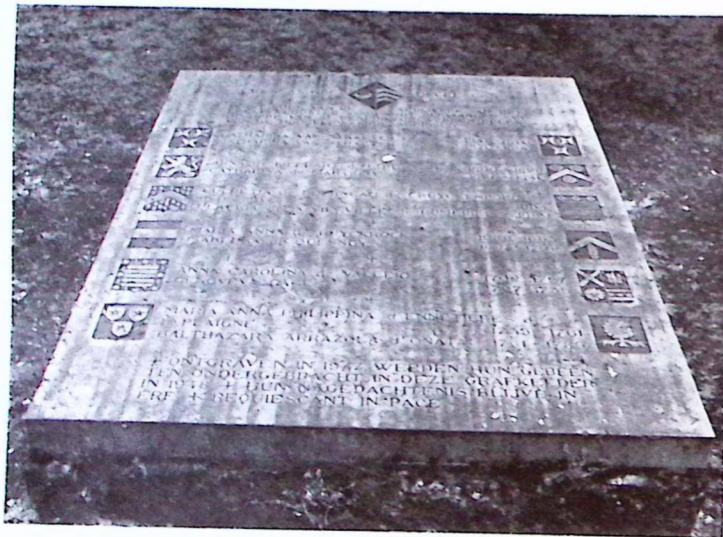
furent mis au jour ainsi que le chœur des moniales où les abbesses étaient inhumées. Les ossements furent transférés dans un monument funéraire collectif dont la pierre porte les noms et armoiries des abbesses. Au-delà de la chapelle dédiée à sainte Wivine et qui date de 1660, plusieurs fois restaurée depuis, le cimetière des Frères est adossé au reste du Vallenbergbos qui, au XVII^e siècle, couvrait 5 bonniers.

CRESCAS NEC DECRESCAS

L'abbaye bénédictine de Grand-Bigard

ORIENTATION BIBLIOGRAPHIQUE

J. de Borchgrave d'Altena, « Notes pour servir à l'inventaire des œuvres d'Art du Brabant », dans « Ann. Sté Rie d'Archéologie de Brux. t. 47, 1944-45-46.
A. Cosyn, « Grand-Bigard - Notice descriptive », Bruxelles, 1910.
F. Godding-Ganshof, « Le prieuré de Grand-Bigard depuis sa fondation jusqu'en 1381 », dans « Annales de la Société Rie d'Archéologie de Bruxelles, t. 48, p. 9-70, 1948-1955.
H. J. Lesage, « Erasme à Eusébie », « Mémoire et voyages d'un religieux curé adressés à une religieuse allemande de son ordre », t. 1er, 1800. Copie à l'abbaye d'Averbode, fonds Boschmans.
P. Lindemans, « De Pachthoven van de Abdij Groot-Bijgaarden », dans « Eigen Schoon en de Brabander », 21e année, 1938, p. 161-168; 22e année, 1939, p. 193-212; 23e année, 1940, p. 161-162, p. 193-199.



ve Révolution brabançonne et officiellement reconnue par le gouvernement autrichien à son retour, fin 1790. Un précieux témoignage sur Grand-Bigard nous est donné par un religieux prémontré français de l'abbaye de Beauport, en Bretagne, Hervé-Julien Le Sage, qui ayant refusé le serment à la Constitution civile du clergé, s'exila dans les Pays-Bas de 1791 à 1794. « La communauté n'était que de douze dames outre l'abbesse, et quoiqu'à une lieue de Bruxelles, on y voyait fort peu d'étrangers. Je

voyant la religion grande et belle, une digne religieuse exacte à tous ses devoirs, mais bien au-dessus des minuties de couvent... ». Ce paisible temps prit fin à jamais quelques jours après le passage du prémontré. Le 22 juin, l'abbesse, 7 religieuses et 11 converses émigrèrent en Rhénanie, ne laissant à l'abbaye qu'une religieuse, une novice et le chapelain, définitivement chassés le 15 septembre 1796 par les lois persécutrices du Directoire.

Comme les autres biens monastiques,

Ancienne abbaye de Grand-Bigard : à gauche, pierre tombale portant les noms et armoiries des abbesses; sous ce monument collectif reposent les cendres de diverses abbesses, qui furent exhumées lors de la mise au jour du chœur de l'ancienne église abbatiale. Ci-dessus : une dépendance de la ferme.

revenues à titre individuel, vécurent dans leurs familles ou des maisons amies. L'abbesse de Cassaignard confia, le 5 juin 1805, les reliques de sainte Wivine dans leur reliquaire à l'église du Sablon, mais en 1855, une partie en fut donnée à l'église paroissiale de Grand-

Mention-Dansaert, qui avait habité la vieille infirmerie, vendit l'ancien bien « noir », qu'elle avait scrupule de garder, à la communauté des « Frères des Ecoles chrétiennes » qui y établirent leur noviciat. Ils entreprirent des fouilles systématiques et un musée lapidaire se trouve actuellement sur les fondations de l'église. En 1905, une chapelle et un calvaire furent érigés à la place du maître-autel; en 1924, une maison de retraite à la place de la prélatrice; en 1947-48, les murs de la primitive église romane

a revécu, au point de vue monastique, d'abord comme prieuré fondé en 1921 à Kalmthout, au nord d'Anvers, transféré à Hekelgem, près de l'abbaye d'Affligem, le 19 mai 1932, érigé le 8 janvier 1946 en « Abbaye de Marie-Médiatrice de Hekelgem et de Sainte-Wivine de Grand-Bigard ». Ainsi y a-t-il continuité spirituelle si pas géographique entre l'abbaye séculaire et sa jeune filiale, suivant l'ancienne devise : « Crescas nec decrescas » : « Croître sans décroître ».

Grand-Bigard : dans la Kloosterstraat (rue du Couvent), à proximité de l'ancienne abbaye, on peut toujours admirer ces deux ravissantes demeures millésimées respectivement 1746 (photo de gauche) et 1740 (photo de droite).

24e année, 1941, p. 315-320; 25e année, 1942, p. 97-110.
« Monasticum Belge », t. IV, province de Brabant. 1er vol., 1964.
« Sinte Wivina », Groot-Bijgaarden.
J. Verbesselt, « Het Parochiewezen in Brabant », t. VI, 1967.
A. Wauters, « Histoire des environs de Bruxelles », nouv. éd., livre III A, Bruxelles 1971.

L'important c'est l'Iris

C'EN est fait. Un événement qui aurait motivé au XVII^e siècle l'une de ces lettres au style fleuri, dont Madame de Sévigné avait le secret, s'est produit dans nos murs. Que n'ai-je sa plume pour exprimer la satisfaction générale qu'il provoque. De quoi s'agit-il? d'un mariage princier? d'un anniversaire glorieux? d'une naissance illustre? d'une découverte fracassante? — Non! — Il s'agit d'une nomination: celle de la messagère de Junon au rang d'ambassadrice de la Ville de Bruxelles.

L'heureuse promue est une fleur, l'élégante fille de la déesse Flore: l'iris, aussi noble d'allure qu'elle est simple de goût, aussi aristocratique de maintien que sont matérielles ses utilisations.

Jean De Broux, administrateur délégué du Centre d'Information de la ville de Bruxelles, ne pouvait faire choix plus heureux que celui d'un emblème symbolisant à la fois: beauté, harmonie, grâce et... ancienneté.

Connu depuis l'antiquité la plus reculée sous la même dénomination (le mot « iris » dérive du latin et du grec), Hippocrate, Théophraste, Pliny l'Ancien, Clovis et les Rois de France, accordèrent à l'iris leur attention. Chez

les Anciens, il symbolisait l'éloquence et personnifiait l'arc-en-ciel. De nos jours, il est la fleur des artistes et des poètes. Les Anglais, les Américains en raffolent. Le Japon le cultive depuis plus de mille ans. Il est très abondant dans les montagnes de Macédoine et en Crète. Dans le « langage des fleurs » il signifie confiance, ardeur, flamme, message. Ceux qui le cultivent sont des « iridomanes ». Il se plante en été.

Dans le cas particulier qui nous occupe l'iris a été, dans le passé le plus lointain, témoin de la naissance de notre capitale, vieille ville dont les origines remontent au VI^e siècle de notre ère, vers l'an 580 vraisemblablement.

Faisons un retour vers cette époque et rapportons d'abord les faits transmis par la tradition populaire.

... En ce temps-là, le cheminement d'une rivière, aussi capricieuse que poissonneuse, perdue dans la campagne, l'amena à contourner, entre beaucoup d'autres, une certaine île sauvage abandonnée au milieu des marais envahis par l'iris y croissant avec la plus généreuse prodigalité. La paix, le silence, l'oubli régnaient en maîtres...

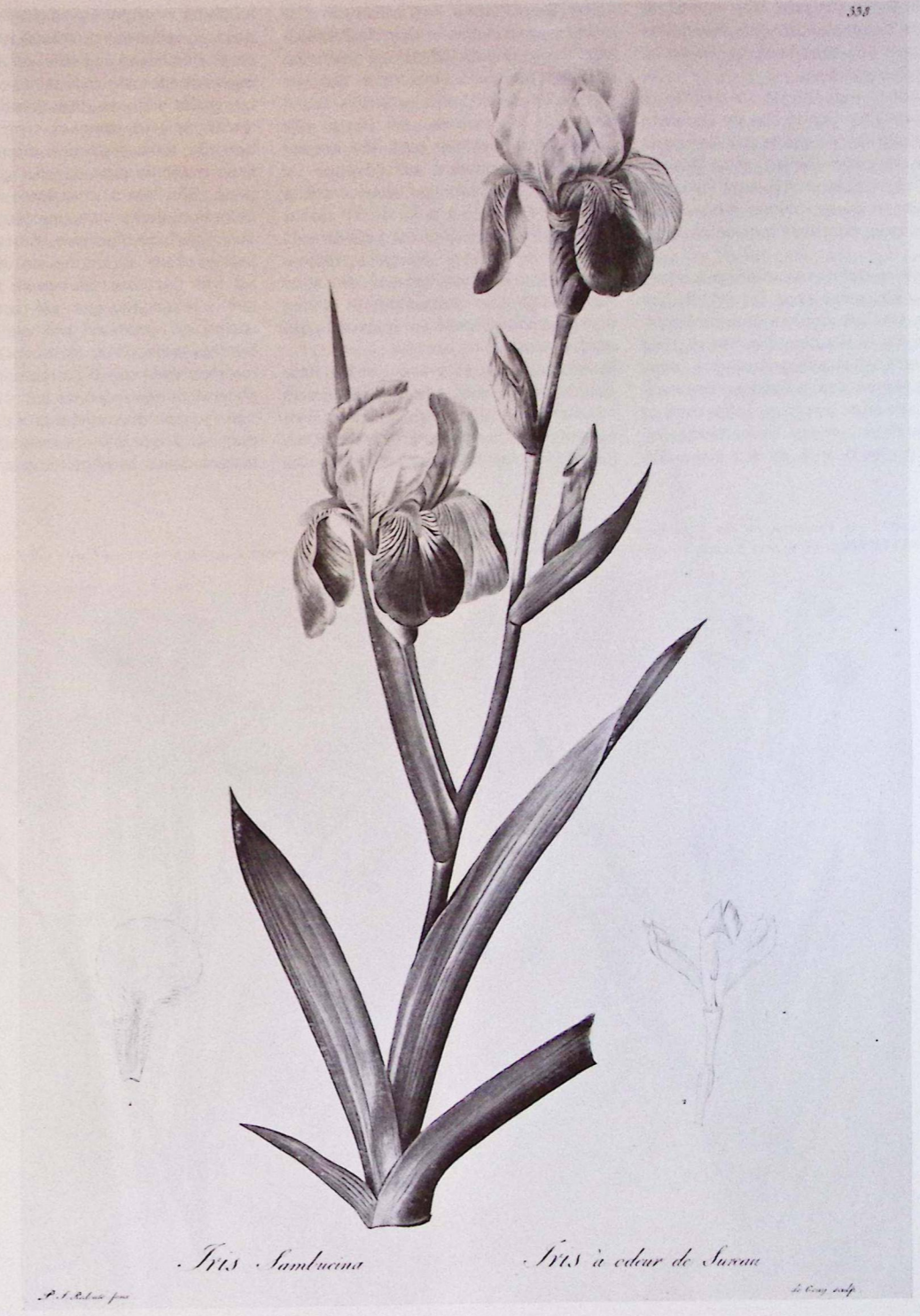
Un jour, les pas d'un moine évangéliste l'amènèrent par là. La tranquilli-

té du lieu, son isolement, lui plurent. Il s'y arrêta et y vécut d'abord en ermite. Petit à petit ses vertus attirèrent l'une ou l'autre famille de misérables hères cherchant, par habitude craintive héréditaire, aide et protection. A la longue, d'autres manants vinrent grossir le groupe déjà installé. De en aiguille, une famille s'ajoutant à l'autre, le hameau devint village, puis bourg, villette et ainsi de suite. Un pont, deux ponts, trois ponts finirent par être jetés afin d'accélérer la pénétration à l'intérieur du retranchement.

La rivière au long cours fleurie d'iris innombrables, s'appelait la Sin, ou Senne... le moine se nommait Gauderic, ou Géry, et devint Evêque de Cambrai... le hameau portait le nom de Brugsele (de brug = marais ou brugle = pont, et de sele = habitation), appellation adoptée peut-être d'après les huttes d'argile et de chaume des pauvres habitants?

Tout ceci d'ailleurs n'est que supposition gratuite sans être cependant tout à fait invraisemblable. En effet, comment naissent les villes? Probablement

par Geneviève C. HEMELEE



P.J. Redouté : Iris Sambucina ou Iris à odeur de Susane

de cette façon par suite d'un enchaînement de circonstances plus favorables et grâce à des conditions de vie moins précaires qu'ailleurs.

Vous aurez reconnu et la Senne, et l'île Saint-Géry (sur le site de l'actuelle place Saint-Géry dans le quartier de la Bourse, en plein centre), et la Ville de Bruxelles : toutes entités dont l'existence ancienne, géographique et historique est prouvée par des documents d'archives.

Rapportons maintenant des faits authentifiés au cours des âges. De savants historiens, tels : le vicomte Charles Terlin-den, Henne et Wauters, Des Marez, Paul Bonenfant, nous apprennent que, dans le haut Moyen Age, à l'époque des invasions, des êtres humains recherchant la sécurité choisirent une île marécageuse, dans un site désolé, situé à l'abri des

convoitises d'autrui. Ils s'y fixèrent et lui donnèrent peut-être le nom de BRUOCSELE, ou BRUOCSELLA (l'habitation dans les marais ou résidence des marais). L'île devint, plus tard, l'île Saint-Géry et le berceau de notre ville actuelle. La légende veut que ce soit à partir du moment où l'Evêque de Cambrai, Gauderic ou Géry, vint y prêcher l'Évangile à la fin du VI^e siècle. Mais l'arrivée de Géry est peut-être du domaine de la fable : un autre ermite a pu vivre là... Quoi qu'il en soit, des êtres humains se sont rassemblés là et leur agglomération a été à l'origine de la formation d'une ville : la nôtre.

Revenons, enfin, au présent et à la fleur élue. Genre de plante herbacée, type de la famille des iridacées, l'iris (dont l'assortiment des variétés comprend des milliers de formes distinctes dans le monde

se divise en espèces indigènes et exotiques, orientales et asiatiques notamment. Elle fleurit en mai et juin. Son parfum rappelle celui du jasmin. Le grand iris, ou pseudo-acorus des marais, le plus commun, croît aisément dans la terre argileuse. Etant vivace, il se multiplie avec la plus grande facilité. Ses fleurs unicolores ou multicolores toujours somptueuses sont portées par de longues hampes; ses feuilles sont en forme de glaives. Il est très décoratif. Sa beauté ornementale n'a d'égale que sa rusticité. Sa racine, en rhizomes pourvus de nombreuses radicelles, possède des vertus sternutatoires. D'autres encore : sèche et débarrassée de son écorce, dont les drapiers et les ménagères parfument draps et linge rangés dans

armoires. Utilisée en infusion, elle facilite à petite dose l'expectoration; elle est diurétique, émétique. Les fumeurs la mâchent pour masquer l'odeur du tabac. Les vermoutheurs l'emploient dans leur préparation sous forme de teinture; réduite en poudre de senteur, la parfumerie l'utilise pour les dentifrices notamment. Ses graines ont été substituées parfois aux grains du caféier. Par macération des rhizomes, on prépare une huile très estimée dans la pratique des exercices de gymnastique. L'iris, chez les Anciens, était l'objet d'une foule de pratiques superstitieuses. On lui attribuait aussi des influences occultes, des propriétés mystérieuses, des vertus singulières : il apaisait la Terre, calmait les colères; guérissait la rage et l'hystérie, soignait la « pierre », l'hydropisme; soulageait

les douleurs de « teste »; poussait « hors les humeurs »; abrégeait l'agonie des gens acculés au suicide; annulait les effets des piqûres des bêtes à venin; amollissait les tumeurs... Que sais-je encore ?

Vous voyez qu'à la joie des yeux que sa vue procure, cette fleur si belle ajoute encore nombre de vertus salvatrices.

Que grâce lui soit rendue en échange de tant de bontés.

Mais elle a aussi des prétentions à la gloire. En effet, la fleur d'« iris » était devenue, au XII^e siècle, la « fleur de Louis » sous le roi de France Louis VII. Ultérieurement, par altération du terme sans doute, le mot s'est transformé en fleur de « lys ». Le mot « lys » ne serait donc qu'une forme abrégée d'« Aloys », « la fleur d'Aloys » ou « de

Loys » ou de « Louys », autrement dit le lys de France. Si l'on étudie d'ailleurs la forme du lys héraldique, il faut convenir qu'il s'agit bien plutôt d'une fleur d'iris que d'une fleur de lys.

L'iris en cause serait, selon certains historiens botanistes, l'iris des marais (I. Pseudo acorus — celui qui nous occupe précisément aujourd'hui) choisi déjà au V^e siècle comme attribut par Clovis, roi des Francs, après sa victoire de Vouillé remportée sur les Wisigoths aux environs de Chatellerault.

Fleur superbe, universellement renommée, proliférant d'année en année, son ancienneté, sa vitalité, le choix qu'en ont fait de grands personnages, ajoutent des fleurons glorieux à son prestige naturel. Les Brabançons, les Bruxellois présentent donc avec joie son message de paix et son symbole d'accueil.

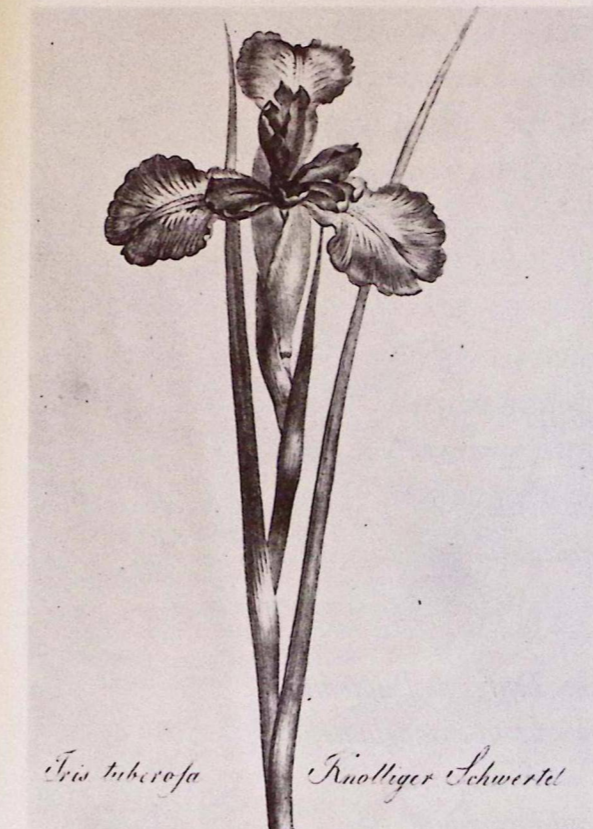
P.J. Redouté : Iris Versicolor ou Iris à couleurs changeantes (extrait du volume des Iridacées).



P.J. Redouté : Iris Xiphium.



Johann Mayerhoffer : Iris Tuberosa ou Knolliger Schwertel.



P.J. Redouté : Iris Amœna ou Iris agréable (extrait du volume des Iridacées).





Pour Bruxelles

*Qu'elle est belle, ma ville, aux heures de l'été!
Quand le soleil heureux comme un gosse en balade,
Accroche, en s'amusant, aux toits de la cité
Des fils d'or que la brise invite en promenade.*

*Le Palais de Justice aux pigeons familiers
Domine de très haut la tiède Capitale,
Et la Grand-Place prend un air ensommeillé
A l'heure où s'assoupit la flèche ornementale.*

*Qu'elle est belle, ma ville, aux heures de l'automne!
Quand le bois de la Cambre est tout ensanglanté
Par les derniers rayons de l'astre monotone,
Le tardif promeneur foule un tapis cuivré.*

*La fleuriste frissonne et se frotte les mains,
Pensant au morne hiver qu'elle doit affronter,
Tandis que les passants, sous un ciel incertain,
Dans un geste frileux ferment leur col dressé.*

*Qu'elle est belle, ma ville, aux heures de l'hiver!
Quand le parc de Bruxelles dormant sous la neige,
Idéale beauté dans cet espace clair,
Accueille les enfants venus en long cortège.*

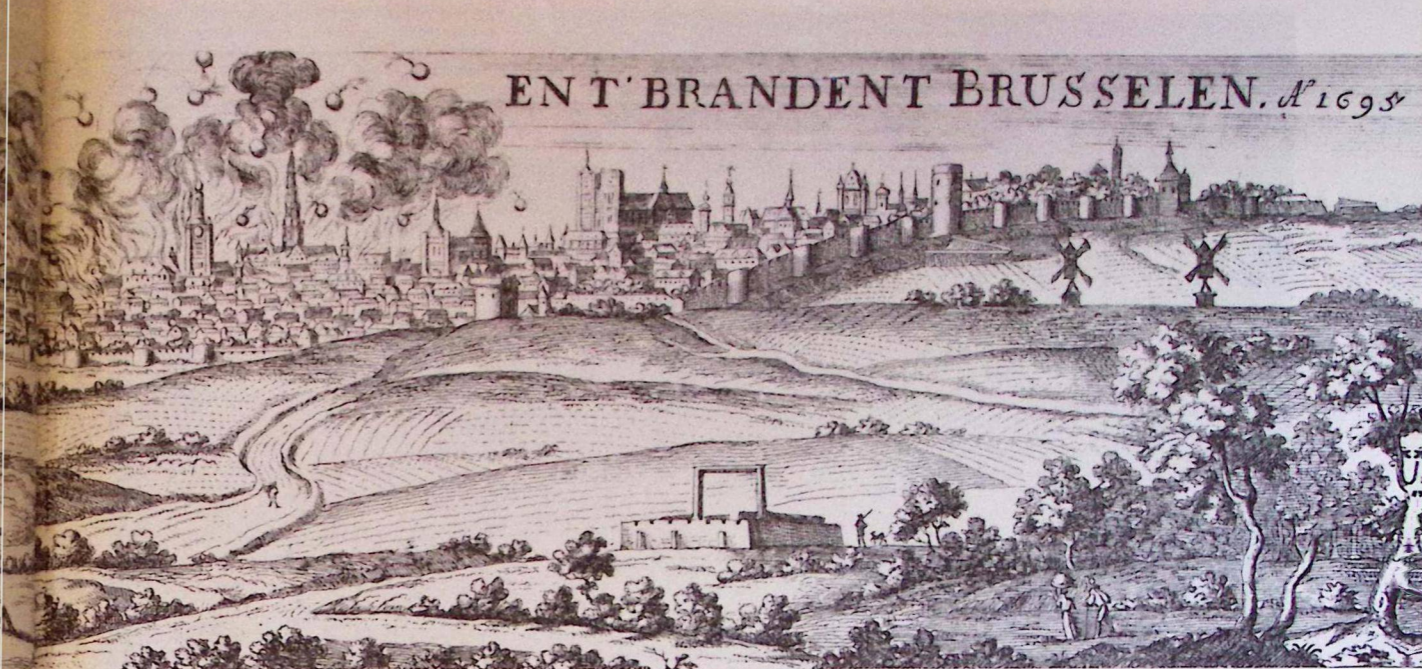
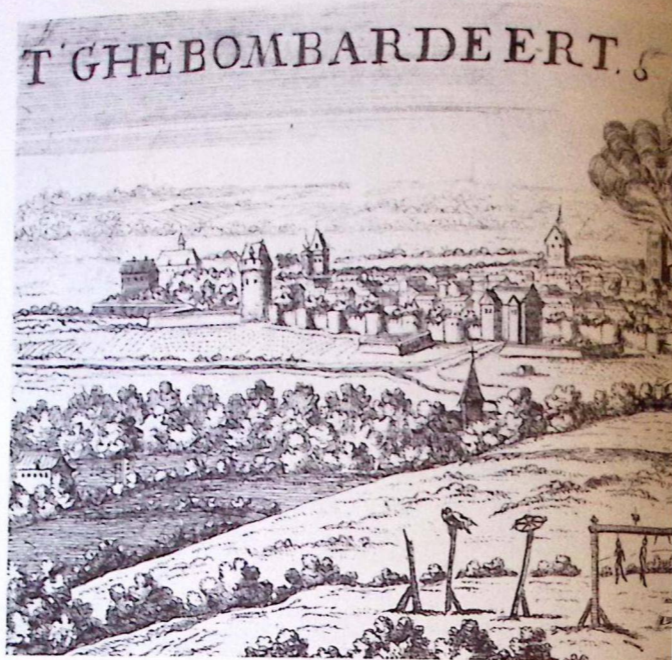
*Bientôt voici Noël, suivi du jour de l'An;
Le pâtissier fera la bûche au cœur si tendre;
Les verts sapins ornés de fins nuages blancs
Tremblent aux coins des rues sous le vent de décembre.*

*Qu'elle est belle, ma ville, aux heures du printemps!
Lorsque les fleurs enfin sortent de leur prison
Pour venir parfumer les jardins triomphants
Sous un soleil nouveau qui parle d'évasion.*

*La place de Brouckère anime ses fontaines
Et leur ballet s'élève comme un chant d'amour
Pour le couple enlacé que le printemps ramène
Dans les rues de la ville, au hasard des beaux jours.*

Août 1695 : Bombardement de Bruxelles

par Carlo BRONNE,
de l'Académie.



Le Marquis de Villeroy, maréchal de France, par Philippe de Champaigne.

PARMI les grands ministres de Louis XIV, Louvois fut le créateur de la puissance militaire. Organisateur ne laissant rien au hasard, il fit des armées royales les meilleures de l'Europe au XVII^e siècle, mais l'homme était sanguin, susceptible, intransigeant. La tentation de la guerre naquit de la conviction qu'il avait de sa force; non seulement il la fit, mais il entendit la faire à sa manière, prétendant donner des conseils à Turenne qui le renvoya à ses dossiers. Il croyait faire céder par la terreur, tactique toujours inopérante parce que ceux qui souffrent ne sont pas ceux qui décident.

Dans la guerre de la Ligue d'Augsbourg qui coalisa contre la France, l'Empire, l'Espagne, l'Angleterre et les Provinces Unies, il commit la même erreur cruelle que dans la précédente. En 1683, Duquesne avait reçu ordre de réduire Alger en cendres et 10.000 bombes détruisirent Gênes pour la punir de ses bonnes relations avec l'Espagne; en 1689, Louvois ordonna délibérément l'incendie de

Heidelberg, Spire, Worms, Mannheim et la ruine du Palatinat frappa l'Allemagne d'horreur. En 1691, ce fut le tour de Liège d'être pilonné par Boufflers. Le maréchal de Luxembourg n'approuvait pas les méthodes du ministre. Estimant qu'un « bombardement est un mal pour ceux qui le reçoivent, sans fruit à ceux qui le font », il fit savoir « qu'il n'irait pas de bon cœur à celui de Bruxelles ». Il mourut avant que se posât le cas de conscience; Villeroy n'eut pas autant de scrupules.

« Insignifiant » selon les uns, « outré » selon d'autres, le favori de Louis XIV, à la tête de 60.000 hommes, se dirigea vers Bruxelles en août 1695. Les Alliés venaient d'entrer à Namur et investissaient le château. Dans l'espoir de faire lever le siège, Villeroy somma l'Electeur Maximilien-Emmanuel de Bavière, gouverneur général des Pays-Bas d'intervenir auprès du roi d'Angleterre. Sans attendre la réponse, il ouvrit le feu le 13 août, à 5 heures de l'après-midi. Son quartier général était au couvent

des Minimes à Anderlecht. Les mortiers tiraient de la chapelle de Scheut. La première bombe tua un homme près du palais de Nassau. Pendant quarante-huit heures, boulets rouges et bombes carcasses plurent sur la ville où la panique s'empara de la population.

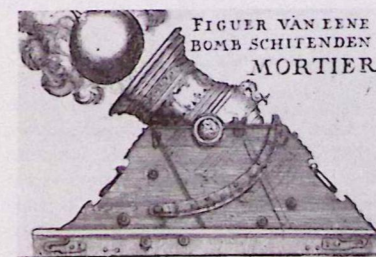
L'incendie allumé dans le centre se propagea bientôt, trouvant un aliment facile dans les constructions en bois et les toits de chaume qui subsistaient comme à l'église des Récollets. Notre-Dame de la Chapelle, Notre-Dame de Bon Secours, les couvents des Carmélites et des Dominicains, dix autres églises et monastères furent détruits en tout ou en partie. L'hôpital Saint-Jean ne put être entièrement évacué; plusieurs malades périrent. La rue de l'Ecuyer où était situé l'hôtel d'Arshot, la rue des Ursulines où le nonce occupait l'hôtel de Hornes, trois mille cinq cents maisons furent gagnées par les flammes.

La Grand-Place où les maisons de bois avaient été remplacées par les bâtiments en dur des corporations, en style italo-

flamand, fut ravagée. Les batteries avaient pris le beffroi pour cible. La halle au drap, le long de la rue de l'Amigo, la Maison du Roi, l'Hôtel de Ville ne gardèrent plus que leurs ruines. Il y eut des scènes dramatiques ou burlesques. Le descendant de Bernard van Orley, voulant sauver la collection de dessins du peintre, la transporta chez un voisin; elle fut consumée alors que la demeure abandonnée échappait au désastre. Un

Ci-dessus : bombardement et incendie de Bruxelles en août 1695 (d'après une gravure d'époque).

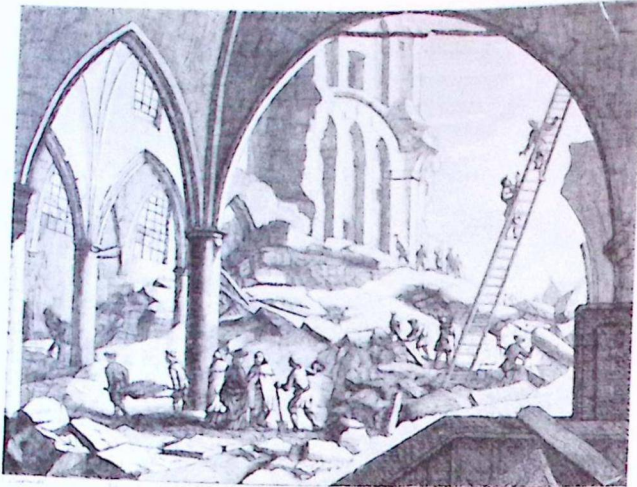
Ci-dessous : mortier tirant à boulets rouges (d'après une gravure d'époque).



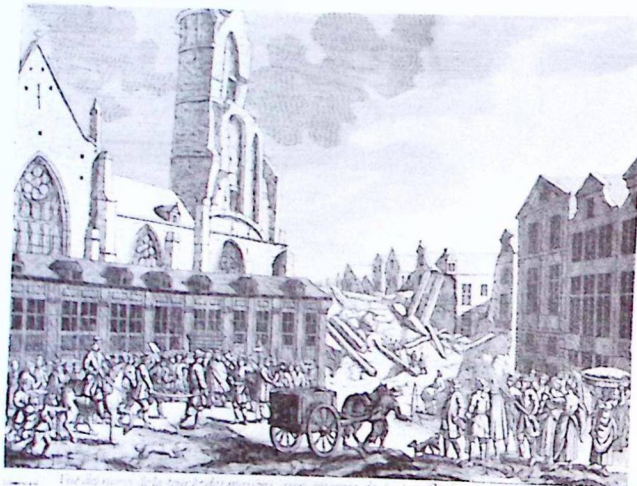
bourgeois refusant de quitter ses tonnes de bière fut rejoint dans la cave par une bombe dont il éteignit la mèche avec le précieux breuvage. Un autre, voyant qu'on allait faire sauter sa bicoque pour créer un contre-feu, lâcha un coup de feu sur l'officier; l'hôtel de Chimay fut ainsi sacrifié pour limiter le sinistre.

Les Bruxellois avec femmes et enfants campaient dans le Parc où churent quelques projectiles. Le futur cardinal Piazza, alors nonce, rapporte que l'Electeur de Bavière parcourait les endroits les plus exposés pour commander les mesures nécessaires. Quand les Français se retirèrent, on constata que les faibles ripostes des alliés leur avaient causé 200 morts; le jeune chevalier de Chevreuse, fils du duc de Luynes, était parmi les 300 blessés. Les coalisés avaient poursuivi l'assaut de Namur dont la citadelle se rendit le 31 août et un Te Deum fut chanté à Sainte-Gudule.

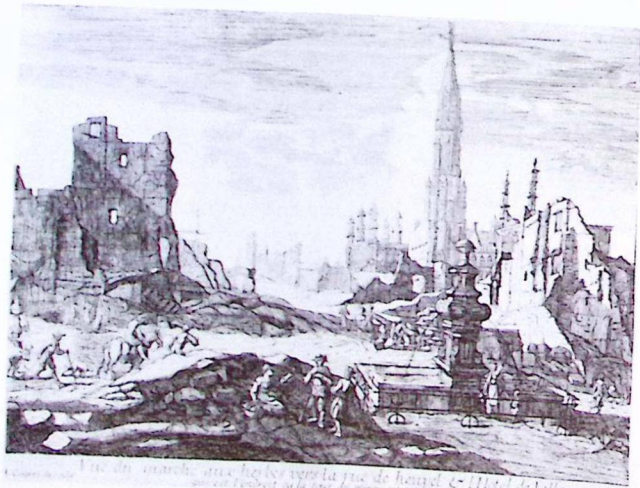
La « bombarderie » de Bruxelles consterna l'opinion. Saint-Simon se borne à dire que la ville fut « malmenée ». Le



Intérieur de la tour de Saint-Nicolas pendant l'égare sans l'événement.



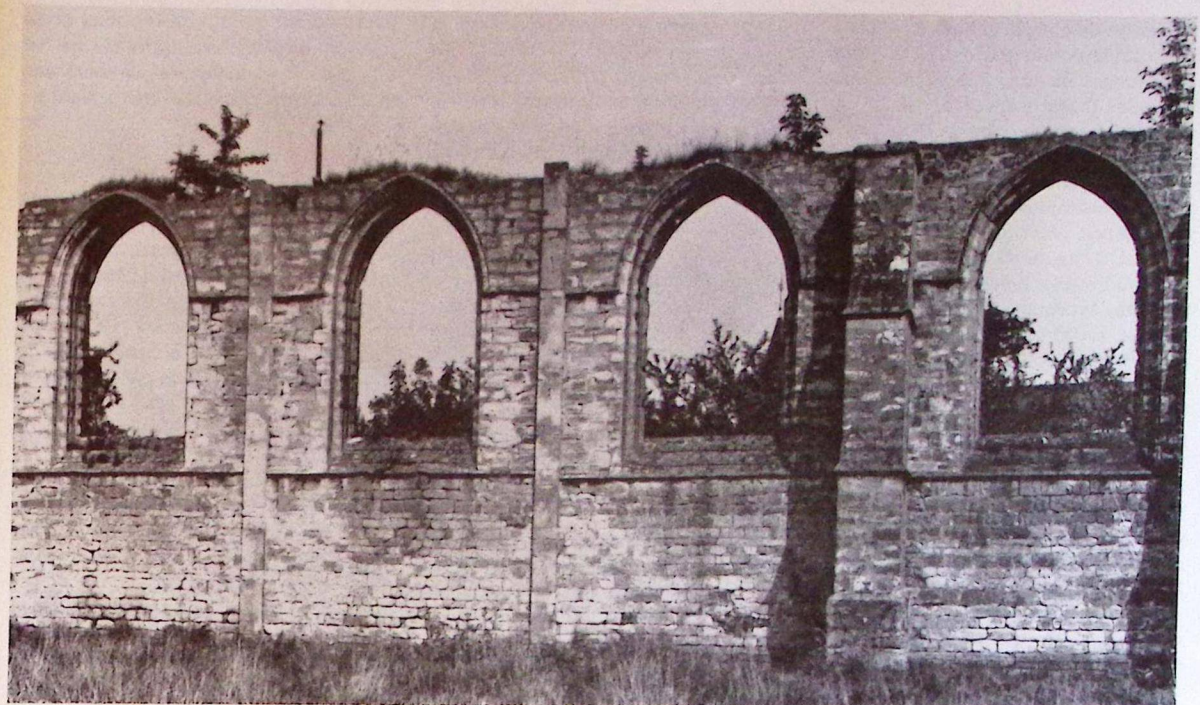
Vue de la rue de la tour et des maisons voisines pendant la reconstruction.



Vue du marché aux herbes vers la rue de la Colline et l'Hôtel de Ville.

De haut en bas : vue des ruines de la tour de Saint-Nicolas, prise de l'intérieur de l'église; vue des ruines de la même tour et des maisons voisines en direction de la rue au Beurre; vue du Marché-aux-Herbes en direction de la rue de la Colline et de l'Hôtel de Ville (d'après trois gravures de Krafft).

marquis de Dangeau note que les deux tiers des maisons brûlèrent et cherche à prouver que la fausse couche de l'Electrice ne fut pas provoquée par la peur. Le duc de Berwick, fils naturel de Jacques II et de la sœur de Marlborough, remarque qu'on ne vit jamais spectacle plus affreux ni ressemblant davantage à l'embrasement de Troie. Aux Pays-Bas, la solidarité se manifesta aussitôt; Anvers et Louvain cuisirent du pain pour la cité meurtrie. L'Electeur autorisa les habitants à se procurer des poutres dans la forêt de Soignes. Les échevins privés de toit louèrent l'hôtel d'Ursel et s'attelèrent sur le champ à la reconstruction et à la répression du pillage. La spéculation avait entraîné la hausse des loyers; les propriétaires ne purent exiger plus qu'avant le bombardement. On en profita pour mener une politique d'urbanisme; les rues au Beurre et de la Colline furent élargies. Nul ne put rebâtir sans avoir soumis ses plans aux autorités. Dès le 15 septembre, le Magistrat demanda un devis des travaux à effectuer à l'hôtel de ville. La première maison de la Grand-Place à se relever fut celle de l'Etoile. La fabrique d'église de Notre-Dame de la Chapelle vendit trois Rubens pour subvenir aux frais de restauration. En 1696, Maximilien-Emmanuel posa la première pierre de la rue de Bavière; l'année suivante, il inaugura la nouvelle église des Récollets et une route pavée le long du canal. En faisant peau neuve, Bruxelles acquit le visage qu'elle devait conserver jusqu'au XIX^e siècle et, en ce qui concerne la Grand-Place, jusqu'à nos jours.



Abbaye d'Affligem : vestiges de l'ancienne église abbatiale.

ABBAYES DU BRABANT 3*

par Marie-France DUSTIN

NIVELLES, sobre et puissant témoignage de l'architecture ottonienne, Parc, Grimbergen, Averbode, joyaux superbes de l'architecture norbertine à l'opulente décoration, quatre étapes d'un itinéraire, qui laissent certainement au visiteur l'envie de continuer son tour des abbayes brabançonnnes. Celui-ci empruntera par la voie de l'abbaye bénédictine d'Affligem et celle des abbayes cisterciennes de Villers-la-Ville

et la Cambre la route du passé monastique, à l'époque où il fut marqué par ses deux plus grandes réformes, la réforme clunisienne toute centrée sur la louange de Dieu, le travail intellectuel et soutenue par la papauté de laquelle seule elle se réclamait et la réforme cistercienne qui réagit contre les abus ultérieurs clunisiens et affirma un nouvel idéal de simplicité et d'humanité. La réforme de Cluny menée au X^e siècle

par l'abbé saint Bernon joua dans la politique et la société du temps un rôle considérable. Après le règne difficile des sécularisations, elle marque un temps de libération vis-à-vis de tous les pouvoirs. Les moines s'arrogent le droit d'élire seul leur abbé, rejettent l'intervention des princes, des évêques pour ne s'en rapporter qu'à Rome. Pour la première fois dans l'histoire de l'église, un Ordre est créé, où

la filiation de chaque abbaye à l'abbaye-mère est renforcée par le droit de visite. Pour rendre un sens à la vocation monastique, Cluny n'accorde d'importance qu'à la seule louange de Dieu. Elle le fait par un office si long qu'il empêche toutes les autres activités du moine et rompt l'équilibre prévu par le fondateur saint Benoît pour qui « Laborare orare est ». L'Ordre donc doit être riche et vivre du travail d'autrui. Ce qui suppose toujours l'acceptation d'une organisation féodale. L'Ordre bénédictin se signale par la beauté des cérémonies qu'il consacre à Dieu et la splendeur dont il orne les lieux où il habite. Il ne négligera donc pas de faire appel à l'art pour embellir ses demeures. Ses abbayes adoptent l'art roman, ses chapiteaux sculptés, ses tours et chapelles rayonnantes.

Quant à la réforme cistercienne, elle essaie de retrouver l'austérité primitive de la Règle en rendant les moines aux activités humaines comme le défrichement et le travail des champs. Ici, les abbayes se libèrent peu à peu du carcan féodal, renonçant à la perception de la dîme, et à l'emploi du servage. Des frères convers

en rapport avec le monde extérieur (commerce, fermes éloignées...) cultivent eux-mêmes les champs au profit parfois de voyageurs qui offrent leurs terres en échange d'une rente perçue en nature. Mais en aucun cas l'abbaye ne peut accepter de cens. A côté du domaine bénédictin, le domaine cistercien donne l'exemple unique d'une exploitation libre où la distinction entre réserve et tenure est rejetée, où la subdivision s'accomplit en groupes nommés « granges ». Cette organisation idéale, trop à l'avance sur son temps, allait d'ailleurs évoluer en abandonnant peu à peu ces règles économiques, si bien qu'au XIV^e siècle, il n'y a plus de différence entre grands domaines bénédictins et cisterciens.

Du point de vue organisation, rappelons qu'un organe régulier fut créé par les Cisterciens comme suprême instrument du pouvoir, le Chapitre Général qui réunissait chaque année à Cîteaux les chefs des maisons. Ce chapitre permit une plus grande autonomie des filiales vis-à-vis de la maison-mère. Mouvement contraire à Cluny qui centralisait. Rappelons encore l'austérité des cisterciens qui se

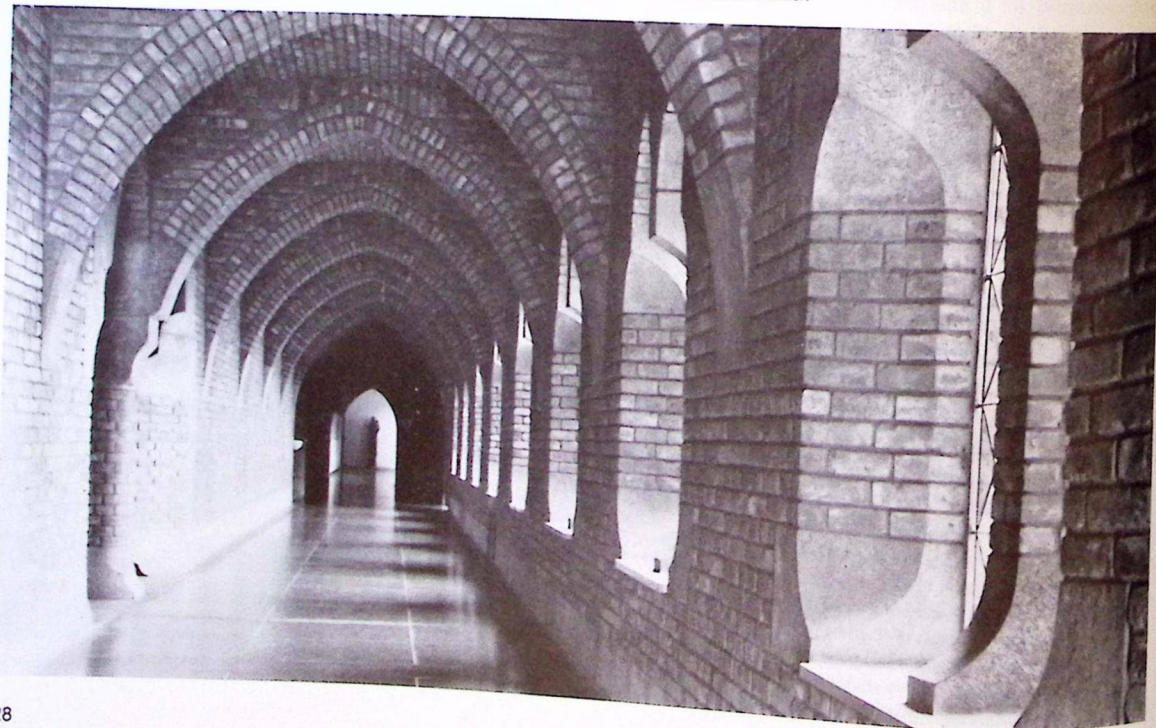
nourrissaient surtout de légumes et de poisson, ne pouvaient entretenir de feu que dans le chauffoir et portaient des vêtements de draps non teints blancs.

L'ABBAYE D'AFFLIGEM

Mais évoquons brièvement la destinée d'une abbaye bénédictine, l'abbaye d'Affligem qui, avec Gembloux, fut un des grands centres religieux, à l'époque des réformes en Lotharingie. Chez nous, les réformateurs se nomment Gérard de Brogues, Richard de Verdun, Poppon de Stavelot... Ils ne songent pas à créer un Ordre comme Cluny, mais se rattachent à la réforme par l'observance des « Consuetudines ».

Située dans la commune d'Hekelgem, l'abbaye d'Affligem fut une de celles dont le rayonnement s'étendit le plus sur la Flandre mais qui toucha également le Brabant et le Hainaut. Elle compta parmi ses donateurs des personnages aussi illustres que Henri III, Godefroid le Barbu, comte de Louvain, Ide de Boulogne, mère de Godefroid de Bouillon (l'abbaye fut d'ailleurs la préférée des

Abbaye d'Affligem : les nouveaux bâtiments monastiques constituent une version moderne de l'ancien moutier.



L'abbaye d'Affligem compta parmi ses généreux donateurs Godefroid le Barbu, comte de Louvain.

croisés qui venaient s'y retremper entre leurs campagnes). Ses abbés occupèrent plus tard la première place aux Etats de Brabant...

Une abbaye de cette importance et qui, selon la Règle clunisienne, consacrait à la louange de Dieu une grande part de ses activités, lui devait cadre digne de ce nom.

Elevés de 1129 à 1200 environ, mais pé-

riodiquement détruits par les guerres, les bâtiments primitifs constituaient un cadre grandiose où se croisaient les influences normandes et schaldiennes.

Ils comportaient une immense basilique à huit travées de type bicéphale, à tourelles orientales, des bras de transept à double travée, une tour de croisée flanquée de tourelles et deux tours en façade de type normand, des galeries de

circulation extérieure comme à la cathédrale de Tournai.

L'absence de tribune et le décor de bandes lombardes combinaient avec l'art schaldien des caractéristiques mosanes. En 1580, l'abbaye fut incendiée par les troupes du prince d'Orange, à la suite de quoi elle fut rebâtie en style néo-classique par l'architecte Dewez à partir de 1764. Mais rasés en 1798 par les révolu-



Abbaye d'Affligem : le réfectoire actuel.

la seconde croisade en 1146. Chrétien militant, il fut aussi un grand réformateur.

Entré à la mort de sa mère à l'abbaye de Cîteaux nouvellement réformée par Robert de Molesmes, le moine bourguignon se détacha vite de ses semblables et parvint à la tête d'une première filiale, l'abbaye de Clairvaux. Abbaye qu'il gouverna jusqu'à sa mort en 1153. Le saint devait donner une impulsion énergique à l'œuvre des Cisterciens. Il imprima à l'Ordre ses directions essentielles : pauvreté, simplicité, vigueur rustique. Ses diatribes contre l'architecture clunisienne restent célèbres. Dans cette optique il envisagea pour les abbayes de son Ordre un programme architectural bien défini, où dans la netteté et la simplicité, tout concourait à l'essentiel. Ici, les murs sont nus, sobre l'élévation. Un simple clocheton souligne la croisée du transept. L'attention est portée sur la qualité de l'espace architectural, l'harmonie des proportions bien plus que sur les effets décoratifs.

Dans les bâtiments monastiques, prédomine un souci constant d'ingéniosité pratique : ordonnance des constructions autour d'un cloître formé de galeries de circulations qui permettent l'accès immédiat à chacune des pièces. Etablissement de l'enclos sur le cours d'une rivière qui fournit eau et poisson en même temps qu'elle décharge latrines et égouts. Élévation alentour du monastère de dépendances qui permettent à l'abbaye de subsister d'elle-même, brasserie, ferme, tannerie, etc...

Mais le moine architecte sut aussi tempérer de douceur ce parti pris d'ordre et de logique. Il voua un culte tout particulier à la Vierge dont il se disait le chapelain et le chevalier.

Son nom resta à ce point associé à celui de Marie que dans la « Divine Comédie », c'est par saint Bernard que Dante se fit introduire devant la « Reine du Ciel ». C'est sur son initiative également que les Cisterciens placèrent leurs églises sous le vocable de Notre-Dame. Celle-ci figurait sur le sceau de leur abbaye et était la seule sculpture admise dans leur église.

De saint Bernard se réclama aussi l'or-

tionnaires français, ses bâtiments actuels ne furent réédifiés qu'en 1928 sur les plans du Hollandais Kropholler dans une version moderne de l'ancien mou-tier.

Saint Bernard, de visite en Brabant, tenta en vain de rallier l'abbaye à la discipline cistercienne. De son passage, un superbe calice et un morceau de sa crosse abbatiale toujours conservés à l'abbaye, de même qu'une tradition selon laquelle la Vierge l'aurait salué d'un « Salve Bernarde » constituent des témoignages.

Au XVI^e siècle, l'abbaye dut renoncer à ce qui avait été le pas décisif marqué par Cluny, l'élection de l'abbé par les moines. Philippe II la dépouilla, en effet, au profit du Cardinal de Granvelle, archevêque de Malines.

D'abbatiale, Affligem dut descendre au rang de prévôté.

Le prévôt Afténus lui rendit au XVII^e siècle un certain éclat par ses ouvrages ascétiques. La bibliothèque constitue d'ailleurs le plus grand intérêt du monastère où se sont réinstallés une vingtaine de Bénédictins.

L'ABBAYE DE VILLERS-LA-VILLE

Au milieu des ruines de celle que saint Bernard avait choisie pour centre de rayonnement en nos régions, se dresse

encore le beau vaisseau de l'abbatiale de Villers, ventre béant, rongée par la végétation, surmontant bon gré mal gré, l'épreuve du temps.

L'abbaye fut de celles, avec Aulne, Orval, les Dunes à Coxyde, à introduire dans notre Belgique toujours retardataire par rapport à la France, les premiers exemples de l'art gothique.

Ces grandes bâtisses cisterciennes concrétisaient dans la pierre l'idéal de saint Bernard.

Leur vigueur, leur sobriété, leur ampleur de construction, tranchait avec celle des premières constructions gothiques que l'on répugna longtemps à vouer d'ogives.

Après le déclin clunisien et la surcharge des volumes et des formes dans l'art roman, les abbés cisterciens, épris de sobriété et de clarté, ne pouvaient manquer d'être séduits par l'art gothique et son aspect novateur. Art de l'élan, conquis par un rationalisme efficace, avec, dans l'ossature, une nette séparation entre éléments porteurs et éléments portés. Il faut dire qu'un grand homme avait marqué toute la chrétienté au XII^e siècle : Bernard de Clairvaux, mystique et homme d'action. Comme les puissants abbés de Cluny, il soutint fermement la papauté, la première fois, dans sa lutte contre l'antipape Anaclet; la seconde, en prêchant du haut de l'acropole de Vezelay

dre à la fois monastique et militaire des Templiers qui adopta sa Règle. Les Cisterciens et Cisterciennes en son honneur furent appelés Bernardins et Bernardines.

Mais revenons à la construction de Villers dans laquelle saint Bernard intervint. Cette fondation s'accomplit à vrai dire dans la difficulté. Alors qu'il visitait le Brabant, le saint se vit solliciter de la part des habitants d'envoyer des moines dans la région. Ce qu'il fit dès son retour à Clairvaux. Le 7 avril 1146, 18 religieux quittaient l'abbaye dont un abbé et cinq frères convers.

Arrivés à Gémioncourt au lieu-dit Baisy-Thy, ils furent reçus par deux vieux époux qui leur offrirent toutes leurs terres.

Le chapitre de Nivelles les gratifia là aussi de 200 bonniers. Mais bien vite, ils quittèrent leurs premiers bienfaiteurs pour évoluer jusqu'à une petite fontaine entourée de vastes forêts, la fontaine du Goddiarch. Là, ils souffrirent d'une telle pénurie que découragés, il songèrent à regagner Clairvaux.

Fin janvier 1147, saint Bernard arriva à la rescousse. Il leur conseilla de descendre dans la vallée où ils trouveraient plus d'eau. Ce qu'ils firent et grâce à quoi ils purent s'établir sur la rivière, la Thyle, toujours souterraine sous le domaine.

L'abbaye de Villers-Sainte-Marie prenait forme. Modestement d'abord, par l'érection de quelques maisonnettes de chaume.

C'est le grand abbé Charles de Seyne (1197-1209) qui entama les premières véritables constructions par les dortoirs de pierre perpendiculaires à l'église, le narthex et l'abside de cette dernière. La construction de l'église en entier ayant nécessité plusieurs campagnes de construction, elle ne fut consacrée qu'en 1272. Les corps de bâtiments les plus remarquables, cloître, église, brasserie, réfectoire des moines furent surtout édifiés au XIII^e siècle, époque glorieuse de l'abbaye qui devint dans la première moitié du siècle une avouerie bien caractérisée du Brabant. Dans la seconde moitié de ce siècle, cette avouerie précipita

aussi la décadence financière de l'abbaye.

Malgré son état actuel, c'est dans une abbaye comme celle de Villers dont les restes sont les plus importants des nombreux monastères cisterciens élevés dans notre pays et dont le plan est repris directement sur celui de la maison-mère, que l'on est le mieux à même d'apprécier l'esprit de l'ordre de Cîteaux. Au milieu du vallon solitaire choisi par les religieux, sous la conduite de celui qui, d'après Focillon « avait entouré d'un mur austère, l'ardente austérité de la Foi ».

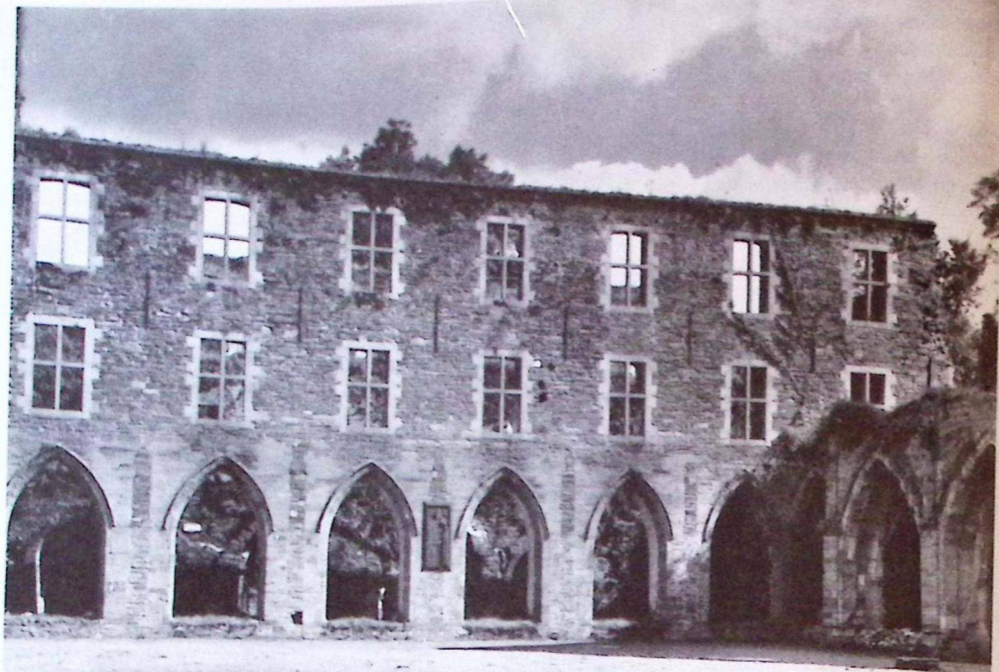
Description des lieux

La porte franchie, c'est par la cour d'honneur qu'on pénètre directement dans l'abbaye, avec vers la droite les bâtiments abbatiaux, vers la gauche, les bâtiments monastiques.

Ce sont les plus récents, conçus avec emphase à une époque où la fièvre de construction s'empara également d'Aulne, Orval, Villers, etc..., le XVIII^e siècle, qui sont le plus atteints. Leurs matériaux, d'un réemploi plus facile tentèrent davantage les pilleurs. Commençons par



Abbaye de Villers-la-Ville : chœur et première travée de la nef centrale de l'église abbatiale d'après une lithographie de Vasseur Frères.



En dépit des remaniements opérés au cours des siècles, puis des ravages causés par les intempéries, mais aussi — hélas — par la malignité de l'homme, l'abbaye de Villers a gardé une indicible beauté.

les plus anciens; tout d'abord l'aile réservée aux activités des moines, en face de l'église, de l'autre côté du cloître.

Chauffoir, réfectoire, cuisine

Le premier bâtiment que l'on trouve vers la droite après avoir traversé la cour d'honneur est le chauffoir contigu au réfectoire. Elevé en pur style roman, une grande cheminée au manteau écroulé en rappelle la destination première. Il rassemble en assez piteux état quelques pierres dignes d'intérêt.

Sur le côté gauche, par un petit couloir adjacent, une ouverture au ras du sol permettait sans doute aux frères convers d'évacuer les eaux dans la Thyle.

Le réfectoire, qui suit immédiatement, forme une vaste salle dont les voûtes en plein cintre se sont écroulées. En style romano-ogival, il comporte six grandes fenêtres à meneaux surmontées d'ocils-de-bœuf puis d'un étage de fenêtres romanes.

Au milieu du sol, des bases de colonnes rondes indiquent la subdivision de la pièce en deux parties.

Un escalier en colimaçon, visible de l'extérieur, donnait accès à une chaire d'où un moine faisait chaque jour la lecture pendant les repas. Repas pris ici en communauté par une centaine de moines profès tandis que les 300 convers prenaient le leur dans un réfectoire prévu à leur usage. Il faut penser à ce chiffre de 400 moines au XIII^e siècle pour comprendre les dimensions de l'abbaye. Du réfectoire, c'est par une large porte qu'on pénètre dans un édifice assez bas, la cuisine, également romane, avec toujours, la vaste cheminée pourvue d'un système d'aération et les conduits pour l'évacuation des eaux.

Cloître et abbatale

Quant au cloître, dont l'aile sud donne directement sur la cuisine, ses trois autres sont à peu près complètement dis-

parues. Dans cette dernière qui date de 1197, les 9 arcades restantes, dont les arcs doubleaux reposent sur des consoles, permettent de saisir le rythme rapide que possédait l'ensemble. La voûte subsistant au-dessus de cinq arcades est de style ogival secondaire.

L'ensemble fut remanié au fur et à mesure de l'extension que prenait la communauté, notamment aux XIV^e et XVI^e siècles. Dans la galerie orientale, deux fenêtres jumelées en plein cintre témoignent de l'existence d'un premier cloître roman. On se contenta de les murer lors des changements ultérieurs et c'est ainsi qu'elles parvinrent intactes jusqu'à nous.

Ce cloître où le silence était d'autant plus de rigueur qu'il abritait des pierres tombales conserve un monument funéraire du dernier tiers du XIII^e siècle, le tombeau de Gobert d'Aspremont. Ce chevalier croisé, sacré par son neveu Guy de Dampierre, comte de Flandre, vint achever ses jours en tant que moine

dans l'abbaye de Villers. Son effigie de gisant en costume cistercien constitue un relâchement de la règle à cette époque. Restauré à deux reprises, en 1678, puis récemment par la famille en 1932, le monument souffre d'une certaine sécheresse surtout dans l'exécution de la rosace. En face de ce tombeau, s'amorce la galerie septentrionale du cloître dont subsiste un portique trilobé de transition romano-ogivale intéressant par sa parenté avec un portique élevé de manière toute identique dans l'abbaye d'Aulne. C'est par ce portique que les religieux accédaient au chœur en longeant la nef alors que les convers et les hôtes avaient leur entrée à l'angle nord-ouest de l'église.

Empruntons leur le pas. Voici la partie la plus intéressante sans conteste du monastère, l'église abbatiale aux proportions immenses (91 m de long sur 42 dans le transept). Son plan cruciforme à trois nefs et transepts extrêmement saillants, munis de collatéraux, la rapproche de l'abbaye des Dunes à Coxyde aux dimensions plus grandes encore cependant (longueur totale 131 m).

On peut déplorer sans doute que ce bel ensemble demeuré intact jusqu'en 1884 ait vu sa nef s'écrouler l'hiver de cette année, faute de protection et non, comme on est enclin à le croire, à la suite d'un incendie. Cependant tel qu'il est avec son abside, son transept et son début de nef, cet intérieur reste un très beau morceau d'architecture, grave, austère, solide. Hormis le chœur de Notre-Dame de Pamele à Audenarde, aucun édifice religieux de Belgique n'offre d'exemple plus parfait ni plus ancien du style ogival primaire. Deux rangs de colonnes cylindriques (influence bourguignonne et champenoise) au chapiteau octogonal dénué d'ornement divisaient l'édifice en trois parties. Les arcades ogivales qui s'élançaient de leur tail-

loir, formaient au centre une voûte sexpartite à nervures croisées, d'arête ogivale sur les bas-côtés.

L'élévation comporte trois étages : arcades, triforium aveugle au jeu d'arcatures sur colonnettes.

La nef fut en réalité construite en deux phases. Les quatre dernières travées appartiennent à la première moitié du XIII^e siècle. Les six premières travées, vers la façade, appareillées avec moins de soin, sont plus tardives.

Un premier porche roman exceptionnellement doté de tours avait été construit sous l'abbé de Seyne en même temps que les chapelles du transept. Celui-ci, entièrement conservé, forme à lui seul un édifice avec ses 42 mètres de longueur.

Sa pureté de lignes, l'impression qu'il

dégage sont inoubliables. Les larges fenêtres, d'une grande originalité, jouent avec aisance d'un vocabulaire de formes dans l'air du temps : l'emploi, du côté nord, de neuf oculi inscrits dans trois arcades. Sur le côté opposé, deux de ces oculi sont tronqués et forment ogives. Elles furent obturées partiellement par le dortoir des moines qui, par un escalier, donnait directement accès dans le transept pour les offices de nuit. Des ocils-de-bœuf identiques à ceux du transept sont encastrés en doubles rangées dans les fenêtres ogivales éclairant l'abside. Celle-ci, qui fut dédiée en 1217, est éclairée de deux jeux de fenêtres dont onze dans le haut, sept dans le bas. L'évidement des murs qui ira s'accroissant dans l'art gothique est encore compensé ici par une grande épaisseur mu-



Près de deux siècles après le départ des moines. Villers-la-Ville baigne encore dans un climat de haute spiritualité.

rale. A l'extérieur, pour recevoir les arc-boutants supportant la retombée des voûtes, on a construit un épaississement du mur de l'église pour recevoir la tombee de la culée sans brisure d'unité. Il reste, en quittant l'église, à se rendre en obliquant vers la droite au bâtiment isolé que constitue la brasserie.

Brasserie - bâtiments abbatiaux - jardins étagés

D'allure massive et de proportions importantes (38 m/10 m), la brasserie est un remarquable bâtiment de style roman, un des plus anciens du monastère. Le rez-de-chaussée partagé en deux nefs par un rang de 5 colonnes est voûté en plein cintre. Il abrite encore une énorme cheminée qui affirme sa destination. L'étage, accessible par un escalier, servait d'entrepôt aux réserves de céréales.

Au sortir de la brasserie, on arrive en empruntant un sentier vers la gauche à la chapelle Saint-Bernard restaurée en 1967 sous sa forme du XVII^e (à la place d'une première cellule de moine au XIII^e siècle).

Traversant maintenant le cimetière derrière l'abside du chœur, on atteint les restes du fastueux quartier abbatial reconstruit en 1720 sous l'abbé Hache. Ce vaste complexe comprenait l'appartement privé de l'abbé, les salles de réception, la nouvelle bibliothèque, des ateliers, une pharmacie. La physionomie des locaux, les murs teintés chaux et briques, le vocabulaire des formes contrastent avec la sobriété des bâtiments précédents. C'est le XVIII^e siècle mondain qui s'affirme encore lorsqu'on traverse l'ancien jardin potager du couvent transformé depuis peu en jardin d'agrément et les jardins de l'abbé, pour atteindre la chapelle de Montaigu. Elevée sur un promontoire à la dernière terrasse surmontant les jardins étagés (il faut gravir 117 marches avant d'y arriver) elle donne du site une vue superbe et complète (mise à part une fâcheuse voie ferrée).

Au loin, on aperçoit le mur d'enceinte de l'abbaye. Mur en épaisse maçonnerie locale qui suivait les ondulations du terrain. Ce dernier qui couvrait 10.000 ha de superficie était entièrement emmurillé et comprenait de vastes zones ver-

tes, vergers, potagers, jardins où les plantes médicinales étaient cultivées avec art.

L'œuvre réalisée par les moines de Villers, en même temps que spirituelle, fut d'ailleurs essentiellement agricole.

La réputation dont jouit l'abbaye ne lui vint ni de ses reliques, ni d'un pèlerinage, ni de sa science. Seule l'auréola la vertu de ses moines accueillants aux pauvres et aux pèlerins (la porte de l'abbaye distribuait 2.100 pains par semaine).

Au XIII^e siècle, la ferveur mystique fut grande à l'abbaye qui rechercha le contact de saintes femmes et encouragea les fondations féminines. Parmi elles, il faut citer la Cambre et même un béguinage, le grand béguinage de Louvain auquel Arnulf II procura des statuts.

L'esprit de saint Bernard resta longtemps intact dans l'abbaye brabançonne qui ne consacra aux études que le temps fixé par la Règle, évita dans sa bibliothèque l'entrée des livres de science profane et alla, au siècle des universités jusqu'à refuser des subsides pour la fondation d'un collège à Paris. L'abbé en règne avait allégué la fameuse parole de saint Bernard : « Ce n'est pas l'affaire d'un moine d'enseigner mais bien de pleurer ».

« Villers-la-Sainte » ne fut dépassée à cet égard que par Cîteaux !

L'ABBAYE DE LA CAMBRE

Au cœur de l'agglomération bruxelloise, en retrait cependant de l'Avenue Louise par ses jardins étagés, l'Abbaye de la Cambre constitue dans la ville enfiévrée un milieu vraiment privilégié. Ce qui n'empêcha pas en 1969 la construction à ses côtés d'un immeuble-tour noir qui rompt le précieux équilibre de son architecture.

Abstraction faite de l'immeuble, la visite de l'abbaye s'impose : elle est la dernière parmi les abbayes qui ceinturaient hier la ville à l'orée de la forêt de Soignes, Rouge-Cloître, Groenendaal, Forest, Val-Duchesse etc...; son site est demeuré à peu près tel qu'il se trouvait au XVIII^e siècle sur une gravure de Sandrus.

Avec ses nombreux bâtiments groupés autour du cloître et d'une église du XIV^e

siècle, l'abbaye conserve l'ordonnance stricte d'un moulin cistercien au XII^e siècle, avec certains caractères spécifiques de sa vocation féminine (rappelons que fondés pour la plupart dans le courant du XIII^e siècle, les monastères féminins dérogeaient plus facilement aux règles de mise dans la construction). Ce sont en réalité les circonstances de sa fondation qui explicitent le phénomène : une bénédictine nommée Gisèle voulait adhérer à la réforme cistercienne. Or, les clercs du chapitre de Sainte-Gudule menaçaient de l'excommunier et lui causaient les pires ennuis.

La moniale qui n'avait pour protecteur que l'abbé Charles de Villers se rendit à l'abbaye. Là, le frère-ligier lui remit le capuchon d'un moine mort en odeur de sainteté, qui devait la prémunir de tout danger. Ce geste établissait symboliquement un lien de juridiction entre la communauté existante et la communauté future. Durant les premiers temps, ce furent des convers et des confesseurs de Villers qui assumèrent la direction matérielle et spirituelle de l'abbaye.

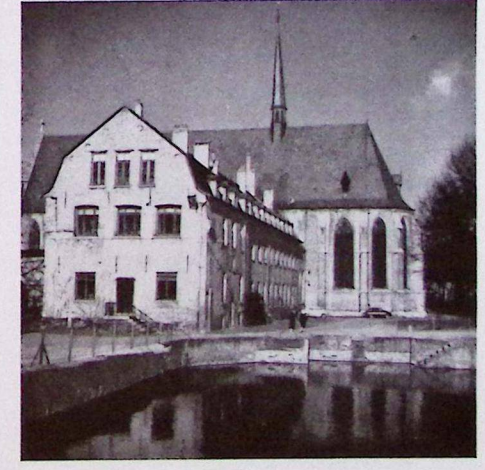
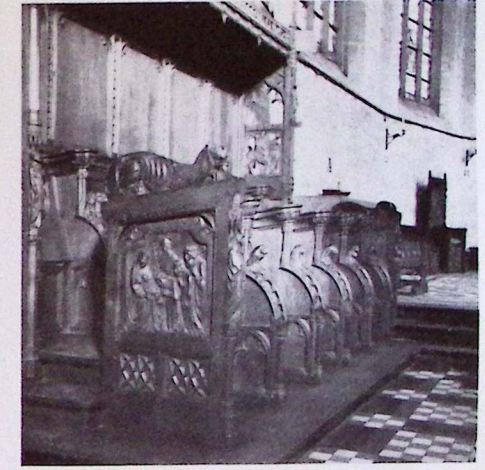
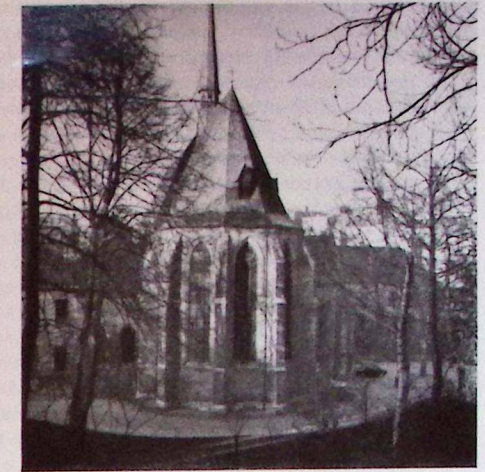
Sans aucun doute, ils participèrent aussi à l'érection des premiers bâtiments, parents des leurs par cette filiation.

Ceux-ci s'élevèrent dans le vallon offert en 1201 à l'abbaye par le duc de Lotharingie, Henri I^{er} et son épouse Mathilde qui dotèrent largement leur fondation.

Le vallon portait le nom de « Pennebeek » : longtemps encore l'abbaye garda l'appellation « d'abbaye de Pennebeek » à côté du joli nom qu'elle porte encore de nos jours en rappel de cette chambre de Nazareth où vécut Marie : la Cambre ou Ter Kameren. Nom à mettre en rapport bien sûr avec le culte voué à la Vierge par les Cisterciens.

Si donc, au cours des siècles, le plan des bâtiments de la Cambre n'évolua que très peu, avec chapitre et dortoirs superposés à l'est, église et réfectoire respectivement au nord et au sud, dortoirs et celliers des converses à l'ouest, de même que toutes ces pièces typiques d'une abbaye masculine, sacristie, calefactorium, armarium, etc..., le style de ces mêmes bâtiments, lui, évolua considérablement.

Ils furent l'objet de nombreuses restaurations avec une très nette tendance du XVIII^e siècle. L'abbaye, comme bien d'autres n'échappa pas aux vicissitudes de notre histoire. Complètement incen-



De tous les moutiers brabançons ayant changé de destination, celui de la Cambre est l'un des mieux conservés.

diée en 1581 par la soldatesque espagnole qui voulait empêcher les gueux de s'y retrancher, elle fut abandonnée par les moniales qui se réfugièrent dans la ville. Philippe II commença de relever l'église de ses ruines et leur enjoignit de reconstruire leur demeure. Mais lorsque, précédant sa joyeuse entrée dans Bruxelles, sa fille l'Infante Isabelle séjourna dans l'abbaye, son état s'avérait précaire à en juger par la relation qu'elle fit de sa visite : « Nous avons été coucher à la Cambre, monastère de Bernardines très beau, mais détruit au milieu des bois. Les moniales nous reçurent en procession, nous offrirent du lait et du beurre puis me firent une grande visite dans mon appartement où je me reposai en négligé ».

Toujours est-il que l'archiduchesse autorisa les moniales à faire abattre douze des plus beaux chênes de la forêt de Soignes pour en faire le gîtage de l'église. Les énormes poutres, datées de 1610 y sont toujours, malgré, lors des restaurations, la suppression du plafond. La restauration du cloître, complètement remanié de nos jours, date de la même époque. Quant au reste des bâtiments, deux grandes campagnes de construction les remodelèrent au XVIII^e siècle, époque où les abbesses, grandes dames, voulurent affirmer leur prééminence sociale.

L'austère abbaye vit son centre de vie, le cloître, lieu de prière, mis de côté au profit d'une grande cour d'honneur harmonisée dans le style du XVIII^e siècle dans ses quatre ailes différemment datées. Grâce à la gravure de 1726 de Sanderus qui représente une cour complètement constituée (et par lui-même complétée) on peut rapporter à l'abbesse Delliano l'idée d'un plan d'ensemble réalisé par ses successeurs. La première campagne de construction entamée en 1725 aboutit au bâtiment droit de la cour aux armes de l'abbesse et au millésime de 1728 figuré par les ancrages, à l'élévation du portail de l'église, du presbytère à l'est, des communs à l'ouest.

Lors de sa mort en 1734, la cour d'honneur ne possédait donc pas le fond soignée de l'abbatiale et la conciergerie était toujours une vieille porte hors d'axe. Ce sont aussi les armes de Louise Delliano que l'on retrouve sur les beaux escaliers du jardin à large volée, parfaits dans leur exécution à la fois simple et

grandiose. La création de ces jardins qui remonte du temps de l'abbesse de Gand est, elle, beaucoup moins réussie. Aménagés en terrasses, ils ne remplissent pas leur première destination qui est de donner une vue générale de l'ensemble de l'abbaye. C'est pour remédier à cet inconvénient qu'a été conçu le grand palier d'escaliers.

La seconde campagne de construction due à la dernière abbesse Séraphine Snoy acheva un demi-siècle plus tard l'ordonnance de la cour par ses bâtiments les plus caractéristiques, le palais et l'hémicycle d'entrée.

Daté de 1760 par les fers, il ne semble matériellement pas possible que l'abbesse, qui avait entamé son abbatiale en 1757, ait pu faire édifier seule ce grandiose édifice à nobles frontons. L'abbesse Benoîte Anthony dont elle avait été longtemps la boursière et peut-être même trois ou quatre autres générations d'abbesses y contribuèrent sans doute. Quant à l'hémicycle d'entrée, au départ duquel les bâtiments secondaires vinrent se grouper en fer-à-cheval autour du palais abbatial, il constitua la dernière addition et resta l'entrée principale de l'abbaye. On doit également à Séraphine Snoy la modification de la façade du presbytère agrandie en maison des hôtes et la construction d'une seconde cour, la cour du sud, dite « Promenade des abbesses » en suite à la cour d'honneur. Son aspect s'est fort modifié par la disparition d'une porte sud, (sur ce versant, on a transplanté hors de l'ancien enclos monastique la chapelle de saint Boniface). Elle comporte encore une aile prolongeant le palais abbatial et les communs adossés à l'infirmerie et à l'école.

De ses trois entrées, l'abbaye a conservé du côté des étangs d'Ixelles la porte aux armes de Séraphine qui, de l'hémicycle, conduit au palais et un portique à trois arcades menant à la place de l'église, puis aux jardins et dépendances.

L'église abbatiale est le seul bâtiment important qui ait échappé à la destruction de 1581. Elle répond par son architecture austère et simple aux visées cisterciennes : appareillage des murs de l'église mononef en briques disposées en « opus incertum », plus soigné en gros blocs taillés pour les colonnes du transept; sobriété des lignes et de l'élévation : la nef n'étant pas voûtée, pas de

contreforts extérieurs. Un simple clocheion coiffe l'église à la croisée même du transept, ce qui est très caractéristique de la Cambre, car dans les autres abbayes de femmes, le clocheton est reculé au-dessus de la nef proprement dite pour que la corde tombe au milieu des stalles, où l'actionnent des moniales. Elevée, mis à part le croisillon nord du transept, qui date du XV^e, au XIV^e siècle, l'église est en outre un intéressant exemple d'architecture brabançonne d'autant plus que les exemples sont rares en Belgique de cette époque de transition entre gothique rayonnant et flamboyant.

Le transept aux chapiteaux de colonnes décorés du fameux chou frisé bruxellois est la partie la plus caractéristique de l'église. Il séparait le chœur des prêtres de la première partie de la nef appelée par opposition chœur des moniales. A la différence de Villers leur entrée dans l'église ne se faisait pas directement par la nef, mais bien par le transept, du fait que l'église ne disposait pas de bas-côtés comme dans les grandes abbayes d'hommes (autre différence, mais moins pratique celle-ci, pas d'accès direct aux dortoirs).

Les stalles des moniales s'alignaient donc autrefois de manière continue tout le long des murs de la nef. Elles obturaient même le passage du transept et un petit passage aménagé derrière les piliers de l'arc triomphal remédiait même à cet inconvénient. On peut regretter que des stalles néo-gothiques placées en 1937 dans le chœur de l'église lui donne l'aspect d'un prieuré d'hommes. Pour en revenir au transept, de ses deux croisillons, celui de droite, qui abrite la chapelle du Saint-Sang, est le seul à avoir gardé ses voûtes primitives et d'intéressantes consoles.

Le croisillon nord, ancienne chapelle des laïques, abrite aujourd'hui la châsse de saint Boniface, l'évêque de Lausanne qui vint achever à la Cambre les dix-huit dernières années de sa vie. L'abbaye a vécu plus de cinq siècles de la gloire posthume de ce saint dont le père était un orfèvre bruxellois. Contre un des murs du chœur, le tombeau en marbre de saint Boniface subsista d'ailleurs jusqu'à la révolution. Contre la porte d'entrée de ce croisillon est venu se greffer un couloir voûté appelé « petit cloître » qui abrite aujourd'hui la chapelle dédiée à saint Philippe de Néri, patron

de l'église paroissiale qu'est devenue l'abbatiale.

Outre une magnifique tête du Christ couronné d'épines, œuvre d'Albert Bouts, fils du célèbre Thierry Bouts, l'église renferme des œuvres d'art plus récentes tel « Le Chemin de Croix » d'Anto Carte, peint sur les parois de la nef, auteur également de la verrière du fond de l'église et de l'abside (à la place d'ailleurs d'une grande verrière offerte à l'abbaye par Charles Quint et pour laquelle sans doute ses fenêtres furent élargies).

Dans le cloître également aux blasons et devises des 41 abbesses de la Cambre, une peinture murale de Rodolphe Strebelle représente des épisodes de la vie du Poverello. Une autre fresque due

à Irène Van der Linden mais nettement moins soignée évoque la vie de sainte Alice de Schaerbeek, mystique lépreuse qui mourut à l'abbaye.

C'est le lieu de rappeler ici que sous l'impulsion de Villers-la-Sainte qui entretint toujours d'étroits rapports avec elle, l'abbaye de la Cambre fut une pépinière de saintes. Ses moniales, qui à l'encontre des moines ne dédaignèrent pas la vie intellectuelle, furent réputées pour l'éducation qu'elles prodiguèrent aux jeunes filles. Dans leur souci de formation, elles n'hésitèrent pas à faire appel aux prédicateurs les plus réputés et parmi eux, l'architecte Jésus lui-même.

Au XVIII^e siècle, elles affichèrent au nombre de leurs représentations théâtrales

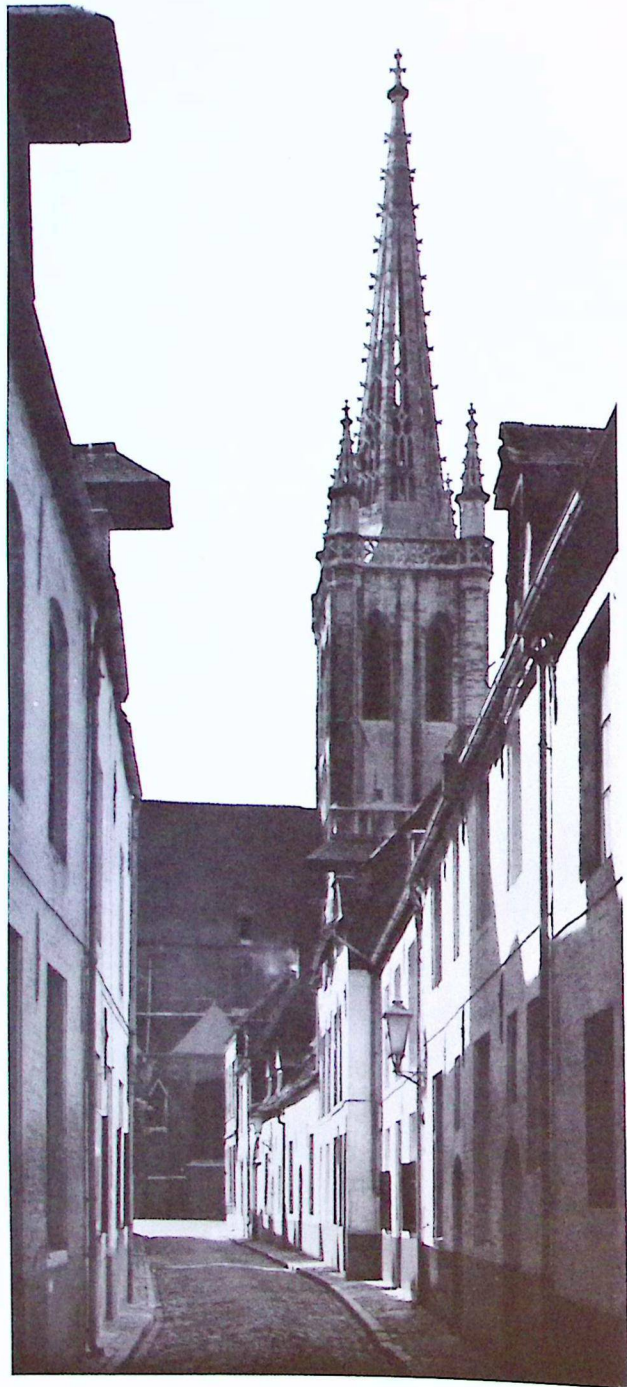
« Le médecin malgré lui » de Molière. Aujourd'hui, l'abbaye, qui a connu les fortunes les plus diverses, maison de campagne du carrossier Simon, dépôt de mendicité, école militaire, abrite toujours l'Institut Militaire de Cartographie et l'École d'Architecture et des Arts appliqués fondée par Van de Velde. Le musée de l'Institut Cartographique, accessible aux visiteurs le dimanche, renferme des instruments et des cartes géographiques remontant à Mercator. Etangs et jardins de l'abbaye sont illuminés le soir.

(à suivre)

* Voir également « Brabant » nos 2 et 3 / 1973.

Abbaye de la Cambre : le cloître reconstruit vers 1600 a été complètement remanié en 1934.





Béguinages du Brabant 3*

par Yvonne du JACQUIER

LOUVAIN

Grand béguinage

LE béguinage fut créé au début du XIII^e siècle; l'année 1205 est généralement admise. Il posséda jusqu'à douze couvents, en plus des demeures particulières, et compta de 350 à 400 béguines. Quant à l'imposante église, elle fut commencée en 1305 et terminée seulement environ cent ans plus tard.

Entièrement restauré, le béguinage constitue encore une petite ville dans la cité. Les deux bras de la Dyle qui le traversent lui confèrent une poésie toute particulière. A certains endroits, les façades s'y mirent. Les murs qui l'enserrent penchent par-ci, se redressent par-là et semblent ne plus tenir que par miracle. Il paraît cependant qu'ils sont infiniment plus résistants qu'on ne pourrait le croire et confirment que nos ancêtres savaient construire solidement. Depuis notre enfance, nous avons aimé et parcouru souvent les pittoresques venelles. C'est là — et aussi à Ton-

Une rue bordée d'aimables maisonnettes, voici le Petit Béguinage de Louvain.



Une ville dans la ville, tel est le Grand Béguinage de Louvain.

gres — que nous avons appris à aimer ces délicieux vestiges du passé. A cette époque, il y avait encore de nombreuses béguines à Louvain et certaines demeures étaient occupées par des religieuses. Petit à petit, les pieuses femmes ont gagné leur enclos céleste et, à l'heure actuelle, une seule béguine s'attarde encore, pareille à une hirondelle qui a laissé partir ses sœurs et, frileusement, se cramponne à un fil. Après elle, plus aucune cornette ne hantera ces lieux. L'Université catholique de Louvain a décidé, en effet, d'y loger des assistants et des étudiants.

Il y a une dizaine d'années, l'U.C.L. a racheté le béguinage à la Commission d'Assistance publique, le sauvant ainsi de justesse. Elle en a confié la restauration au professeur Raymond Lemaire qui est d'ailleurs également le grand ordonnateur de Louvain-la-Neuve. On ne pouvait faire meilleur choix; on est ravi et étonné aussi de voir avec quel enthousiasme et quelle égale compétence, le professeur Lemaire arrive, à la fois, à créer une ville nouvelle et à rendre pieusement sa valeur à un enclos vieux de plus de sept siècles. C'est lui aussi qui,

en collaboration avec le Quartier des Arts, a entrepris une rénovation intelligente du Grand Sablon à Bruxelles. Restaurer, nous a dit le professeur Lemaire, est une tâche infiniment délicate; si l'on procède maladroitement, on tue le monument ancien ou la demeure vétuste. Il s'est donc penché sur tous les problèmes de technique et d'authenticité. Nous n'avons pas la compétence pour entrer ici dans des considérations professionnelles, mais notre amour du passé nous a fait remarquer quelques détails qui témoignent d'un goût raffiné; partout où la chose était possible, on a conservé les toitures en petites tuiles plates ou en ardoises. Le professeur ne s'est pas contenté d'imitations ou de matériaux quelconques; il est retourné aux sources, a racheté des monceaux de petites tuiles plates provenant de démolitions, les a fait trier et mettre en place, après avoir pris toutes les précautions pour étayer les charpentes et poser des isolants. Les maisons auront ainsi, avec le charme du passé, le confort de notre temps. Hélas ! pourquoi, au lieu de démolir aveuglément, ne procède-t-on pas plus souvent de la sorte pour conserver

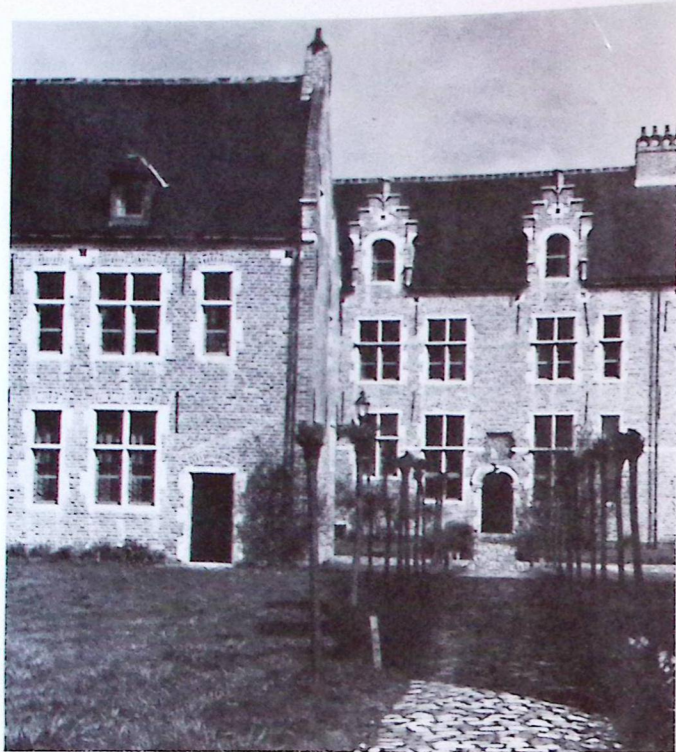
de belles demeures auxquelles il suffirait d'apporter un peu de commodités ? De nombreux petits bas-reliefs ornent les façades; ils sont soit en pierre de Gobertange, soit en terre cuite; soigneusement nettoyés et réparés, ils ont été remis en place.

L'ancienne infirmerie a fait l'objet de soins tout spéciaux; on a procédé à des fouilles pour retrouver les transformations qui y avaient été opérées au cours des temps.

L'intérieur des immeubles a été rendu habitable, par la pose indispensable d'installations sanitaires et de chauffage notamment, mais partout, ces travaux ont été exécutés avec adresse et sans porter atteinte aux vestiges valables : cheminées, boiseries, etc.

Contrairement à ce que l'on aurait pu craindre, il s'est trouvé encore d'excellents artisans qui, bien guidés, ont réappris les méthodes d'autrefois, notamment pour la taille des pierres.

Au seuil de l'automne 1973, la plupart des habitations sont restaurées; le carré de gazon a été rétabli et des arbres ont été plantés en bordure (peupliers blancs et faux acacias).



ques décennies d'ondées, de neige et de vent d'ouest pour lui donner la patine qui rend les choses émouvantes.

Petit béguinage

A l'autre bout de Louvain, non loin du Mont César et à l'ombre de la flèche si élégante de Ste-Gertrude, il subsiste une rue bordée d'aimables maisonnettes, dénommée Petit Béguinage. La Commission d'Assistance publique en reste propriétaire et y héberge des personnes âgées.

Pour bien le voir, il faut avancer jusqu'au bout de la rue et tourner le dos à l'affreux mur de briques rouges, édifié par une grande brasserie, et qui barre la vue. En se retournant alors, on ne voit plus que les maisonnettes chaulées de blanc ou de crème et, en été, les fenêtres à croisillons qui s'égaient de géraniums et de pétunias.

NIVELLES

Il n'y reste aucun vestige, à peine un souvenir : la rue du Béguinage.

Admirablement restauré, le Grand Béguinage de Louvain abrite de nos jours assistants et étudiants de l'U.C.L.

Et pourtant, selon certains historiens, la ville pourrait se targuer d'avoir été la première à voir éclore un béguinage. Nous l'avons dit, dans l'article liminaire, il est bien malaisé de prendre position en pareille matière. Les béguinages sont apparus presque simultanément, non seulement dans notre pays, mais même à l'étranger.

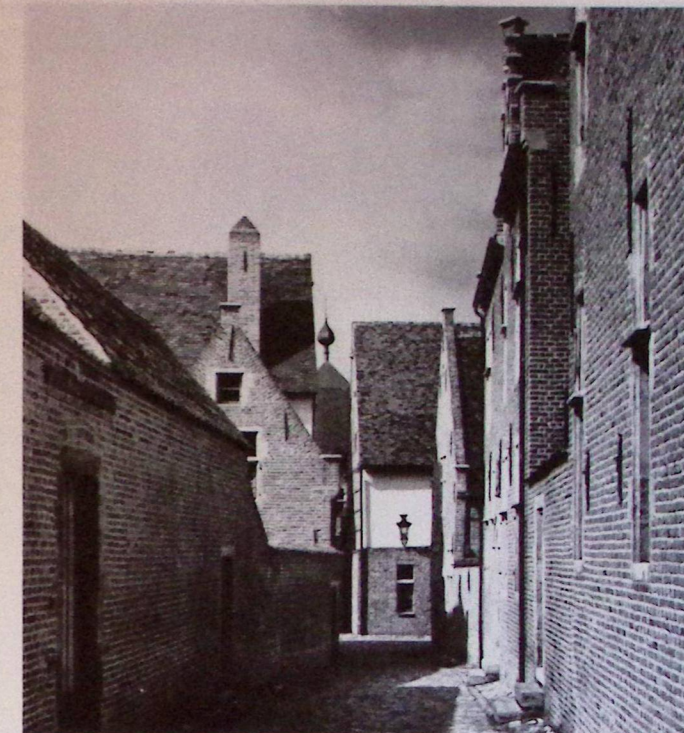
Il semble certain cependant que Nivelles a possédé quatre enclos dont l'un, dénommé La Royauté, qui ne disparut complètement que vers le milieu du siècle passé. Il aurait été protégé et peut-être même fondé par Marie de Brabant, épouse du roi de France, Philippe le Hardi.

Marie d'Oignies, sainte encore très vénérée à Nivelles, et Jacques de Vitry, furent aussi intimement mêlés aux débuts et à l'épanouissement de béguinages, au XIII^e siècle, dans la petite cité brabançonne.

OVERIJSE

La chapelle reste seule pour attester de

Une des pittoresques venelles du Grand Béguinage de Louvain.



Tirlemont : la vaste église du béguinage subsiste encore.

Reste le gros morceau: la remise en état de l'église et de ses abords. Le professeur Lemaire et son bureau d'études s'y attellent avec toute leur science et aussi avec beaucoup de ferveur. Dans quelques années, tout l'enclos aura recouvert une ordonnance parfaite. Le vieux Christ sera remplacé entre ses deux sapins et, par-dessus les murs, les lilas, au printemps, continueront de se mirer dans la Dyle.

Le béguinage de notre enfance, avec ses briques disjointes et délavées, avait le charme mélancolique des roses d'automne qui vont mourir. Dans la clarté diffuse de nos ciels mouillés, il chantait sur le mode mineur. Aujourd'hui, admirablement restauré, il a un peu l'air d'un sou neuf, tout brillant, trop brillant pour qu'au détour d'une ruelle, on puisse s'attendre à voir surgir une cornette blanche et furtive. Il lui faudra maintenant quel-



Overijse : seule la chapelle atteste encore de l'existence d'un béguinage en ces lieux.

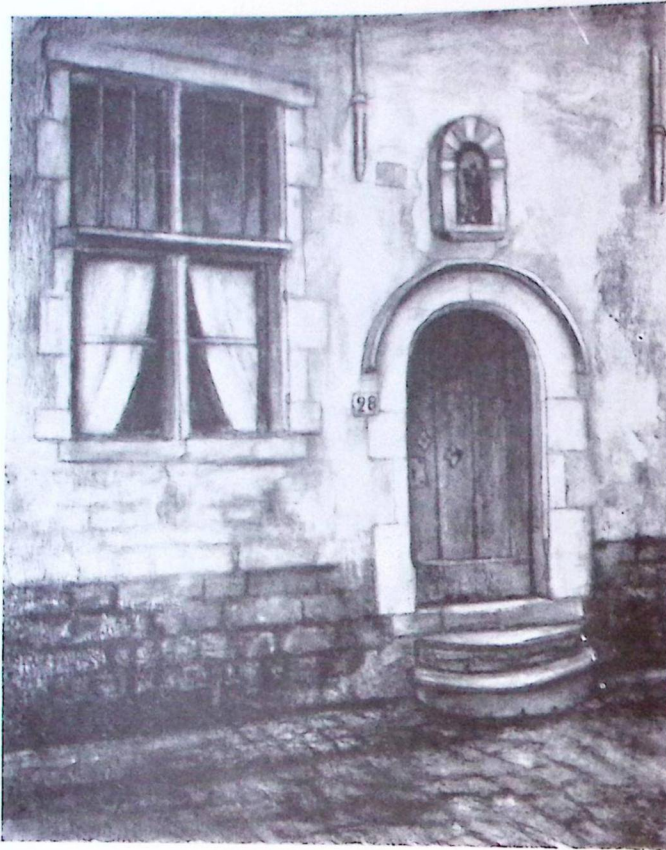
l'existence d'un béguinage. Il y a quelques années encore, deux ou trois maisonnettes y étaient accolées.

Les démolisseurs ont passé par là. Le petit oratoire a été épargné, mais on n'y célèbre plus le culte; on l'a transformé en une sorte de centre culturel, salle d'expositions, etc.

On sait peu de choses sur le passé du béguinage dit de Mariendal; on en trouve trace dès 1267 et, à l'époque déjà, il semble avoir été peu important. Sa décadence commença pendant l'occupation française.

On sait que la chapelle fut construite au XIII^e siècle, en gothique primaire, mais on ignore les dates exactes d'édification. Classée comme monument historique, elle a été complètement restaurée en 1968.

Un complexe sportif voisine maintenant



Dessin de l'excellent peintre Armand Knaepen où figure une des maisons disparues du béguinage de Tirlemont.

avec l'oratoire. Qu'en penseraient les pieuses béguines de jadis ?

TIRLEMONT

Ici aussi, des béguines s'implantèrent dès le début du XIII^e siècle, peut-être même un peu avant. En tout cas, l'enclos devait être important, puisque dès 1250, les saintes femmes purent faire ériger la vaste église qui existe encore. Le sanctuaire est édifié en grès blanc partie de Gobertange, partie de Linsmeau. Il marque la période de transition du roman au gothique. Les voûtes primitives ont été cachées par un plafond en bois. Telle quelle, l'église a conservé grande allure.

Paul Dewalhens, archiviste honoraire de Tirlemont, s'est penché sur l'histoire et l'architecture de sa ville; il en a publié une excellente monographie qui dépasse évidemment les dimensions d'un article. Le béguinage compta, nous dit-il, jus-

qu'à trois cents âmes « petites âmes-liges du Bon Dieu », ainsi que les dénomma Georges Rodenbach à qui l'on revient invinciblement lorsqu'on veut marquer les nuances poétiques des pieux enclos.

En 1843, les Dominicains de Gand achetèrent aux Hospices civils l'église, le couvent, l'infirmerie et une partie des maisonnettes. La dernière béguine s'éteignit en 1857 et, depuis lors, les Hospices mirent toutes les petites demeures en location.

La guerre déferla sur nos régions et, en 1944, le bombardement entama gravement ce qui restait du béguinage.

Les reconstructions, hélas ! se sont faites tant bien que mal — plutôt mal que bien. Des bâtisses modernes ont définitivement gâché l'aspect général et il faudrait beaucoup de bonne volonté pour revoir en imagination ce que fut l'important béguinage de Tirlemont.

Et pourtant ! Il s'est trouvé dans la ville un artiste aussi talentueux que modeste, le peintre Armand Knaepen, excellent paysagiste, est aussi un dessinateur habile et un bon graveur. Il aimait ce béguinage qu'il avait hanté durant toute sa vie. Patiemment, il en a dessiné un merveilleux album. Vues d'ensemble, vues de maisonnettes, mais aussi détails de décorations, de fers forgés, rien n'y manque; comme il le dit lui-même très justement : s'il se trouvait un mécène pour financer l'entreprise, on pourrait, d'après ses dessins, reconstruire l'enclos. Puis, lorsqu'il eut terminé, il écrivit sur la page de garde :

ICI
REPOSE UN MONDE PERDU
DE SILENCE ET
DE RECUEILLEMENT
PIETAS

Oui, c'est avec ferveur, avec piété qu'il a écouté chanter les vieilles pierres, les briques qui deviennent roses au soleil couchant. Grâce à lui, le béguinage de Tirlemont n'est pas mort complètement. Ce béguinage dont la règle, écrite en flamand de nos pères, contient des préceptes savoureux :

« Ende des avonts en sullen wij nimmermeer in des somer op de riviere oft gracht nae ons Ave Maria Clocke, waschen oft blijven, want men die poorten en deuren sculdigh is te sluyten sonder eenigh dispensatie... ende noyt gaen naer kermesse of bruloft (1). »

VILVORDE

Il reste sur le territoire de Vilvorde, au lieu dit Steenvoort, en direction de Peutie, une modeste chapelle érigée en 1853; elle commémore la présence de religieuses carmélites.

Dans une excellente et très fouillée histoire de Vilvorde, J. Nauwelaers évoque longuement le passé de cet endroit pieux et demande justice pour les béguines qui vécurent là pendant trois siècles et furent évincées par les Carmélites. Il estime que la plaque commémorative aurait dû en faire mention.

Quoi qu'il en soit, c'est là que s'installèrent les premières béguines, au début du XIII^e siècle. La légende, la tradition et l'histoire se mêlent dans les récits qui nous sont parvenus.

Les béguines étaient nombreuses et prospères, protégées par les autorités locales et par les souverains; leur enclos

possédait des maisons, des couvents, un hôpital et une chapelle. Toutefois, au début du XV^e siècle, les mœurs y furent tellement dissolues que la fondation entra en déclin. Lors du sac de Liège par Charles le Téméraire, des religieuses carmélites, ayant dû quitter la Cité ardente, furent autorisées à partager les bâtiments avec les premières occupantes. Il s'ensuivit d'interminables discordes, d'aigres revendications, qui font penser à la fable de La Belette et du Petit Lapin !

Le béguinage était connu sous le nom de Notre-Dame de la Consolation, à cause d'une statue de la Vierge qui aurait été donnée par sainte Sophie, fille de sainte Elisabeth de Hongrie. Cet objet pieux lui-même fut cause d'étonnantes disputes entre les deux congrégations. Toujours comme dans la fable, en 1578, les Iconoclastes « mirent les plaideuses d'accord » en saccageant complètement les bâtiments. Carmélites et béguines se replièrent dans la ville. Ces dernières édifièrent un nouvel enclos à l'ombre de l'église Notre-Dame. Il alignait ses petites maisons autour d'une place carrée et sans grâce. La Révolution française lui fut fatale. Après le Concordat, les béguines revinrent, mais leur nombre se réduisit de plus en plus; bientôt des laïques habitèrent les demeures qui d'ailleurs tombaient en ruines.

Là, comme à Bruxelles, au nom de l'assainissement d'un quartier, on fit passer les démolisseurs. Il ne reste, à l'heure actuelle, plus aucun vestige de l'enclos qui, s'il avait été soigneusement entretenu et restauré, serait maintenant un coin pittoresque de Vilvorde.

Au fil de ces quelques pages, nous nous sommes efforcée de faire comprendre ce qu'est exactement un béguinage; puis nous avons évoqué quelques-uns de ces enclos qui furent ou sont encore situés en Brabant.

Il y en eut certes davantage, mais le souvenir même de la plupart d'entre eux est aujourd'hui oublié.

Heureusement, l'opinion publique semble enfin en alerte; les hommes commencent à comprendre combien il est grave de supprimer sans discernement les vestiges valables du passé. Les béguinages sont de ceux qu'il faut conserver à tout prix pour leur valeur intrinsèque d'abord et puis aussi parce que nous sommes pratiquement le seul pays

à en posséder encore. Malgré certaines dénaturations, ils conservent une atmosphère unique, irremplaçable. Evoquant les pieuses filles dans un poème qui, aujourd'hui apparaît comme prophétique, Georges Rodenbach écrivait :

.....
Car les béguines sont les sœurs du
[Saint-Esprit,
Et leurs calmes couvents, dans les
[enclos gothiques,
Ne sont-ce pas plutôt des colom-
[biers mystiques ?
Essaims d'âme (encore un peu, Dieu
[les proscrit)
Qui se reposent là dans les haltes
[bénignes,
En picorant les grains bénis des
[chapelets;
Mais s'en iront bientôt par les soirs
[violets

Sur leurs ailes de linge aux blancs
[cheurs rectilignes.

Poème prophétique, disions-nous ! Presque toutes, aujourd'hui, les douces béguines sont parties déjà sur leurs ailes de linge; il nous reste d'elles leurs maisonnettes, leurs petites villes dans la ville, prêtes à nous livrer un peu de leur poésie et de leur paisible beauté.

A nous de défendre ce précieux héritage pour le transmettre aux générations futures, à ceux qui nous suivront et qui, dans un monde de plus en plus dur, seront heureux de trouver ces havres de paix.

* Voir également « Brabant » nos 2 et 3/1973.

(1) Et le soir, nous n'irons plus jamais, durant l'été, sur la rivière ou le fossé, après la cloche de l'Ave Maria, laver ou demeurer, parce que ces portes doivent être fermées, sans aucune dispense... et jamais nous ne pouvons aller à la kermesse ou à un mariage.

Du béguinage de Tirlemont ne subsistent plus, en dehors de l'église, qu'un encadrement de porte par-ci, une baie par-là.



La Maison des Jeunes d'Anderlecht

par Anita NARDON



Maison des Jeunes d'Anderlecht : grande décoration extérieure.

AFIN de permettre aux jeunes de se rencontrer et d'apprendre la vie en commun et le travail de groupe, les administrations communales ont cherché depuis longtemps les endroits propices. Locaux divers, vieilles fermes, maisons, granges... toutes les expériences ont été tentées au gré des possibilités. La commune d'Anderlecht, pour sa part, disposait d'un local d'une laideur toute particulière mais d'une superficie importante; c'est pourquoi l'architecte fut chargé de transformer une usine. La situation de cette usine désaffectée était idéale; construite dans un terrain assez vaste, elle était entourée de ce qui pourrait être une esquisse de parc : bacs à sables, arbustes, verdure. Autour de ce morceau de terre, des habitations à bon marché, un quartier fort peuplé, bref, une population de jeunes gens et d'enfants prêts à entrer de plain-pied dans les activités qui pourraient leur être proposées.



Maison des Jeunes d'Anderlecht : exécution de la grande fresque extérieure.

Les enfants avaient déjà choisi de jouer à Robin des Bois dans ce sable et ces arbustes plantés pour eux, un terrain de basket-ball faisait déjà la joie des champions en herbe, une seule ombre au tableau... l'usine. Son hall verrier et ses murs lugubres empêchaient de rêver... force en sera donc de faire quelque chose de plus humain, de plus ensoleillé, de plus « jeune ».

L'opération esthétique (et quelle opération) revint à l'architecte J.-G. EGGERICK. Sa tâche ne fut pas des plus simples; il fallait s'accommoder des choses existantes et pourtant créer du neuf. Deux étages et cinq niveaux, cela se transforme et s'agence mais... Coupant le sinistre hall vitré, Eggerick en fit une avant-cour sur laquelle débouche maintenant une « entrée ». Le mot prend ici toute sa signification puisque la porte tournante permet de confondre intérieur et extérieur et que les nombreuses vitres ajoutent à la pénétration totale.

Le rez-de-chaussée est littéralement mangé par le hall d'accueil à plusieurs niveaux. Dans ce hall, se combinent des activités fort diverses : bar, salle de télévision, billard, téléphone, vestiaire. Une salle de spectacle y fait suite.

Construite en arène, cette salle a des gradins de béton qui rappellent les grands amphithéâtres populaires des pays du sud, mais dans le midi les gradins se parent de coussins multicolores et l'on se demande pourquoi les jeunes n'ont pas encore compris ce rôle essentiel de la couleur dans une ambiance de spectacle.

Le haut de la salle peut servir aux répétitions et également de salle de ping-pong; la multiplicité des destinations est bien ce qu'il y a de plus remarquable dans l'architecture de cette maison.

Les éclairages sont dirigés par des jeux d'orgue qui feraient l'orgueil de n'importe quel théâtre et qui sont vraiment un présent « royal ». Peu de troupes et surtout de groupes de jeunes peuvent disposer d'une telle installation.

Aux étages supérieurs se répartissent des salles de dessin, photo, bricolage... Toutes les portes de séparation pivotent et ce système « tournant » permet du haut en bas de la maison de réaliser un agrandissement considérable de l'espace. Le dallage en pierres irrégulières (hall et salle de spectacle) donne également une autre dimension à la construction. Ces « dalles naturelles » étalent un peu le sol à la manière d'un flux marin.

L'unité vitale de la maison est assurée par un escalier-vrille, solide colonne vertébrale de cet édifice pensé en fonction d'une jeunesse turbulente, remuante... et pleine d'idées.

Les couleurs qui rehaussent les murs sont gaies, ensoleillées; on y sent un frémissement de joie et d'espoir. Dans des façades qui furent sinistres, l'architecte a ouvert de grandes baies qui donnent l'impression d'un orgue de lumière. Le tout n'est pas sans rappeler les lignes architecturales de la Bauhaus dont on note les lignes énergiques mais aussi la « Cité Radieuse » de Le Corbusier par cette profusion de couleurs et cet appel de lumière si caractéristique.

Microcosme d'un monde qui se cherche, la Maison des Jeunes d'Anderlecht offre énormément de possibilités. Tout y a été pensé, créé, réalisé pour et en



La liaison entre la Maison des Jeunes et le parc public.

fonction des besoins des jeunes. Le moindre recoin s'intègre dans le contexte social actuel. Les teenagers y apprendront le sens de l'accueil, se délasseront sainement en pratiquant un sport ou en se choisissant une activité constructive : photo, peinture... Le repos (salle de lecture), la participation créatrice (spectacle), le loisir actif (bricolage, photo...), la communication (télévision

et coins de conversation), tout ce qui peut aider à pénétrer le monde qui nous entoure est ici rassemblé de manière agréable et fonctionnelle.

Outre l'architecture, il faut noter un mobilier simple mais non dépourvu de confort.

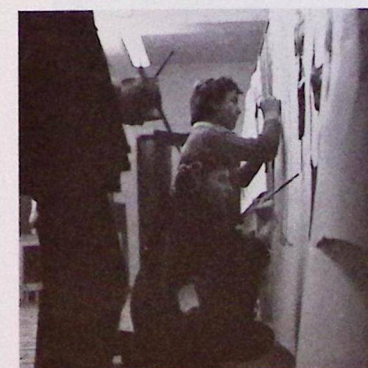
Faisons, voulez-vous, la visite niveau par niveau.

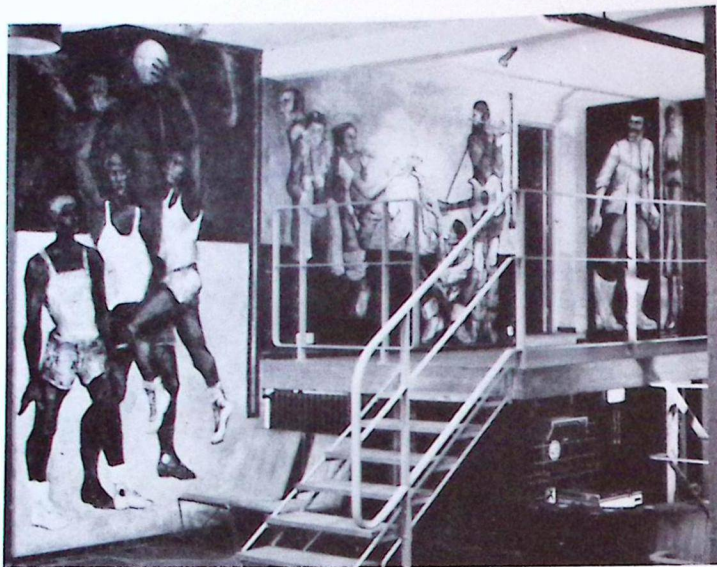
Au niveau 1, la salle d'accueil polyvalente comprend le comptoir d'accueil, le téléphone public, le panneau d'affichage, les vestiaires, une aire pour les jeux (ping-pong, billard...), la télé, la TSF, la stéréo et aussi un coin pour jeux de table, un bar et des panneaux mobiles démontables qui permettraient une exposition à la fois aux niveaux 1 et 2.

La salle de théâtre, cinéma, concert avec ses gradins et sa scène démontable peut se prêter à quantité d'activités, de la sauterie au jeu de masse. C'est par cette salle que nous accédons au lieu de répétition, et nous voici au niveau 2.

Des galeries qui font d'agréables couloirs, des petites salles pour les projections, le yoga... et le niveau 3 nous accueille encore par des galeries tandis qu'au niveau 4 un grand atelier à usages multiples baigne dans la lumière.

Dans les ateliers de créativité.





Maison des Jeunes d'Anderlecht : bar et départ vers la salle de ping-pong. ▲

Sous la maison, vestiaires et douches attendent les sportifs du terrain de basket-ball.

La décoration complète magnifiquement la pensée créatrice de J.-G. EGGERICKX. Ce travail d'équipe a été réalisé en parfaite communion avec l'esprit qui a animé l'architecte lors de la réalisation des murs.

Dès l'abord, alors que l'on se trouve encore dans le parc arboré, l'œil est attiré par une vaste fresque représentant de



jeunes travailleurs intégrés au monde de la machine et qui, jour après jour, répètent les gestes mécaniques qui leur ont été appris. C'est tout le poids d'une servitude écrasante qui ressort de ces masses tantôt lisses, tantôt rêches et des couleurs fortes qui soulignent le dessin. La porte pivotante de l'entrée présente un jeune homme et une jeune fille en alternance avec des animaux : coqs au combat, chèvres, chats; si la porte s'ouvre, la jeune fille qui y est représentée attire le regard vers une de ses compagnes figurant dans la décoration du hall, et ainsi, de personnage en personnage, l'œil s'habitue à découvrir un monde de travail, de fleurs, d'oiseaux, d'animaux, de joie.

De quelque côté que l'on se place et quel que soit le sens des pas, on se retrouve plongé dans cette nature qui est l'un des soucis majeurs. Problèmes des jeunes : pollution, défense de la nature; tous les grands thèmes actuels sont rendus vivants.

D'autres peintures murales sont dédiées au sport. Dans la partie décrivant le basket-ball on retrouve la force des célèbres « city-walls » des USA et, si notre pays a fait bien peu de cas de la décoration des villes, on se demande si l'exemple de la Maison des Jeunes, réalisé par Arnould, Dubrunfaut, Faidherbe, Herba, Moulin, Vienne D. et Vienne Ch., ne pourrait réorienter le goût de l'homme de la rue vers des murs qui chantent tels que les voyait le groupe « forces murales ». Il faut dire que l'exemple de cette Maison des Jeunes (1970) a été suivi et que depuis lors nous avons eu l'occasion de revoir les grandes fresques murales de l'Exposition 58 (Dubrunfaut-Somville) intégrées au « mur » de l'Entrepôt de Boitsfort.

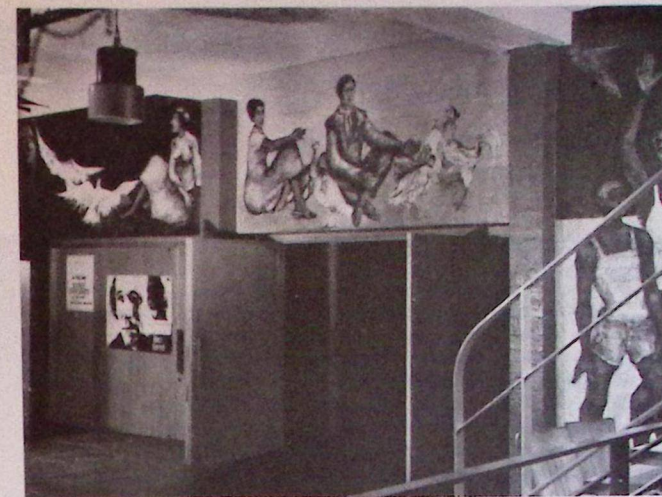
Mais l'intérieur de la maison nous ramène à une notion plus intime et plus majestueuse à la fois. Ici, murs et plafonds célèbrent la jeunesse et la joie de vivre avec la même puissance que mettait Tintoretto à célébrer la pompe et les fastes de la Sérénissime à l'intérieur du Palais des Doges.

La salle de spectacle, par contre, est volontairement dépouillée, parée de noir, garnie de rideaux sombres. De très rares touches de couleur brisent l'effet de nuit, mais nous aimerions jouer dans cette chaude ambiance qui rend si bien

Maison des Jeunes d'Anderlecht : vue intérieure avec l'entrée du théâtre. ▶

Les gradins de la salle de spectacles de la Maison des Jeunes. ▶▶

Salle de spectacles de la Maison des Jeunes : la scène. ▶▶▶



l'impression d'obscurité feutrée des vieux théâtres.

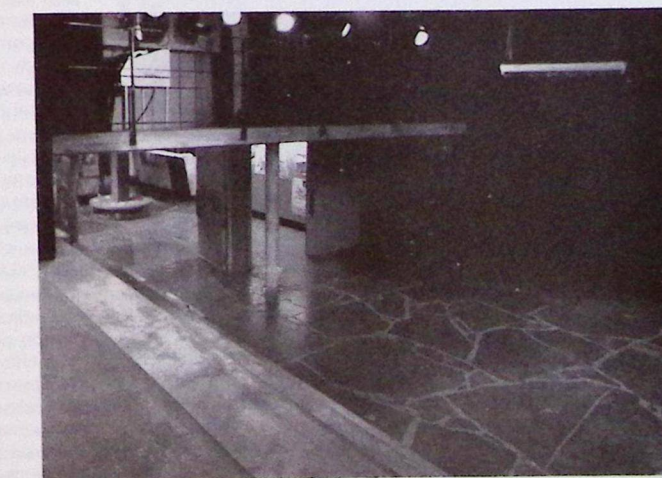
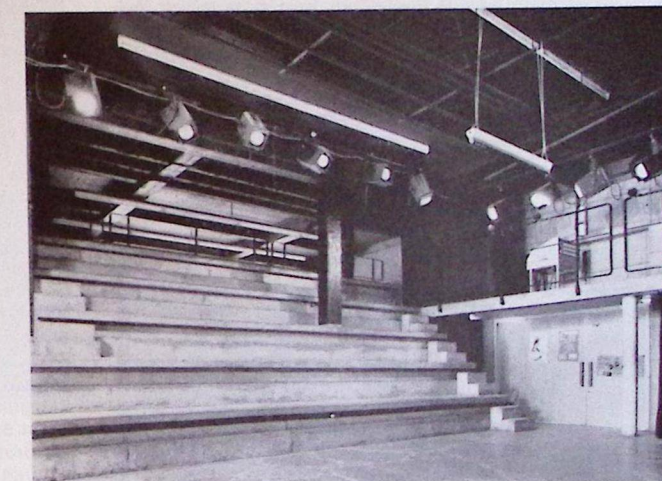
Pour le théâtre, Eggerickx a également voulu des accessoires à usages multiples. Des bancs-tables facilement divisibles qui se posent en éléments de scène et en tables de travail selon les circonstances, voilà une idée astucieuse et pleine de bon sens.

De notre visite à cette maison-modèle, nous ne pouvons que ressentir du regret de n'avoir, au lendemain de la guerre, connu pour tout lieu de réunions que des champs dangereusement truffés de mines et des salles désaffectées et, très souvent, menaçant ruine. Il nous reste à espérer que les jeunes comprendront ce présent qui leur est fait.

Il existe, à notre connaissance, bien des maisons de jeunes aménagées avec les moyens du bord, dans des locaux bien souvent à demi ruinés, souvent situées dans des endroits retirés ou peu engageants et qui font feu de tout bois. Aussi, il reste à espérer qu'après une crise « de jeunesse » la Maison d'Anderlecht fasse enfin la preuve que les Maisons de Jeunes sont un foyer de création et de sain délassément et qu'il s'y passe des choses qui intéressent tous les jeunes.

C'est à regret que nous avons quitté le hall baigné d'un clair soleil d'automne et la grande fresque de la cour semblait nous adresser des signes, plusieurs personnages hauts en couleur levaient gentiment la main... au revoir... au revoir.

Avant de quitter le jardin, nous nous arrêterons une dernière fois pour féliciter l'architecte Eggerickx et l'équipe des décorateurs car ils ont donné ici une seconde vie, la première étant née de la lumière largement distribuée lors des transformations. Reste aussi à féliciter l'Administration Communale qui leur a fait confiance afin de réaliser une œuvre collective au service de tous.



Belle et plantureuse telle est...

La Route Duc Jean

Contrairement au dicton « les jours se suivent et se ressemblent », nous sommes tentés, au lendemain du baptême du dernier-né de nos circuits touristiques régionaux : la Route Duc Jean, dont l'appellation officielle néerlandaise est Hertog Jan Route, d'affirmer que « les routes brabançonnaises se suivent... mais ne se ressemblent pas ». Succédant à la Route du Raisin (Druivenroute), à celle des Six Vallées, à la Route Bruegel et à celle du Roman Pays, toutes dotées de poteaux directionnels et qui ont déjà été parcourues par des milliers de touristes motorisés, la Route Duc Jean, dont le nom évoque à lui seul quelques-unes des plus belles pages du passé



prestigieux de notre province, fut ouverte au public à l'aube de l'été 73, au seuil même de ce qu'on continue d'appeler la haute saison, en présence de nombreuses personnalités appartenant au monde du tourisme et d'une importante délégation de la presse parlée, écrite et filmée auxquelles s'étaient joints MM. Philippe Van Bever, député permanent et président de notre Fédération, et André Flour, député permanent représentant l'arrondissement de Louvain et président de l'Office Provincial des Artisanats et Industries d'Art du Brabant, qui avaient tenu par leur participation active à cette cérémonie à souligner tout l'intérêt que la province de Bra-

bant porte au tourisme, cette troisième industrie de notre pays.

Orchestrée de main de maître par MM. René Depret et Yves Verbiest, les dynamiques président et vice-président du groupement organisateur, le Gew. V.V.V. Midden-Brabant (S.I.R. du Brabant Central), bénéficiant de surcroît du concours de deux cicérons aussi talentueux qu'enthousiastes, MM. Evrard Op de Beeck et H.-F. Philips, éminents techniciens rompus à la rude discipline du tourisme, qui connaissent et aiment leur région et savent faire partager leur amour, la journée inaugurale se présentait sous des augures on ne peut plus favorables; encore fallait-il qu'elle subisse avec succès l'épreuve du feu, celle-ci étant personnifiée par l'œil critique de quelque cinquante spécialistes versés dans cette branche exigeante entre toutes qu'est devenu de nos jours le tourisme. Pour avoir vécu passionnément et intensément cette randonnée au beau pays du duc Jean et avoir vibré, ici au charme indéfinissable d'un paysage tout en nuances, là à la joliesse sans apprêt d'un site ayant échappé — pour combien de temps encore ? — aux convoitises et à la voracité des agences immobilières, là encore à la rude beauté d'une vénérable bâtisse qui semblait jaillir de la nuit des temps, nous osons affirmer que les organisateurs ont parfaitement honoré leur contrat tout comme notre Fédération touristique qui n'a nullement à rougir d'avoir parrainé et encouragé semblable entreprise.

Nous basant sur l'adage « comparaison n'est pas raison », nous éviterons, pour caractériser la Route Duc Jean, de la mettre en parallèle avec les autres circuits régionaux déjà inaugurés. Chaque secteur touristique de notre province ayant des traits qui lui sont spécifiques, un patrimoine qui lui est propre, présentant au surplus des attractions originales, il serait vain de tenter de dresser une hiérarchie de valeurs entre les divers circuits déjà présentés, en raison même de l'absence d'un dénominateur commun. Tout au plus, en schématisant au maximum, on pourrait reconnaître que dans tel circuit les richesses naturelles cèdent le pas au patrimoine monumental, faisant en quelque sorte office d'élément complémentaire ou si l'on préfère de décor aux ensembles architecturaux offerts à l'admiration du touriste, tandis qu'ailleurs c'est le paysage qui est roi, l'église campagnarde, le vieux château au donjon crénelé, l'avenante gentilhommière ou encore la ferme robuste aux allures de bastion venant en quelque sorte parachever ou si l'on préfère humaniser le cadre champêtre, sylvestre ou bucolique servant de motif central à la zone parcourue.

Dans cette vision très simplifiée, la Route Duc Jean occuperait, disons, le juste milieu. Son parcours est en effet le fruit, si l'on peut utiliser cette image, d'un savant dosage de monuments et de paysages, d'un équilibre presque parfait entre l'élément naturel et l'apport humain, d'une alternance harmonieuse de sites urbains et ruraux. Un rapide survol de cette captivante randonnée nous révélera, mieux que tout effet de rhétorique, cet harmonieux brassage homme-nature. Point de départ et d'arrivée de la Route Duc Jean, Louvain



Kessel-Lo : ancienne abbaye de Vlierbeek.

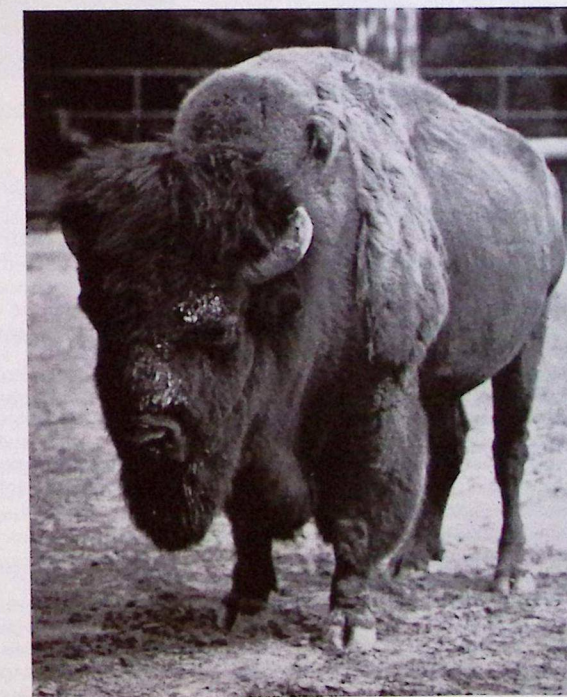
première capitale du duché de Brabant, siège d'une des plus vieilles et des plus célèbres universités de notre Continent, en même temps que deuxième centre européen de la bière, se présente, pour reprendre une image chère à Jos Van Ryckel, qui fut durant de nombreuses années, l'éminent archiviste de la ville, comme un magnifique musée d'architecture en plein air où l'art de bâtir de nos maîtres brabançons s'est peut-être affirmé avec le plus d'autorité. Au-delà de l'altièrre cité, commence cette heureuse succession de zones vertes et de quartiers urbanisés, de collines hardiment découpées et de plaines quasi étales, de prairies et de fermes, d'étangs et de châteaux, de pimpants relais gastronomiques et d'humbles guinguettes, de moulins et de sapinières, d'abbayes et de vergers, de sable et d'argile, de frais ruisseaux et de pittoresques hameaux, de promontoires et de chemins creux, de sanctuaires majestueux regorgeant d'œuvres d'art et de modestes oratoires sobrement meublés.

Au hasard de la route, nous pourrions ainsi citer les sanctuaires d'origine romane de Herent et de Veltem qui font bon ménage avec les complexes industriels tout proches, les bâtiments de l'ancienne abbaye de Kortenberg qui coudoyent allègrement les champs livrés à la culture du willoof, les en-

sembles architecturaux de Perk (église, maison communale, château) et d'Elewijl (château et dépendances), qui sont une porte ouverte sur une vaste langue de terre (Hofstade, Parc zoologique de Muizen, Keerbergen, Tremelo), patrie d'élection du tourisme récréatif de plein air, la ville d'art d'Aarschoot, une des perles de la vallée du Démer, et ses poumons, les bois de Meetshoven et surtout l'étonnant village de Langdorp et ses centaines d'hectares de sapinières, les collines et coteaux du Hageland, pays des vergers et des halliers, pays aussi où l'architecture rurale, qu'elle soit civile ou religieuse (châteaux de Horst et de Linden, presbytères de Wezemaal et de Sint-Pieters-Rode, églises de Wezemaal, Kortrijk-Dutsel, Holsbeek ou encore de Pellenberg au précieux mobilier) nous conduisent vers l'ancienne abbaye bénédictine de Vlierbeek, l'un des complexes abbatiaux les mieux conservés du Brabant, qui met dignement le point d'orgue à un circuit fertile en contrastes, riche en imprévus, d'une beauté sans fards, source d'intenses émotions esthétiques, à un circuit où l'on aimera s'attarder, où l'on aimera surtout revenir.

Yves BOYEN

Parc zoologique de Planckendael, à Muizen : bison d'Amérique.



Nos abbayes et béguinages vous proposent pour cette fin de saison

Contrairement à l'Opération Châteaux 1971-1972, qui dans son ensemble s'était achevée, du moins en ce qui concernait les demeures historiques exceptionnellement ouvertes au public, peu après la rentrée scolaire, la campagne 1973 axée sur les abbayes et béguinages de Belgique présente un programme d'activités culturelles et artistiques qui se prolonge dans ce qu'il est devenu courant d'appeler l'arrière-saison.

Pour la période allant du 23 septembre au 31 décembre 1973, elle propose à tous ceux qui aiment interroger les vieilles pierres ou communier à la beauté d'un monument, d'une œuvre d'art ou d'un morceau d'anthologie musicale, loin des bousculades et de l'atmosphère enfiévrée qui président en général aux manifestations de haute saison touristique, un choix éclectique de visites et d'excursions.

ABBAYES

Abbaye d'Affligem, à Hekelgem

L'Abbaye d'Affligem peut être visitée tous les dimanches et jours fériés de 16 à 18 heures jusqu'au 30 décembre 1973. En outre, les groupes peuvent solliciter (demande préalable) d'autres jours et heures de visite. L'entrée générale est fixée à 10 F; l'entrée est gratuite pour les enfants de moins de 8 ans. De plus, tous les dimanches, à 10 h, une messe est célébrée en l'église abbatiale et rehaussée par l'exécution de chants grégoriens tandis que l'après-midi, à 15 h., les vêpres sont chantées en grégorien également.

Enfin, au Centre culturel dépendant de l'abbaye les expositions suivantes sont prévues pour les prochains mois :

du 11 au 30 septembre 1973 : œuvres du peintre Rudy Fonteyne et du sculpteur Vic De Neve;
du 5 au 21 octobre 1973 : exposition de fossiles;



Abbaye d'Affligem : un des bâtiments du nouveau complexe abbatial.

du 9 au 25 novembre 1973 : exposition de groupes;
du 1^{er} au 31 décembre 1973 : exposition de fin d'année « un cadeau plus approprié ».

Abbaye de Grimbergen

L'abbaye peut être visitée les dimanches de 14 à 17 heures. En semaine, des visites sont possibles aux mêmes heures moyennant demande préalable. Le prix d'entrée individuelle est fixé à 10 F; les groupes et les enfants ne paient que 5 F par personne.

Abbaye de la Cambre à Bruxelles-Ixelles

L'ancienne abbaye de la Cambre (enclos, jardins et église) est ouverte tous les jours au public. Les bâtiments de l'abbaye abritent deux institutions renommées : l'École nationale supérieure

d'Architecture et des Arts Visuels et l'Institut géographique militaire.

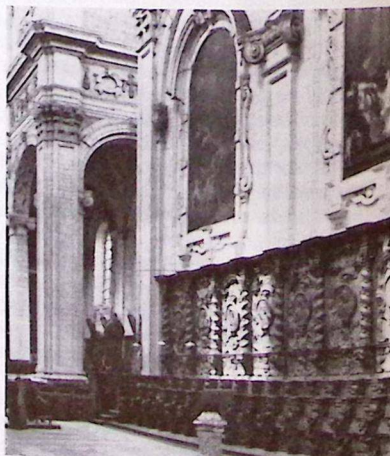
L'Institut géographique militaire organise les 29 et 30 septembre prochains deux journées « portes ouvertes ». L'entrée est gratuite et les visiteurs peuvent à cette occasion assister à la projection d'un film et d'une série de diapositives avec commentaires en français toutes les heures de 10 h 15 à 14 h 15 et en néerlandais, toutes les heures également de 10 h 45 à 14 h 45.

Abbaye de Nivelles (Collégiale Sainte-Gertrude)

La superbe collégiale dédiée à sainte Gertrude peut être visitée gratuitement tous les jours du lever du soleil à 12 h. et de 14 h. au coucher du soleil. D'autre part, le très intéressant sous-sol archéologique de l'église est ouvert tous les jours aux heures ci-après : en semaine, de 10 à 13 et de 14 h 30 à 18 h., le dimanche de 14 h 30 à 18 h. seulement.

L'accès à la collégiale et à l'ancien cloître attenant au sanctuaire est entièrement gratuit. Pour le sous-sol archéologique, un modique droit d'entrée de 5 F par personne est perçu pour la visite; ce droit est ramené à 2,50 F pour les enfants et écoles.

Eglise abbatiale de Grimbergen : dans le chœur, ces exubérantes stalles baroques.



Abbaye de Villers-la-Ville

Les ruines de la célèbre abbaye cistercienne peuvent être visitées en septembre et octobre de 9 h 30 à 12 et de 13 à 18 h et en novembre et décembre de 10 à 12 et de 13 à 16 heures.

En outre, c'est dans les ruines que sera célébrée le dimanche 4 novembre la Messe de la Saint-Hubert avec la participation de nombreux cavaliers.

BEGUINAGES

Les béguinages d'Aarschot et de Diest, le Grand et Petit Béguinage de Louvain,

Collégiale Sainte-Gertrude à Nivelles : tourelle sud dite « Jean de Nivelles ».



ainsi que l'église Saint-Jean-Baptiste au Béguinage à Bruxelles et l'église du Béguinage de Tirlemont peuvent être parcourus librement durant toute l'année. Aucun droit d'entrée n'est perçu.

De plus des visites guidées du Grand Béguinage de Louvain peuvent être demandées à la Ligue des Guides de Louvain, Parkstraat 7, 3000 Louvain, tél. : 016/297.28. Par ailleurs une visite commentée du Petit Béguinage et de l'ancienne abbaye Sainte-Gertrude à Louvain aura lieu le dimanche 23 septembre à 15 heures. La participation à cette visite est entièrement gratuite.

Enfin, au Centre Culturel de Diest installé dans l'ancienne infirmerie du Béguinage se tiendra du 14 au 21 octobre prochain une exposition des œuvres couronnées du concours de jeunes, placé sous le thème « le Béguinage » et organisé par le Cercle d'Art de Diest.

En bref, un programme de nature à occuper utilement et agréablement les week-ends de la saison dite morte.

Aux amateurs de promenades pédestres

Depuis de nombreuses années déjà, Emile Deget, le dynamique membre de notre Fédération organise des randonnées à pied dans notre ravissante province. Ces promenades à caractère éducatif et récréatif sont commentées par le pilote lui-même. A l'intention des nombreux amateurs de plein air et de saine détente, nous publions ci-dessous le programme des promenades automnales que vient de nous communiquer M. Deget.

Dimanche 23 septembre 1973 : Après-midi socio-culturelle dans la région de Vossem-Tervuren. Elle comporte trois volets : 1) l'environnement dans la vallée de la Voer; 2) colloque sur la préservation des sites naturels, la vulgarisation de la topographie et de la toponymie au carrefour des pierres mégalithiques (Parc de Tervuren); 3) initiation à des chants de route et activités ludiques (se munir de quoi écrire).

Réunion : salle d'attente des autobus S.N.C.V., rue du Progrès (Nord). Départ pour Vossem par le bus de 14 h 05 très

précises. Retour en ville au départ de Tervuren par tram 44 ou 45.

Dimanche 30 septembre 1973 : Belle excursion par la Zuen inférieure, de Petit-Bigard (Klein-Bijgaarden) à Leeuw-Saint-Pierre. Réunion : Place Rouppe à Bruxelles (arrêt des autobus). Départ par autobus HL à 14 h 40 précises. Les beaux coins sont légion et enchanteront les photographes amateurs ou professionnels. Retour pour Bruxelles (Place Rouppe), en autobus, au départ de Leeuw-Saint-Pierre (station).

Dimanche 7 octobre 1973 : Excursion par un nouvel itinéraire, de Wemmel à Jette via Relegem et le vallon du Landbeek. Réunion au terminus du tram W (dépot) à Wemmel. Départ à 15 h 15 précises. Dislocation à la Place Cardinal Mercier à Jette (arrêt du tram 103 et terminus du tram 94).

Dimanche 14 octobre 1973 : Balade au pays des noyers par sentiers et petites servitudes. Réunion : Place Rouppe (arrêt des vicinaux). Départ par autobus LK à 13 h 38 précises pour Vijfhoek. Retour par autobus HL au départ de Leeuw-Saint-Pierre (station) pour Bruxelles (Place Rouppe).

Dimanche 21 octobre 1973 : Parmi les bosquets et zones boisées dans leur splendeur automnale, de Beersel à Dworp (Tournepepe). Rendez-vous derrière la station d'Uccle-Calevoet (proximité de l'arrêt du tram 55). Départ en autobus pour Beersel à 14 h 23 précises. Retour de Dworp pour Uccle-Calevoet suivant indications du pilote.

Dimanche 28 octobre 1973 : les beaux coloris de l'automne dans la région de Gaasbeek. Réunion : Place Rouppe (arrêt des vicinaux). Départ par bus LK à 13 h 38 précises pour Gaasbeek (château). Retour en bus pour Bruxelles (Place Rouppe) au départ de Sint-Laureins-Berchem.

Dimanche 11 novembre 1973 : Promenade de l'été de la Saint-Martin par l'itinéraire ci-après : Sentier des Moines, Drève du Colipain, Sentier Longchamps, Sart-Moulin, Braine-l'Alleud (gare). Rendez-vous derrière la station d'Uccle-Calevoet (à proximité de l'arrêt du tram 55). Départ en autobus pour l'Ermite, à 12 h 45 précises. Se munir au besoin de

son casse-croûte. Retour à Bruxelles (Place Rouppe), au départ de Braine-l'Alleud (station) par autobus, à 19 h 30. Arrivée à Bruxelles à 20 h 20.
Prix : 40 F par personne (réduction comprise pour voyage en groupe) à verser au C.C.P. 473.04 du pilote Emile Deget, boulevard Emile Bockstael 46 à 1020 Bruxelles, avant le **20 octobre** (date limite). Pour tous renseignements complémentaires, téléphoner au 02/28.09.49 après 19 heures.

Le Prix 1973 des « Rendez-Vous de Fil en Aiguille » à Jean LEJOUR

Le Prix 1973 des « Rendez-vous de Fil en Aiguille », consacré à l'aquarelle, a été décerné, par deux voix contre une, à « La Joie retrouvée » de Jean Lejour. « Retour au Port », de Pierre Chariot, a obtenu une première Mention. En outre, une seconde Mention a été attribuée à « Orage en Bretagne » de Désiré Lachenal.

Seize envois étaient parvenus au secrétariat. Le Jury était composé de M. Luc De Decker, Artiste-Peintre; Mlle Mariette Schwartz, Aquarelliste; et M. Joseph Delmelle, Homme de Lettres et Critique d'Art.

L'auteur de l'œuvre primée, Jean Lejour est né à Ellezelles (Hainaut) en 1913. Il a fait ses études artistiques à Tournai (Académie des Beaux-Arts) et Paris (dans divers ateliers). Aquarelliste et graveur, il est actuellement professeur à Virton où il est domicilié.

Les précédents lauréats des Prix des « Rendez-vous de Fil en Aiguille » ont été M. Michel Joiret (Poésie) en 1970, Mme Irma Servais (Peinture à l'huile) en 1971, et Mme Renée Caillet (Conte) en 1972. Rappelons que le Prix 1974 sera réservé à un essai (Renseignements : Mme Christiane Delmelle, rue Wauwermans, 20, à 1030 Bruxelles).

Cet automne à l'abbaye du Parc, à Heverlee



Dans un épais rapport pratiquement inconnu même des historiens (Henne et Wauters n'y font qu'une brève allusion dans leur Histoire de la ville de Bruxelles), rapport daté du 25 Nivôse et du 25 Germinal an X et qui fait aujourd'hui partie des Archives nationales françaises, le citoyen Doulcet-Pontécoulant, qui fut préfet du département de la Dyle (l'actuelle province de Brabant), a brossé une vaste esquisse géographique, historique, économique, sociale et culturelle de notre province, qui à divers égards, constitue un apport précieux pour une meilleure connaissance du passé du Brabant et de sa situation au seuil des années 1800. Nourri aux idées révolutionnaires quoique adversaire des solutions extrêmes, Doulcet-Pontécoulant ne

fut pas tendre pour l'Ancien Régime en général et pour le Clergé en particulier; toutefois avec une louable objectivité, il reconnaît dans le chapitre de son rapport consacré aux ordres religieux que « la Justice exige que l'on rappelle ici les services que les moines ont rendu dans la Belgique : ce sont eux qui donèrent à ses habitants les premières leçons d'agriculture, qui défrichèrent les champs incultes du Brabant et de la Flandre... on ne peut nier que, dans ce pays du moins, les richesses des maisons religieuses n'aient eu le plus souvent une direction utile, qu'elles n'aient été employées à fertiliser, à enrichir le pays, à décorer les villes, à encourager les arts, que les fermiers trouvèrent presque toujours des maîtres humains et charitables dans les frères du couvent dont ils affermaient les terres. Le loisir du cloître n'était pas toujours perdu dans l'indolence, et, parmi les moines des Pays-Bas, plusieurs se sont appliqués avec quelques succès à l'étude des sciences exactes et quelques-uns ont laissé des chroniques précieuses pour l'histoire, entre autres celles de Gembloux, d'Afflighem, de Villers, etc... ».

De ce témoignage courageux — compte tenu des idées qui avaient cours à l'époque — du préfet du département de la Dyle, nous retiendrons deux données essentielles : d'une part, les richesses accumulées dans nos monastères, d'autre part, le rôle prééminent joué par nos moines, et tout spécialement par les monastères brabançons, dans le développement économique, culturel et scientifique de nos régions. Aussi savons-nous gré au Commissariat Général au Tourisme d'avoir permis, en plaçant cette année 1973 sous le signe des bé-

guinages et surtout des abbayes, au grand public, en d'autres termes au profane, de toucher du doigt cet héritage séculaire que nous ont légué nos communautés monastiques et sur lequel veillent encore aujourd'hui avec un soin jaloux quelques centaines de moines dépositaires d'un passé quasi millénaire.

Parmi la poignée d'abbayes brabançonnes qui ont survécu en tout ou en partie aux tourmentes, aux guerres de religion, à la furia des sans culottes ou aux ravages des ans et qui continuent de « vivre » dans l'esprit de leurs fondateurs respectifs, l'abbaye du Parc à Heverlee, relevant de l'Ordre de Prémontré, est peut-être celle qui nous a laissé la plus forte impression du moins sur le plan de la beauté, de la majesté et de l'homogénéité de ses constructions. Les milliers de touristes qui, comme nous, ont bénéficié des journées dites « Portes Ouvertes » au cours du printemps dernier auront été frappés par l'exceptionnelle cohésion architecturale des bâtiments en dépit du fait que les constructions se sont échelonnées du XIII^e au XVIII^e siècle. Ils auront aussi pu admirer l'un des ensembles abbaciaux les plus complets de Belgique et sans doute le plus important du Brabant depuis la suppression de l'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville. Le site d'une exceptionnelle vénéusté avec son chapelet d'étangs couvrant 12 hectares, les portes monumentales, les allées où croissent encore les tilleuls centenaires, le vieux moulin à eau au charme discret, le robuste ensemble formé par les bâtiments réservés à l'exploitation agricole (étables, écuries, remises, grange à la dîme), le palais abbatial plein de noblesse, le quartier des étrangers à la lumineuse façade baroque, l'église abbatiale d'origine romane, la sacristie aux superbes boiseries ou encore les salons, la salle du chapitre où triomphe le gothique, la bibliothèque et le réfectoire justement célèbres par leurs prestigieux plafonds où le stucateur Jean-Chrétien Hansche a donné toute la mesure de son riche talent sont autant de morceaux de bravoure auxquels nul ne résiste.

Les touristes qui n'ont pu visiter l'abbaye du Parc lors des journées « Portes



Ouvertes 1973 » (cette formule extrêmement prisée du public sera vraisemblablement reprise dans le courant du printemps 1974) auront encore l'occasion d'ici quelques jours, de franchir les portes monumentales de la majestueuse abbaye et de se tremper à leur tour dans ce climat si particulier qui enveloppe nos vieux moutiers, climat où travail et recueillement sont les deux composantes d'une saine joie de vivre devenue si rare dans notre monde concentrationnaire et déshumanisé.

En effet, l'abbaye du Parc organise, du **15 septembre au 11 novembre 1973** dans le cadre de l'année des abbayes une grande exposition centrée sur le thème « **Art ancien des abbayes européennes des Prémontrés** » groupant de nombreux tableaux, des chartes, des livres rares, des statues, de l'orfèvrerie, des objets du culte, etc.

Un droit d'entrée de 50 F par personne sera perçu pour la visite; ce droit sera ramené à 30 F par personne pour les groupes et à 10 F par personne pour les institutions scolaires.

Amateurs d'art, curieux du passé, touristes en quête d'émotions esthétiques, l'abbaye du Parc vous attend du 15 septembre au 11 novembre prochain.

A Bruxelles, un tramway nommé... tourisme

Sous cette même rubrique générale « Il est bon de savoir que... », nous avons annoncé à nos lecteurs, dans « Brabant » n° 2/1973, qu'une nouvelle campagne venait d'être lancée sur les marchés américain et canadien. Cette campagne, intitulée « Belgium's Bonus Days », a pour but d'inciter les touristes d'Amérique du Nord, qui trop souvent se contentent lors de leur passage en Europe de visiter quelques grands centres, comme Paris, Londres ou Rome, à commencer ou à terminer leurs vacances en Europe par un séjour en Belgique. A cette fin, il est accordé, dès 1973, à tous les touristes résidant aux Etats-Unis ou au Canada voyageant sur les lignes aériennes Bruxelles - New York et Bruxelles - Montréal ou vice versa, dont le premier point de débarquement ou le dernier point d'embarquement en Europe sera Bruxelles, un « bonus » représenté par treize cadeaux ou avantages d'une valeur globale d'environ 3.000 francs.

Parmi ces divers avantages allant d'une nuit gratuite à l'hôtel, à des réductions substantielles sur les lignes de la S.N.C.B., figure une visite gratuite de notre capitale en tramway spécial.

Il est, sans doute, trop tôt pour dresser un bilan définitif de cette vaste opération orchestrée par le Commissariat Général au Tourisme et le Centre d'Information et de Tourisme de Bruxelles-Capitale, mais sur la foi des premiers résultats qui nous ont été communiqués, on peut d'ores et déjà affirmer, sans grand risque d'erreur, que cette campagne se soldera d'une façon positive. En effet, au début du mois de juillet dernier, plus de cinq mille ressortissants nord-américains avaient déjà bénéficié de ces conditions spéciales.

C'est ainsi qu'un tramway touristique fut mis en service, tous les dimanches matin, dès mars 1973, en vue d'assurer aux touristes américains, la visite gratuite du centre de Bruxelles et d'une partie de sa périphérie. Résultat d'une étroite association entre la Société des Transports Intercommunaux de Bruxelles (S.T.I.B.) et l'Office de Tourisme et d'In-

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...



formation de Bruxelles-Capitale (T.I.B.), le Tram touristique de Bruxelles circula, de la sorte, pendant plusieurs mois, sinon sous le couvert de l'anonymat, du moins d'une façon confidentielle, les commentaires n'étant assurés qu'en langue anglaise. Devant le succès remporté par cette formule, les promoteurs, bénéficiant de surcroît de l'appui du Commissariat Général au Tourisme, décidèrent d'étendre, à partir du 1^{er} juillet 1973, le champ d'application de cette forme de tourisme à la fois dynamique et originale. Dorénavant, outre les touristes d'expression anglaise, les voyageurs et excursionnistes belges, hollandais, allemands et français pourront à leur tour goûter aux joies de la découverte de Bruxelles en utilisant le bon vieux tramway — encore que le modèle choisi pour effectuer ce périple ne soit pas des plus anciens — dont le charme un tant soit peu désuet n'en est que d'autant plus savoureux.

Concrètement, chaque dimanche matin, à 10 h 15 précises, partent du Quai-aux-Bois-à-Brûler (terminus de la ligne de pré-métro Est-Ouest) deux tramways touristiques qui utilisent l'itinéraire ci-après : Place Sainte-Catherine, Tunnel du métro, Arcades du Cinquantenaire, Square Montgomery, Boulevard Général Jacques, Avenue Louise, Place Poelaert, Rue de la Régence, Place Royale, Rue Royale, Place Liedts, Place Rogier, Place de Brouckère (terminus du circuit). La durée totale du trajet est de 1 h 35. Le débarquement à la Place de Brouckère

est donc prévu pour 11 h 50. Le premier tramway est réservé aux touristes et excursionnistes d'expression anglaise et française, à l'avant du tramway les commentaires (enregistrés) étant assurés en anglais, à l'arrière, en français. Le second tram accueille pour sa part les touristes allemands, flamands et hollandais, la description du trajet s'effectuant en allemand à l'avant du véhicule, en néerlandais à l'arrière. A chaque départ de charmantes hôtesses de la S.T.I.B. remettront une documentation aux voyageurs dans la langue de leur choix.

Comme dit plus haut, la visite de la ville est rendue plus vivante grâce à des commentaires collant parfaitement à « l'image » et qui ont été conçus et rédigés par Simone Vierset du T.I.B. Durant les quelques « temps morts » que ménage de-ci de-là un trajet par ailleurs fertile en attractions et en points d'intérêt touristiques sont diffusés des airs de musique populaire ainsi que diverses œuvres de compositeurs belges où Jacques Brel fait bon ménage avec Henri Vieuxtemps, Jean Absil et César Franck. C'est également Simone Vierset qui a assuré la sélection des intermèdes musicaux en collaboration avec la Discothèque Nationale de Belgique, la S.A. Philips, la S.A. Fonior (Decca), Leman et Gorlé (Alpha), la réalisation technique, sans défaut, étant l'œuvre de la Société Philips précitée.

Quant au prix du parcours, il est fixé comme suit :

30 F pour les adultes;

20 F pour les jeunes gens de moins de 18 ans ainsi que pour les étudiants sur présentation de leur carte d'étudiant; gratuit pour les enfants de moins de 12 ans;

gratuit également pour les touristes américains et canadiens répondant aux conditions prévues pour bénéficier des « Belgium's Bonus Days ».

Pour tous renseignements complémentaires, prière de téléphoner au 02/11.49.18.

Touristes brabançons, venez, vous aussi, découvrir un Bruxelles dominical, insolite, sans embouteillages, dans une atmosphère sereine, propice à la communion avec les êtres et les choses, en

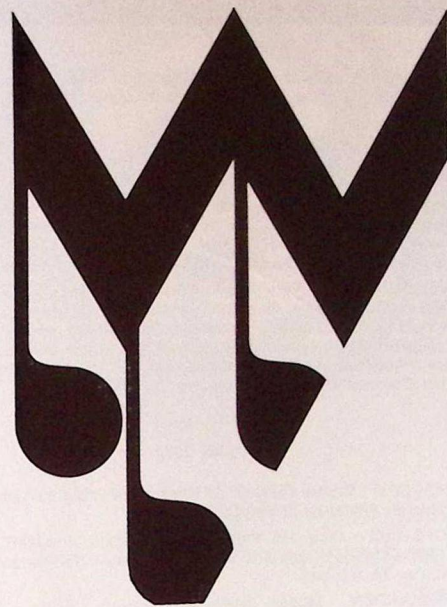
empruntant le tram touristique du dimanche matin.

Un concours-photo pour les jeunes

Cette année encore, la firme Agfa-Gevaert organise, à l'échelle nationale, un grand concours-photo à l'intention des jeunes. Une formule nouvelle et attrayante ainsi que de nombreux beaux prix les engageront à y participer. Les Autorités ont apprécié à sa juste valeur l'intérêt de ce concours auquel aussi bien les instances culturelles que touristiques de notre pays ont promis leur appui. La Fédération touristique du Brabant et ses sept Régionales y collaborent de manière intensive.

Nous ne disposons pas de la place suffisante pour publier le règlement « in extenso ». Le thème de base proposé aux participants brabançons est constitué par les routes touristiques. Ils peuvent en effet choisir le sujet de leurs diapos et photos parmi les six routes déjà balisées (c'est-à-dire : la Route Bruegel, la Route de la Gueuze, la Route du Raisin, la Route Duc Jean, la Route du Roman Pais et la Route des Six Vallées), plus une septième non encore pourvue de poteaux indicateurs : la Route du Hage-land et Pépin. Les jeunes Bruxellois pourront puiser leur inspiration dans la Route de l'Iris. Cette route touristique de l'agglomération bruxelloise n'a pas encore été balisée non plus mais le dépliant qui la commente (il est édité par le T.I.B., rue de la Colline 12 à Bruxelles), en donne une description détaillée. Selon ses aspirations personnelles, le candidat peut s'attacher aux sites ou aux monuments et surtout aux gens qui vivent et travaillent dans la région considérée.

Le règlement (avec tous les renseignements) peut être obtenu gratuitement au secrétariat de tous les Syndicats d'Initiative régionaux et au bureau d'accueil de la Fédération touristique du Brabant, rue St-Jean 2 à 1000 Bruxelles. On peut aussi demander des bulletins de participation en s'adressant directement à Agfa-Gevaert, département Photo-Jeunesse, Septestraat 27 à 2510 Mortselsel.



pasture

FESTIVAL MUSICAL DU BRABANT WALLON 1973

Membre de l'a.s.b.l. Festival de Wallonie

- Samedi 15 septembre :** NIVELLES - Collégiale Sainte-Gertrude. Récital John LITTLETON (20 heures).
- Vendredi 21 septembre :** JODOIGNE - Eglise Saint-Médard. Marie-Andrée et Michel MORISET - orgues et trompettes accompagnés par l'Ensemble Vocal de Namur. Direction : Georges DAVID (20 heures).
- Samedi 29 septembre :** WATERLOO - Eglise de Waterloo. « La 3^{me} Symphonie de Saint-Saëns », par l'Orchestre Symphonique de la R.T.L. (Direction : Louis de FROMENT)
Solistes : Nicolas DANBY, organiste de l'église des Jésuites à Londres.
Georges MALACH, violoncelliste (16 heures).
- Samedi 6 octobre :** VILLERS-LA-VILLE - Eglise paroissiale. A. NAVARRA, violoncelliste et l'Ensemble Instrumental BRAHMS (quatuor à cordes), interpréteront « la Sonate pour violoncelle seul » de S. KODALY, « le Quintette de Schubert » et « les pièces de concert » de François COUPERIN (17 heures).
- Samedi 13 octobre :** NIVELLES - Collégiale Sainte-Gertrude.
L'Ensemble « Musica Polyphonica » présente : (Direction : Louis DEVOS)
« La Résurrection de Jésus-Christ » de Heinrich SCHUTZ (17 heures).
- Vendredi 19 octobre :** BRAINE-L'ALLEUD - Eglise décanale.
L'Orchestre de Chambre de Bucarest (sous réserve de confirmation).
- Prix d'entrée :** 80,— Fr.
50,— Fr. (jeunes - J.M. - groupes).
- Renseignements :** I.B.W., rue de la Religion 10 à 1400 NIVELLES
Tél. : 067/243.20 ou 247.24.

Les manifestations culturelles et populaires

SEPTEMBRE 1973

- BRAINE-LE-CHATEAU** : Au Moulin banal : Walmach, céramiste, et Albert Paulus, peintre graveur, exposent des céramiques et lithographies anciennes (jusqu'au 30 septembre).
- DIEST** : Centre Culturel (Béguinage) : 150 vitraux de Frans Van Immerseel (jusqu'au 30 septembre).
- HEKELGEM** : Centre Culturel de l'abbaye d'Affligem; le peintre Rudy Fonteyne et le sculpteur Vic De Neve (jusqu'au 30 septembre).
- HOEGAARDEN** : Musée Julien Van Nerum, 2-4, Ernest Ourystraat : exposition consacrée à l'industrie sucrière. Ouvert en semaine à partir de 15 h; samedi et dimanche dès 10 h du matin (jusqu'au 23 septembre).
- MONT-SAINT-GUIBERT** : exposition historique et folklorique dans le cadre du 850^e anniversaire de l'octroi des libertés communales (jusqu'au 30 septembre).
- VILLERS-LA-VILLE** : Maison des Arts du Goddiarch (Hôtel des Ruines) : Salon d'Automne (jusqu'au 7 octobre).
- 15 HEVERLEE** : Abbaye de Parc : exposition « Splendeurs de Prémontré » — « Art ancien des abbayes norbertines des Pays-Bas » (tableaux, chartes, livres, sculptures, orfèvrerie, etc...). L'exposition restera ouverte jusqu'au 11 novembre.
- KORTENBERG** : Ancienne Abbaye, à 20 h 30 : musique de chambre espagnole et portugaise dans le cadre du Festival de Flandre.
- LOUVAIN** : Eglise Saint-Pierre, à 20 h 30 : Bartók, Reger, Bach, avec la participation de l'Orchestre Symphonique de Liège, du Chœur de la Radio suédoise, de Ria Bollen, etc... dans le cadre du Festival de Flandre.
- NIVELLES** : Collégiale Sainte-Gertrude, à 20 h : Récital John Littleton dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon.
- ORP-LE-GRAND** : Eglise Saint-Martin, à 20 h : Concert de gala donné par l'Ensemble Vocal de Bruxelles dirigé par Fritz Hoyois.
- 16 BRUXELLES** : Palais des Beaux-Arts, à 20 h 30 : Vaughan Williams, Ravel, Sjostakovitsj, avec la participation de l'Orchestre Symphonique de Londres (direction : André Previn) dans le cadre du Festival de Flandre.
- GAASBEEK** : Au Château : exposition M. Rossie (peintre) et L. Van Ruysevelt (sculpteur).
- NIVELLES** : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Moto Speed Day (vitesse pure - 500 cc - 250 cc - 50 cc - side-car - productions).
- 21 JODOIGNE** : Eglise Saint-Médard, à 20 h : Marie-André et Michel Moriset (orgues et trompette) et l'Ensemble Vocal de Namur dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon.
- 22 BRUXELLES** : Grand Auditorium de la R.T.B., place Flagey, à 20 h : Concert par la Royale Harmonie, les chœurs et solistes de Frameries, sous la direction de René Defosse, dans le cadre des Fêtes de la Wallonie.
- HULDENBERG** : Journées nationales de la Mécanisation agricole (également le 23 septembre).
- 23 LOUVAIN** : Visite guidée (à 15 h) et gratuite du Petit Béguinage et de l'ancienne Abbaye Sainte-Gertrude. Renseignements : Leuvense Gidsenbond, 7, Parkstraat, 3000 Louvain, tél. : 016/297.28.
- NIVELLES** : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Revanche du North Sea Trophy.
- 26 LOUVAIN** : A l'Académie des Beaux-Arts : Rétrospective Arthur Dirckx et le peintre Simonne Leconte (jusqu'au 9 octobre).
- 29 AUDERGHEM** : Au Centre culturel, à 19 h 30 : Soirée de gala dans le cadre des Fêtes de la Wallonie, avec le concours de la R.T.B., de la Compagnie mosane de Liège et du groupe « Les Trois Ménestrels ». A 23 h : bal avec l'orchestre « Les Geminis ».
- HOEILAART** : Ouverture du Festival du Raisin et du Vin avec exposition de raisins et primeurs, exposition de dentelles, de « cartoons », soirées de variétés, danses et musiques populaires,

vieux métiers, marché folklorique, harmonies et fanfares, etc... Les réjouissances se poursuivront le 30 septembre et le 1^{er} octobre.

WATERLOO : Eglise Saint-Joseph, à 16 h : La 3^e Symphonie de Saint-Saëns, par l'Orchestre Symphonique de R.T.L., dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon.

30 HOEILAART : Journée placée sous le signe « Un agréable dimanche à Hoeilaart » avec, au programme, des promenades dans la forêt, des repas servis à prix réduits, des distributions gratuites de raisin, des diminutions sur divers droits d'entrée.

NIVELLES : Grand Tour Sainte-Gertrude, cortège historique et religieux. Départ à 7 h du matin. Parcours de 13 km par monts et par vaux. A 15 h : rentrée solennelle de la procession à laquelle se joignent des groupes costumés et des corps de musique — Foire d'Automne avec concerts sur kiosque, tous les dimanches et feu d'artifice de clôture (jusqu'au 15 octobre).

OCTOBRE 1973

5 HEKELGEM : Centre Culturel de l'Abbaye d'Affligem : exposition de fossiles (jusqu'au 21 octobre).

6 BRUXELLES : Dans les Palais du Centenaire (Heyssel) : Salon de l'Alimentation et des Arts Ménagers - Salon de l'Ameublement (jusqu'au 21 octobre).

HOEGAARDEN : Musée Julien Van Nerum : Foire aux livres (jusqu'au 14 octobre). Ouvert en semaine à partir de 15 h; samedi et dimanche dès 10 heures.

VILLERS-LA-VILLE : Eglise paroissiale, à 17 h : A. Navarra, violoncelliste, et l'Ensemble instrumental Brahms dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon.

7 HAL : Grand Tour de Notre-Dame de Hal, connu sous le vocable de « Weg Om » (départ à 14 h).

NIVELLES : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : World Karting Championship.

10 LOUVAIN : A l'Académie des Beaux-Arts : le peintre John Dix (jusqu'au 23 octobre).

12 MONT-SAINT-GUIBERT : Récital Serge et Christine Ghisoland.

13 NIVELLES : Collégiale Sainte-Gertrude, à 17 h : « La Résurrection de Jésus-Christ » de Heinrich Schutz, par l'Ensemble Musica Polyphonica, dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon.

14 DIEST : Centre Culturel (Béguinage) : Exposition des œuvres couronnées du concours pour jeunes, sur le thème « Le Béguinage » (jusqu'au 21 octobre).

GAASBEEK : Château : le peintre Rik Bourguignon (jusqu'au 31 octobre).

MONT-SAINT-GUIBERT : R.T.B., Cabaret wallon, film sur Mont-Saint-Guibert, dans le cadre du 850^e anniversaire de l'octroi des libertés communales.

NIVELLES : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Nivelles-Baulers Trophy - Formule 3.

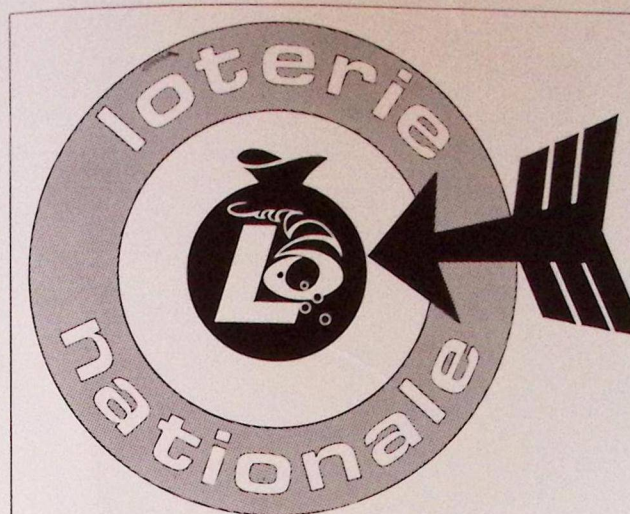
19 BRAINE-L'ALLEUD : Eglise décanale, à 17 h : L'Orchestre de Chambre de Bucarest (sous réserve) dans le cadre du Festival Musical du Brabant wallon. Renseignements : I.B.W., 10, rue de la Religion, 1400 Nivelles; tél. 067/243.20.

BRUXELLES : Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean : Taracovici (gravures). L'exposition restera ouverte jusqu'au 3 novembre.

20 MONT-SAINT-GUIBERT : Spectacle « Li Chance » d'Evrard, par la jeune Equipe.

21 NIVELLES : Circuit automobile de Nivelles-Baulers : Journée Club Drivers School Finale.

24 LOUVAIN : A l'Académie des Beaux-Arts : le peintre Eduard Dewit (jusqu'au 6 novembre).



VISEZ JUSTE...

VISEZ...

LOTERIE
NATIONALE

SECURITE — REGULARITE — HONNETETE ABSOLUES

AUCUNE RETENUE SUR VOS GAINS

Anonymat garanti

**BESOIN
d'ARGENT?**

SOLUTION IMMEDIATE

AUX MEILLEURES CONDITIONS

PRET

REMBOURSABLE DE 5 A 96 MOIS

BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE



47-48, VIEILLE HALLE AUX BLES
(GARE CENTRALE) 1000 BRUXELLES
TEL. 11.42.93 (7 lignes)



Pour suivre avec le maximum d'efficacité la Route Duc Jean et celle du Roman Païs, deux circuits régionaux récemment balisés en Brabant,

procurez - vous nos brochures de poche qui sont vendues 15 F l'exemplaire, à verser au C.C.P. 3857.76 de la Fédération Touristique du Brabant.

